Jules Janin

—

ESSAI
Sur la vie et les Ouvrages
de l'auteur de
CLARISSE HARLOWE

1846

# CLARISSE HARLOWE

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9

# CLARISSE
# HARLOWE

PAR

M. JULES JANIN

PRÉCÉDÉE D'UN ESSAI
SUR LA VIE ET LES OUVRAGES DE L'AUTEUR DE CLARISSE HARLOWE
SAMUEL RICHARDSON

« .... et lorsqu'on fait tant de résumés des histoires même les plus sérieuses, il serait utile de réduire ces longs romans à des proportions plus modestes, quand la vérité a tant de peine à trouver audience, la fiction n'a pas le droit de se faire écouter si longtemps. »

(M. Villemain. *Cours de littérature française*, la leçon sur *Richardson*.)

TOME PREMIER

PARIS
LIBRAIRIE D'AMYOT, ÉDITEUR
6, RUE DE LA PAIX

1846

A

# M. CHAIX-D'EST-ANGE

ANCIEN BATONNIER DE L'ORDRE DES AVOCATS

Monsieur et cher patron,

Permettez-moi de vous offrir ce faible témoignage de ma reconnaissante et respectueuse amitié. Ce livre, qui renferme peu de gloire pour celui qui l'écrivit, représente cependant bien des travaux et bien des veilles. L'idée m'en est venue quand nous étions encore des écoliers tout remplis de l'innocent enthousiasme et des heureuses passions de nos vingt ans. En ce temps-là, M. Villemain, votre ami et mon maître, attirait à son école savante, admirée, toute la génération nouvelle. Il parlait, à la façon des plus beaux et des plus rares esprits, des chefs-d'œuvre oubliés auxquels sourit encore une gloire mourante; il nous les faisait aimer, en nous les faisant comprendre, et un jour, comme il s'en allait, en pleine Sorbonne, triomphant et charmé des éclatantes lueurs du XVIII^e siècle français, il se mit soudain à contempler, avec cette sagacité merveilleuse qui est en lui, la *Clarisse Harlowe* de Richardson. Avec quel enthousiasme il nous parlait de ce grand livre! « ce livre divin, s'il voilait un peu plus l'humanité, » comme on l'a dit du livre de Cervantes; avec quelle émotion bien sentie, et quel art prodigieux l'illustre

professeur, le premier parmi les instituteurs de la France moderne, abrégeait, arrangeait, disposait toutes choses dans cette analyse claire, rapide, loyale et toute resplendissante des éloquentes découvertes d'un esprit qui voit tout de très-haut, pour avoir le droit de tout abréger! M. Villemain, ce jour-là, s'était surpassé lui-même, jamais nous ne l'avions vu mieux inspiré, plus ingénieux, plus éloquent, éloquent jusqu'à la passion, et si charmant railleur, érudit d'un tact si sûr! Heureuses et poétiques leçons dont ses disciples enthousiastes revenaient, à la fois plus éclairés et plus honnêtes! Du même pas, et poussé par la même passion, chacun de nous se mit à chercher, sur les quais pleins de poudre et de soleil, ces quatorze volumes de *Clarisse Harlowe*, traduits au hasard par des plumes habiles, mais inattentives, paresseuses, et que la concurrence avait disposées au double gaspillage du livre traduit et de la langue que parle le traducteur.

Ceci fut mon premier labeur, lire deux fois de suite, dans les deux traductions, tout le roman de Richardson, et comme nous étions alors dans la fougue de l'âge poétique, quand les heures s'envolent joyeuses et chantantes comme une troupe d'oiseaux qui s'en vont au soleil, nous trouvions que les grandes beautés de la *Clarisse Harlowe* étaient cruellement rachetées par des longueurs infinies, et nous répétions, avec l'ardeur que les jeunes gens apportent à leurs convictions, ces paroles de notre

maître, quand il arrachait de sa main presque indignée, les broussailles qui encombraient le chef-d'œuvre de Richardson : « Pendant qu'une civilisa-
« tion avancée et qui n'a pas de temps à perdre,
« abrége même les travaux et les plaisirs de l'es-
« prit, et lorsqu'on fait tant de résumés des histoires
« même les plus sérieuses, il serait utile de réduire
« ces longs romans à des proportions plus modernes ;
« quand la vérité a tant de peine à trouver au-
« dience, la fiction n'a pas le droit de se faire écouter
« si longtemps ! »

De pareils enseignements ressemblent à des ordres, ou tout au moins ils portent avec eux des tentations, qui finissent par être irrésistibles. En ce temps-là vivait avec nous, plutôt mêlé à nos travaux qu'à nos plaisirs, un honnête, un laborieux jeune homme dont les arts déplorent la perte, un sérieux artiste dont le nom vivra, grâce aux belles toiles qu'il a laissées, et surtout grâce à la part charmante qu'il a conquise à côté des gloires les plus populaires et les plus ingénieuses de la littérature contemporaine, Alfred Johannot, le frère de Tony. Alfred se mourait déjà de cette langueur sous laquelle il a succombé; il cherchait les longues causeries, les doux soleils, les faciles repos; il aimait les méditations sans fin, les romans interminables ne déplaisaient pas à cette nature exquise et frêle, et parmi ces vastes récits, il avait surtout adopté *Clarisse Harlowe!* Il savait, par cœur, tout ce grand livre, et il en récitait des

passages qu'il éclairait des calmes lueurs de sa propre mélancolie. De cette admiration sincère, sérieuse, entière, à la reproduction fidèle des êtres rêvés, pour un artiste comme Alfred Johannot, il n'y avait qu'un pas. Aussi bien ce pauvre Alfred se mit-il à reproduire, d'une main élégante et presque passionnée, l'image variée, excellente de cette Clarisse Harlowe qui a soulevé tant de passion autour de sa chaste et ravissante beauté.

Ceux qui, comme moi, ont vu naître ces adorables images d'Alfred Johannot, ceux-là seulement pourraient vous dire, avec quel art merveilleux le jeune artiste avait traduit le drame de Richardson; que d'amour honnête et réservé il avait su répandre sur l'héroïne touchante de son adoption, avec quel art inspiré, il avait saisi les diverses physionomies de ces personnages, vivants et réels plus que des personnages de comédie! Vous comprenez bien aussi que l'admiration passionnée du jeune peintre pour *Clarisse Harlowe*, fut bientôt la passion la plus vive de notre petit cercle d'amis; nous ne jurions que par Clarisse; le poëte faisait des sonnets à Clarisse! le musicien chantait ses hymnes à Clarisse! Entre les divers héros de cette histoire nos amours étaient partagées, celui-ci prenait parti pour Lovelace, celui-là se sentait entraîné vers miss Howe; M. de Morden, bien qu'il se montrât un peu tard, avait ses partisans, Belford était estimé à sa juste valeur; *Bouton de rose* a fait battre plus d'un cœur innocent.

Mais quoi! tous les esprits étaient unanimes à couvrir d'une exécration méritée les avares parents de miss Harlowe! Donc rien ne manquait à ce concert de louanges, puis, quand par hasard une autre passion littéraire (heureux temps!) nous emportait loin de notre idéal, nous étions rappelés à l'ordre, par le plus fanatique, je devrais dire par le plus heureux des compagnons de notre jeunesse. Je vous parle ici d'un homme qui m'a vivement encouragé dans cette tâche difficile, ingrate, pleine de périls, et dont le succès même (en supposant le succès), reviendrait (et ce sera justice!) au père légitime de *Clarisse*. Vous reconnaîtrez tout de suite l'homme dont je parle. Sa vie entière s'est passée dans l'heureux et charmant vagabondage d'un vif esprit, qui est peut-être le plus rare mélange d'éloquence, de poésie, de vérité, de paradoxe, qui se puisse rencontrer en ce monde. Poëte à ses heures, philosophe de la plus douce et de la plus heureuse sagesse, orateur dont le discours s'improvise au hasard, partout où il rencontre quelque bienveillance pour l'écouter, enthousiaste plein de sens, homme d'un goût éclairé malgré ou plutôt à cause de cette ignorance nonchalante qui est préférable à la science des plus habiles rhéteurs, tel il était, tel il est encore, fidèle à ses amis, comme il est fidèle à ses admirations.

C'est lui qui le premier avait apporté *Clarisse Harlowe* à cet Alfred Johannot, qu'il avait découvert, gravant des images pour les marchands de la

rue Saint-Jacques, c'est lui, le premier, qui avait conseillé à son peintre ordinaire cette illustration de *Clarisse,* en même temps qu'il conseillait à son romancier ordinaire (c'était moi!) d'entreprendre le travail indiqué par M. Villemain, et de donner à ces longues fictions, des proportions plus humaines. Il fallait le voir, il fallait l'entendre, quand ivre de cette joie d'un honnête garçon sans souci et sans ambition, il s'en allait dans les champs, à notre suite, chantant l'hymne de *Clarisse Harlowe!* Et que de fois le récit très-simple et très-peu orné de notre ami, touchait Alfred Johannot jusqu'aux larmes! Je m'attendrissais de compagnie, et quelques jours après j'arrivais avec quelques pages que j'avais écrites de mon plus beau style dans ce long roman vaste comme le désert, mais ce qui valait mieux, nous avions un nouveau dessin pour notre Clarisse! Belles choses ces pages d'Alfred Johannot! et comme Richardson se fût écrié, lui aussi : *je vous renvoie à l'estampe*[1] ! La mort les a interrompues, quelques-unes ont passé, par la vente, aux amateurs ; nous en avons conservé seulement cinq ou six, mais si complétement belles! on les dirait faites sur Clarisse vivante!

Quant à l'inquiétude que nous pouvait causer la seule idée de ce travail réparateur réclamé par l'illustre professeur de la Sorbonne, avec tant d'instance,

[1] Préface de l'*Héloïse*.

cette inquiétude, si nous l'avions eue (mais en ce temps-là nous ne doutions de rien), se serait bien vite apaisée sous le nombre et sous l'importance des critiques sérieux et des grands écrivains qui se sont montrés les plus amoureux de notre roman favori. En 1760 (dans quinze ans il y aura un siècle), *Clarisse Harlowe* venait de paraître au beau milieu de cette littérature fameuse qui remplissait la France... et le monde, et, succès incroyable! le nom du romancier anglais était proclamé par l'enthousiasme de tout ce peuple de philosophes, de coquettes et de rhéteurs, qui s'amusaient à enfanter une révolution.

Un des rois de ce temps-là, Diderot, dont la parole a survécu à son éloquence écrite, proclamait, du haut de son trépied du café Procope, l'excellence de ce chef-d'œuvre, l'honneur de l'esprit humain. Pendant tout un mois Richardson l'emporta sur Voltaire; *Clarisse Harlowe* domina les plus hautes renommées; l'*Encyclopédie* en fut négligée, Crébillon fils en pâlit, Dorat en pleura de désespoir, la maîtresse régnante trembla pour son empire, parce qu'un soir elle avait vu, entr'ouvert, le roman anglais sur la table du roi de France! Eh bien! à l'instant même où ce livre était dans sa plus haute faveur, où Diderot l'annonçait comme un Évangile, où toute frivolité pâlissait devant ce long sermon d'un puritain qui mêle la croyance aux choses de l'amour, l'idée était venue à de bons esprits que déjà la révision entière de *Clarisse Harlowe* était possible.

Un savant libraire, qui était un des grands hommes d'affaires du siècle passé, et qui a joué son rôle important dans la bataille encyclopédique, M. Panckoucke, proposait à Jean-Jacques Rousseau lui-même, de s'emparer du chef-d'œuvre à la mode! Ni la popularité de ce roman fameux, ni l'enthousiasme unanime qui l'avait accueilli, ni les deux traductions publiées dix fois, et toujours avec des pages nouvellement ajoutées, car le public français en paraissait insatiable, ne firent hésiter M. Panckoucke. Avec ce coup d'œil qui a deviné tant de belles publications, il avait compris qu'un pareil travail sauverait à tout jamais de sa ruine, et d'une ruine certaine, un très-beau livre qui avait si grand besoin d'éclat dans le style, de brièveté dans la narration, d'élégance dans les détails. La proposition formelle d'une *nouvelle Clarisse Harlowe* fut faite par le libraire à Jean-Jacques Rousseau, qui était alors dans toute la grandeur de sa gloire et de sa misère. Chose incroyable! Jean-Jacques Rousseau accepta avec empressement cette tâche ingrate que lui seul il eût faite illustre et glorieuse, et voici ce qu'il écrit à M. Panckoucke :

*Mottiers-Travers*, 27 mai 1764.

« ..... Je me fais bien du scrupule de toucher aux ouvrages de M. Richardson, surtout pour les abréger, car je n'aimerais guère à être abrégé moi-même, bien que je sente le besoin qu'en auraient plusieurs de mes écrits; *ceux de Richardson en ont besoin incontestablement;* ses entretiens de cercle sont surtout insupportables, car, comme il n'avait pas vu le grand monde[1], il en ignorait entièrement le ton. J'oserai tenter de faire ce que vous me proposez, mais n'exigez pas que je fasse vite, et d'ailleurs, *n'entendant pas l'anglais, il me faudrait toutes les traductions qui ont été faites,* pour les comparer et choisir ; tout cela est embarrassant pour vous, pour moi, pour tous les deux ! » Telle fut sa réponse officielle; mais Jean-Jacques Rousseau l'avait faite ailleurs cette réponse, *la Nouvelle Héloïse* était le véritable obstacle à ce qu'il traduisît *Clarisse Harlowe*, et si l'habile éditeur avait voulu lire une des notes de l'*Héloïse*, il eût compris d'où venait à Jean-Jacques cette « exécration contre

[1] « On répète, et c'est, en effet, une complainte générale, que personne n'a réussi à décrire exactement le monde... c'est que, dans le fait, il y a peu de chose à décrire ! »

(Lord Byron.)

les livres où l'intérêt est excité par des noirceurs, par des peines, et mêlé du tourment de haïr[1]. »

Quoi qu'il en soit, l'idée de M. Panckoucke était une de ces bonnes et belles idées qui peuvent produire de très-beaux livres, mais le moyen de rencontrer des génies créateurs qui consentent à se mettre obscurément, à la suite des belles choses créées avant eux !

Dans les pages qui servent *d'introduction* à mon livre, vous verrez avec quel respect enthousiaste j'ai osé toucher à ce monument du vieux génie anglais, vous trouverez, j'imagine, dans ces recherches que j'ai faites complètes, autant que je l'ai pu, que toute justice est rendue à cet aimable et moral génie, digne pour sa naïveté, d'être comparé à La Fontaine; La Fontaine moins le style, moins la brièveté et l'élégance. Chemin faisant j'ai donné à mon lecteur, bien des explications de cette tentative, qui m'a toujours causé une certaine terreur, et qui m'épouvante, maintenant surtout que je comprends la responsabi-

[1] *Clarisse Harlowe* est une obsession continuelle pour l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* : « Je ne saurais concevoir quel plaisir on peut prendre à imaginer et composer le personnage d'un scélérat, de se mettre à sa place, tandis qu'on le représente, à lui prêter l'éclat le plus imposant. Je plains beaucoup les auteurs de tant de tragédies pleines d'horreurs, lesquels passent leur vie à faire agir et parler des gens qu'on ne peut écouter ni voir sans souffrir. — J'admire de bon cœur leurs fables et leurs beaux génies, mais je remercie Dieu de ne me les avoir pas donnés ! »

( *Héloïse*, VII[e] et dernière partie. )

lité qui va peser sur moi ; j'ai cherché à mon audace bien des excuses, et Dieu merci, j'en ai rencontré de fort nombreuses et qui, à cette heure où ce livre échappe à mes mains fatiguées, me paraissent des raisons sans réplique.

L'Angleterre, non moins que la France, est unanime à reconnaître les interminables longueurs signalées par Jean-Jacques Rousseau et par M. Villemain, les Anglais sont même, à cet égard, d'une dureté qui touche à l'injustice. « L'auteur de *Clarisse* est un libraire, dit lord Chesterfield dans ses lettres, qui manque de savoir et de style, mais qui connaît le cœur humain. De ses sept volumes (l'édition in-8°) il en faudrait faire deux! »

Un des meilleurs esprits et des plus singuliers de l'Angleterre moderne, Taylor Coleridge, le contemporain et l'ami de Southey, de Campbell, de Walter Scott, dans une de ces vivantes causeries à la Diderot, où la philosophie du siècle passé était traitée avec une spirituelle et éloquente rigueur, quand il vient à parler de Richardson et de son livre, n'est guère plus indulgent que lord Chesterfield. « Le genre de Richardson est triste ; il ne sort pas de la chambre pénitentiaire, sa morale est maladive et sa dévotion est lugubre ; Fielding, au contraire, respire un air de pleine et parfaite santé ; il vit d'une vie joyeuse et libre, il est puissant et doué d'affections généreuses. Passez de celui-ci à celui-là, de Fielding à Richardson,

soudain il vous semble que vous sortez de la chambre d'un malade ; dans cette chambre le poêle était allumé, l'atmosphère était chargée de miasmes et de vapeurs, ce n'étaient que larmes, sanglots, prières, mais Dieu soit loué, quand une fois nous sommes lâchés dans la vaste et joyeuse campagne de Fielding ! »

Bien d'autres critiques, et plus violentes que celles-là, sont des aménités comparées aux colères de Voltaire contre l'auteur de *Paméla*, de *Grandisson* et de *Clarisse*, mais, me direz-vous, à quoi bon relever tant de critiques, et ne craignez-vous pas, en ramassant ce Mont-joie de satires et d'objections, de nous gâter à l'avance, le plaisir que vous nous promettez ?

Non, non, ne craignez pas que notre romancier reste jamais enseveli sous la rigueur des critiques, non plus que sous l'admiration des traducteurs. Sans nul doute on ne peut pas dire que l'auteur de *Clarisse Harlowe* soit à la taille de Ben Johnson ou de Jean-Jacques Rousseau, ces grands ouvriers, mais on comprend que la vie est dans cet homme, et qu'il lui a fallu une puissance presque surnaturelle pour animer de ce souffle divin, ces longs drames du toit domestique. Non, non, si grande que soit l'impatience du lecteur à rencontrer ces interminables façons de parler et d'agir, il n'est pas de lecteur si prévenu, qui ne convienne que ce bonhomme, d'une imagination féconde autant qu'habile, ne nous

offre un des plus rares symptômes du vrai génie ; le calme dans la vie active, le bon sens dans l'invention, et avec tant de qualités de l'esprit et du cœur, une habileté merveilleuse lorsqu'il s'agit d'éclairer de cette lumière intime qui part du fond de l'âme, les caractères les plus compliqués, au moyen des circonstances les plus minutieuses et les plus vraisemblables. On peut donc et sans rien redouter pour lui, l'abandonner à tous les reproches qui ont fini par jeter quelques nuages sur sa gloire, et même en donnant raison à ses nombreux censeurs, la gloire du vieux père Richardson ne peut que grandir.

— Vous avez raison, disons-nous, aux contempteurs de ce bonhomme de tant d'inspiration et de génie, vous avez raison les uns et les autres, Samuel Richardson s'endort trop souvent du sommeil d'Homère; il est long, monotone, diffus, puéril, sermonneur; il a vu le grand monde de son temps, mais il l'a vu au télescope ou à la loupe, jamais il ne l'a vu de ses yeux, ce qui s'appelle vu; vous avez raison, il écrit sans art, sans trop d'esprit, et quelquefois il n'en montre pas assez, mais vous tomberiez dans une injustice très-grave, si vous prétendiez, par ces obstacles, donner un démenti formel à l'admiration unanime de deux royaumes, de tout un siècle, de l'Europe entière, qui a placé *Clarisse Harlowe* à côté des plus saintes créations et des plus charmantes dont se soit jamais honorée la poésie d'un grand peuple. Grâce, douceur, rêverie, une sérénité calme et douce,

qui va parfois jusqu'à la gaieté, la grâce et le goût dans leur parure la moins recherchée, une simplicité élégante qui repose l'âme de tous les tumultes dont Clarisse est entourée, une grâce incroyable, cette grâce idéale si précieuse et si rare, ce sentiment divin qui pousse les âmes honnêtes et simples, et qui est déjà la récompense sur la terre, en attendant la récompense de là-haut, voilà la vie, voilà la force, voilà la puissance de Richardson!

Donc, rassurons-nous et laissons dire les critiques ; cet homme est grand, sérieux, solennel, il est resté et il restera un des plus savants maîtres dans la science du cœur humain! Il manque sans doute, de cette poésie et de cette verve railleuse si chère avant lui, à *la joyeuse Angleterre* de Charles II, mais il remplace l'éclat et le prestige qui s'attache aux grands artistes, par les qualités plus solides et non pas moins rares, de l'observation sage et patiente, et de la philosophie pratique ; s'il n'a pas les qualités légères de ses devanciers, s'il n'est pas animé de cette admiration passionnée et charmante pour la nature extérieure, qui donne tant de vie aux caprices de son rival Fielding, en revanche, il reflète à merveille la teinte profonde, intime, sérieuse, dogmatique, légale, de l'Angleterre hollandaise, quand le temps, ce grand *calmeur*, eut apaisé cette écume de révolution, d'émeute, de fanatisme, de folies, de guerres civiles. Ceux-là se trompent qui lui reprochent de n'être pas un poëte, il n'a jamais

voulu être un poëte, il est à peine un romancier! Figurez-vous une espèce de vicaire de robe courte, moraliste bourgeois par excellence qui met ses préceptes en romans, afin d'être mieux écouté; sa seule ambition, c'était d'être accepté comme l'instituteur de la famille, et de ne jamais sortir de l'espace heureux qui renferme le foyer domestique. Il reflète à merveille ce ton sérieux de gravité morale et sentencieuse qui a glorifié les écrivains du temps de la reine Anne. S'il traduit en style vulgaire, les plus violentes passions, c'est qu'il veut être compris de tous; il prête à ses héros des costumes étriqués, c'est qu'il faut que ses héros ressemblent aux hommes de la foule! Mais cependant, si forte était la vérité cachée dans ces détails bourgeois, si terrible et si vrai s'est rencontré le drame compromis dans ces détails sans fin, que lorsque le cercle de cette société bourgeoise peinte par Richardson, s'est agrandi enfin de tous les progrès qui attendaient la société anglaise, il est arrivé que cette humble poésie du coin du feu a gardé l'empreinte de Clarisse Harlowe, cette âme sans tache, dont toute l'histoire, quand elle sera dégagée de ce fastidieux appareil de déclamations surannées, se pourra résumer en deux mots : combattre et souffrir.

J'ai donc étudié ce chef-d'œuvre de *Clarisse Harlowe* avec le zèle et la persévérance de l'antiquaire le plus acharné, et en dépit même des souvenirs de notre premier enthousiasme, j'ai résisté longtemps avant que d'entreprendre le travail impossible que je vous

offre aujourd'hui. Combien de difficultés qui paraissaient insurmontables! D'une part, se contenter de quelques détails disposés avec plus ou moins d'art ou de goût; copier le livre du romancier anglais dans son entier, et sans y rien changer, sinon quelques parties du style de M. Letourneur, roide et guindé dans son ampleur étriquée, ou bien refaire le travail trop hâté d'un homme[1] qui avait bien du génie et du style quand il voulait en avoir, mais qui ne l'a pas voulu souvent, c'était là une tâche misérable et peu d'instants ont suffi pour me convaincre de la puérilité d'un pareil travail. En effet, ces fautes qu'on efface, ce style que l'on refait, ces longueurs que l'on retranche sans même se demander si la vraisemblance, si la vérité du drame sortiront intactes de ces mutilations? c'était accomplir la tâche d'un faiseur d'*Extraits élégants* et non pas le travail enthousiaste et sérieux d'un homme qui s'est proposé de placer sur son piédestal restauré, la statue brillante et fière que le temps a cachée dans les ronces d'un chemin oublié par les générations nouvelles.

Cette fois enfin il s'agissait de tout réparer, de tout sauver, de tirer le monument de sa ruine, d'enlever, d'une main respectueuse et ferme, la teinte verdâtre des années écoulées, de te montrer toute vivante et toute nouvelle, dans les grâces un peu apprêtées de ta pure et chaste beauté, ô toi la fille

[1] L'abbé Prévôt.

bien-aimée du vieux Samuel Richardson ! Il fallait retrouver dans ta tombe éclairée d'un pur rayon de soleil, tes fraîches parures, tes jeunes atours, ta divine beauté, tes douces vertus ! Il fallait qu'autour de vous, ô Clarisse, la résurrection fût universelle, que votre destructeur ressuscitât dans son orgueil, votre frère dans sa cruauté, votre mère dans sa faiblesse, votre sœur dans son égoïsme jaloux, vos grands parents dans leur médiocrité obstinée, votre chère miss Howe dans ce dévouement généreux d'un fier et redouté esprit qui ne connaît pas d'autre joug que l'amitié de la sœur de son âme.

Ah ! s'il n'avait fallu que glisser une plume timide dans ces longues pages d'un si beau livre, abandonné à l'oubli, ou tout au moins à ce vague souvenir trop voisin de l'oubli, si je n'avais pas eu d'autre ambition que de mettre un vernis nouveau à ces délires, à ces douleurs, combien ma tâche eût été facile, ou plutôt, juste ciel ! j'en jure par le respect qui se doit au génie ! cette tâche de copiste et de manœuvre, je ne l'aurais pas entreprise, et j'aurais laissé le vieux chef-d'œuvre tel qu'il était sorti, un peu au hasard, de la tête de Richardson, jusqu'à ce qu'un autre Virgile fût venu pour ramasser, à son profit, ces perles d'une si belle eau à demi enfouies dans le fumier de cet admirable Ennius.

Vous le voyez, mon ambition était grande, mon rêve était beau, mon but difficile à atteindre. Retrouver *Clarisse Harlowe* tout entière dans ces décom-

bres, la ramener en triomphe de ces limbes d'une traduction molle et fade, où elle n'était pas vivante, où elle n'était pas morte encore, la rendre à une vie nouvelle, mais à une vie si pleine, si entière, si remplie d'idées, d'esprit, de tendresse, de sentiments, que l'on se dise : *voilà la vie!* en un mot, rétablir dans sa majesté native, cette tragédie du foyer domestique, et si bien faire, qu'elle soit accueillie dans chaque maison, comme un enfant longtemps pleuré, qui frappe à la maison paternelle enveloppée dans un morceau de son linceul, et la tête couronnée des roses épanouies dans le tombeau. .. tel était mon rêve! N'avais-je pas vu, il y a vingt ans, Alfred Johannot d'un coup de son crayon tout-puissant, nous montrer sa Clarisse ressuscitée! « radieuse et grave comme un ange pleurant sur l'homme déchu ! »

Il fallait donc, si l'on voulait approcher quelque peu de ce but glorieux que nous proposait M. Villemain, avec ce geste souverain qui a donné le signal à tant de belles œuvres, pénétrer hardiment dans le drame que nous voulions ressusciter, comme fait Roméo, quand il réveille de son souffle amoureux, la Juliette endormie; tout démolir, mais pour choisir dans ces matériaux épais, les belles parties du monument qui était à refaire; et quand par tes soins, le monument sera debout, songe, malheureux, que tu viens de prononcer toi-même, ta propre condamnation, si même les indifférents qui passent, ne reconnaissent pas, et du premier coup d'œil, ce chef-d'œuvre restauré

par toi ! En même temps il faut que la restauration soit si complète que personne ne songe à demander quel est le manœuvre qui a employé ses journées à réparer ce bel édifice? L'obélisque est debout sur la place Louis XV, on passe, on le salue, et, bien que le nom de celui qui l'a placé là, soit inscrit en lettres d'or sur le piédestal, on ne s'inquiète guère que de savoir quel est le nom du Pharaon qui a taillé, le premier, il y a quatre mille ans, ce mystère dans le roc vif.

A peine eus-je fait mon choix et le triage le plus attentif dans les admirables fragments du monument hardiment renversé, que mon premier soin fut de savoir quelle forme j'allais donner à la nouvelle *Clarisse Harlowe!* — Le récit? — la forme épistolaire? Il y avait des avantages et des inconvénients égaux des deux parts!

Certes, ce n'est pas sans de grands motifs que le romancier anglais a écrit son roman *par lettres;* la forme épistolaire rentrait tout à fait dans les habitudes d'un esprit méthodique et froid, habile et fin, qui se complaît à tirer d'une idée, tout ce que cette idée peut fournir, et même quelque chose au delà! Bien plus, dans ces livres écrits par lettres, l'écrivain (Jean-Jacques Rousseau l'a prouvé), trouve le compte de son style, de son esprit, de sa bonne foi, de son paradoxe. Il se sent soutenu par cette vérité mensongère qui se peut apporter dans les diverses parties d'un travail où le plus souvent c'est l'écrivain qui parle, en faisant parler les héros de sa création ou

de sa fantaisie ; de son côté, le lecteur, charmé par cette suite de narrations signées des noms les plus divers, s'abandonne volontiers à cette fiction racontée dans ses moindres détails, par des gens qui vous disent à chaque page, à chaque instant : *J'étais là, telle chose m'advint !* Oui, mais d'une autre part, cette forme épistolaire a le grand inconvénient d'isoler les personnages dont l'ensemble même et la réunion composent l'action, la fable, le drame ! Pour que j'écrive à mon voisin le plus proche, il faut que je m'en éloigne, comme faisait cet amant transi, qui plantait là, la dame de sa pensée, pour aller lui composer, à distance respectueuse, une belle épître d'amour ! Le roman par lettres est d'ailleurs, et de toute nécessité, exposé à mille répétitions indispensables : *je vous disais hier que, vous m'avez répondu que, et moi je vous réponds que*, il n'y a pas moyen de se tirer d'affaire autrement !

Un autre inconvénient, et celui-là me paraissait cruel, c'est que si une fois vous adoptez d'une façon inflexible la forme épistolaire, vous serez forcé, par la misère même de la situation où vous vous êtes placé, de supposer à vos héros plus de cynisme ou plus de naïveté que n'en comporte l'espèce humaine. Je ne comprends pas *Saint-Preux* se couvrant à chaque instant de sa propre louange ; je ne comprends pas Lovelace, racontant à son ami Belford, Clarisse empoisonnée par lui et violée dans son sommeil. Je sais bien que *ces crimes contre la personne*, dignes

seulement des cours d'assises, et qui n'ont plus de crédit dans nos romans, et moins encore dans nos mœurs, remplissent le théâtre et les livres anglais contemporains de Richardson.

C'était à qui prodiguerait les meurtres, les incestes, les séductions *intra* ou *extra muros* ; les comédies sont pleines de ces violences, les sermons en sont pleins, comme aussi, en ce temps-là, les poëtes anglais, oubliant toute vergogne, ne reculaient devant aucun des détails de la corruption la plus vicieuse, à ce point que même dans notre moraliste Richardson, ces détails des corruptions et des licences dépassent plus d'une fois, toutes les bornes !

Rien n'est plus vrai, et pourtant, même en faisant de Lovelace, ce Diogène élégant des plus beaux vices et du plus grand monde, charmant railleur, admirable vicieux, bouffon à la pointe d'une épée d'acier montée dans l'or, on ne comprend pas qu'avec toute sa réserve, Richardson ait osé nous montrer son héros, à peine remis des horreurs de cette épouvantable nuit de licence et de meurtre, se mettant à sa table de travail pour écrire de sa main tremblante encore de l'émotion que donne le crime (eh quoi ! tirer une encre si noire, d'une plume si blanche ! ) des infamies et des crimes tels, que si une seule page de ces lettres accusatrices venait à tomber sous les yeux du magistrat, il serait impossible à celui-ci, de ne pas poursuivre le misérable qui s'avouerait coupable d'un attentat si voisin du sacri-

lége ! Forcer Lovelace de raconter lui-même un pareil forfait dont il était si facile de l'affranchir, sans qu'il perdît rien de son cynisme, c'était le plonger dans ces avilissements dont il est impossible de sortir. Faites-le odieux, mais ne le faites pas vil ! jetez-le au feu de l'enfer, mais non pas dans l'ignominie du bagne ! Du temps de Fontenelle, on se plaignait des bergeries sans loup, depuis Fontenelle on a remplacé les bergeries par des troupeaux de loups, et à ces troupeaux de loups rien ne manque, sinon quelque rude chevrier bien armé et suivi de son bouledogue, dans le lointain.

Après un long débat avec moi-même, je suis arrivé à un compromis qui, je l'espère, concilie toutes choses et tranche la difficulté en deux parties égales. Mon livre sera tour à tour une lettre et un récit. « On dira que ce sont deux livres différents, que la même personne ne doit pas lire[1] ! » tant que le drame ne sera pas engagé sérieusement entre les divers personnages de cette histoire, nous laisserons courir toutes ces plumes brillantes, comme elles courent tout d'abord, au hasard ; miss Harlowe et son amie, Lovelace et Belford, et tous les autres, ne peuvent pas se montrer à nous dans un jour plus vrai, plus sincère ; leurs lettres quelque peu ramenées aux dimensions ordinaires d'une lettre de bon sens ou d'amour, servent on ne peut mieux au développement de l'ac-

[1] Seconde préface de *la Nouvelle Héloïse*.

tion principale; avant de les voir à l'œuvre, on n'est pas fâché de les entendre, dites-nous d'abord comment ils parlent, nous saurons bien vite comment ils se comportent; ainsi, dès l'abord, rien n'est changé, ils jasent, babillent , et roucoulent tout à l'aise; celui-ci verse à pleines mains le trop plein de sa jeunesse, celle-là distille son petit venin en toute liberté, miss Howe, la railleuse et la charmante, critique à tort et à travers , tout son monde, pendant que miss Harlowe, notre jeune sainte déjà sermonneuse et grave, prélude, par les plus vives inspirations de sa jeune vertu, à son chaste martyre du dernier acte.

Pour cette partie du livre qui était difficile à franchir dans le roman primitif, la tâche de l'arrangeur était heureuse et riante! De quinze ou vingt lettres, çà et là ramassées , et réunies sous la même date, il était facile de composer une narration , toute vivante des grâces de l'unité ; l'intérêt y gagnait tout ce qu'on ôtait de superflu; ce facile arrangement laissait à notre terrible héros, son impétueuse colère, sa soudaineté calculée, son habileté de renard qui joue avec sa proie, pendant que la victime de Lovelace, plongée dans sa majesté calme et sereine, marche à l'abîme, par un moins long détour peut-être, mais aussi par un sentier plus rapide, plus montant, plus sablonneux... plus dramatique, veux-je dire; car dans cette analyse d'un chef-d'œuvre , quand l'analyse est faite avec tout le zèle et toute la sincérité du respect, bien des choses se compensent, bien des petits motifs,

passés sous silence, agrandissent un événement de tout l'intérêt des événements imprévus.

Quoi de plus juste? Il ne faut pas faire d'un bon mot un sermon, il est souvent très-sage de réduire un bel esprit au sens commun tout simplement; telle idée belle et saine, perdue et délayée dans une longue épître, reprend couleur et énergie à se voir enchâssée dans la tragédie dont elle devient une partie nécessaire; telle autre scène à peine indiquée, va prendre une dimension imposante, à l'aide de quelques développements que le poëte aura négligés pour s'abandonner plus à l'aise, à cet enseignement qui surnage au-dessus de sa fiction, comme fait l'huile d'olive dans l'eau des fontaines; « Morale des livres! s'écrie « Jean-Jacques Rousseau, *babil de gens oisifs!* On « a voulu rendre la lecture des romans utile à la « jeunesse (évidemment il parle de Richardson), « c'est comme si vous commenciez par mettre le feu « à la maison pour faire jouer les pompes. » Ceci n'est donc pas un livre d'écolier et de jeunes filles, car bien que la morale en soit sévère, elle est placée un peu loin au fond du vase, si bien que les enfants peuvent sucer le miel sans toucher à l'amertume. Parlez-moi des livres où le miel et le breuvage salutaire sont mêlés de façon à ce que l'on soit forcé de tout boire et de se guérir!

Ces longues leçons que j'efface souvent parce qu'elles gênent l'action, parce qu'elles entravent le récit, pas un lecteur qui ne les passât sous silence,

tant il sentait qu'il assistait à un drame, et non pas à un sermon, qu'il était au théâtre, et non pas à l'école. Souvent aussi, rien qu'en transportant, à une place plus convenable, cette scène mal placée, cette scène inutile devient une terreur, une grâce ou une lumière. Richardson, il ne faut pas l'oublier, écrivait son livre un peu au hasard de l'heure présente, au jour le jour, page par page, et pour obéir la veille aux nécessités du lendemain.

Il était si loin de composer un livre qu'il a écrit un journal. La première édition de *Clarisse Harlowe* a paru par livraison de deux feuilles, et vous pensez que le hasard n'a pas perdu ses droits, dans une composition écrite un peu sous sa dictée. Voilà ce qui m'a fait si hardi et voilà comme, sans être un homme d'une grande imagination, j'ai rencontré, cependant, çà et là, des scènes vraiment dramatiques. Je ne m'en vante pas, elles étaient en germe dans le roman; mais enfin je les ai presque trouvées. La lettre où Lovelace, supposant qu'il n'est pas absolument au-dessus des lois de son pays, s'assied lui-même, en imagination du moins, sur la sellette des assises, et dans laquelle il plaide, friandement, *coupable !* était contenue dans deux petits mots de ce bandit. La scène de l'escrime entre ce même Lovelace et le Patrick Macdonald, un seul geste de ce Patrick, m'a suffi pour la faire complète.

Quand notre Clarisse, qui s'est éloignée de l'horrible maison, y rentre à peu près volontairement, j'ai

réuni dans une même orgie les personnages divers de cette horrible aventure, je les fais agir, je les fais parler, je les montre dans leur fatale nudité, mais ce sont les personnages de Richardson ! Arrive alors cet instant abominable, de Clarisse déshonorée par le poison ! eh bien ! j'éloigne ce crime de Lovelace ; je n'ai pas besoin des lâchetés de cet opium, pour que ce triste et brillant modèle de tant de vices et de tant d'élégances, reste jusqu'à la fin, odieux et terrible ; pour peu que Clarisse, après sa ruine, trouve encore assez de force, pour prêter une oreille épouvantée à ces horribles secrets que murmure l'orgie, il n'est plus nécessaire de faire écrire à l'infortunée, tant de longues explications dont, hélas ! elle n'a plus besoin !

Pour tout vous dire, comme je le pense (permettez-moi de me rendre, à moi-même, cette justice, après tant de labeurs ! ), je crois n'avoir rien oublié, rien négligé, *rien effacé*, en même temps que j'ai beaucoup ajouté dans ces deux tomes, qui en représentent quatorze du livre original ; même la scène grotesque dont notre romancier juge à propos de s'excuser dans une note de son livre[1], je l'avais d'abord effacée, mais bientôt je l'ai rétablie, je l'ai développée, je l'ai poussée à l'extrême, et cette *clownerie* est devenue une chose terrible, uniquement parce que j'ai introduit en cet instant funeste, et

[1] La scène chez madame Schmit, quand Lovelace, assis au comptoir, s'abandonne à mille folies.

sous les yeux de Lovelace, le cercueil de Clarisse !

C'est ainsi qu'avec la *Venise sauvée*, et avec la biographie du poëte Otway (deux grands détails négligés par notre Anglais), j'ai retrouvé une des plus grandes roueries du roué Lovelace. Ces mêmes lettres, que notre romancier multipliait sans nécessité, et de façon à ce que, lui-même, la plupart du temps, il se trouve fort embarrassé pour ne pas répéter, trois ou quatre fois le même détail, il m'a semblé qu'en les groupant avec plus de soin, on arriverait à supprimer, tantôt la réponse par la demande, tantôt la demande par la réponse, et que le drame n'en serait que plus intelligible, à être raconté en moins de paroles. Cette fiction d'une correspondance retrouvée dans quelque vieux bahut d'un vieux château, qui plaisait tant à Diderot, je m'en suis gardé comme d'une fiction pleine d'obscurités, d'invraisemblance et de longueurs ; c'est surtout dans une correspondance, qu'il faut choisir ; plus vos lettres sont nombreuses et plus il me faut un triage sévère ; quand on se parle à soi-même, on a le droit de tout se dire, mais quand on parle au public, halte-là ! la brièveté et la concision ont un grand charme ! — J'ai fait à chacun de nos interlocuteurs la part qui lui revenait ; tantôt c'est le héros qui parle, tantôt c'est l'héroïne, et je les laisse parler tout à leur aise, mais de façon cependant à ce que celui-ci (et réciproquement) ne me prenne pas en sous-ordre, les idées de celui-là.

De temps à autre nos divers personnages élèvent la voix, mais chacun s'explique à son tour, sans confusion et sans désordre. Je préfère, et de beaucoup, une lettre un peu longue mais raisonnablement remplie des préjugés, des vices, des haines ou des tendresses de celui qui l'écrit, à cinq ou six petits billets qui courent l'un après l'autre, et dans lesquels on ne rencontre guère que : *Monsieur*—et—*votre serviteur !*

Tel agent subalterne de ce drame est représenté dans le présent livre, par une seule lettre, mais on fait en sorte que cette lettre reste gravée jusqu'à la fin, dans l'esprit du lecteur. Chemin faisant, on emploie tout ce qu'on a laissé de côté : voilà un mot qui sera d'un grand profit dans la bouche de cet homme-ci ! voilà une idée qui convient à cet homme-là ! Tantôt on remplace l'action par le récit, tantôt le récit par l'action ! Bref, le traducteur... je veux dire l'arrangeur, a débattu, et longuement avec soi-même, les mille questions qui surgissent d'un drame si compliqué ! Par exemple, n'est-ce pas de la bonne justice poétique, de mettre en présence la sainte agonie de Clarisse, mêlée d'espérances, de tendresses, de prières, et les hurlements blasphémateurs de la Saint-Clair sur son charnier ? N'est-ce pas justice d'envoyer à ce charnier, non pas Belford, mais Lovelace, le grand coupable ? Enfin, pour obéir à la voix de cette sympathie, *qui va si bien à l'âme et aux traits du visage*, nous pouvons faire que miss Harlowe expire dans les bras des gens

qui l'aimaient, si miss Howe arrive assez à temps pour fermer les yeux de son amie, n'aurons-nous pas obtenu, pour cette enfant abandonnée et accablée d'outrages, une consolation nécessaire?

Aux obsèques de Clarisse j'amène toute la contrée, à son hommage funèbre j'appelle l'homme qui l'a calomniée, sur sa tombe honorée je veux que Patrick Macdonald vienne expier ses remords, plutôt que de le faire mourir à une potence. Ce testament de Clarisse, épars dans vingt lettres, et que Diderot appelait de tous ses vœux, j'en fais un acte authentique plein de détails, et ces détails sont réunis sur le même parchemin, avec le soin d'un officier public qui serait quelque peu un poëte et un rêveur! Cependant Morden, *le vengeur,* écrase ces vils Harlowe sous l'indignation de sa parole; Morden est plus cruel envers ces parricides que ne l'a été Richardson lui-même, mais en ceci le vengeur est très-logique; c'est en vain que Richardson nous veut réconcilier avec cette famille de vilaines âmes, nous ne pouvons plus avoir pour eux ni estime, ni sympathie, ni pitié, depuis la mort de Clarisse.

Et quand enfin ces tragédies sont accomplies, quand chacun a son châtiment ou sa récompense, quand miss Arabelle Harlowe est mariée au riche Solmes (une vengeance que Richardson n'a pas osé indiquer), arrive le châtiment du grand coupable! Ceci est la belle partie du livre, et l'on se garde bien d'y rien changer, seulement on va chercher pour

être témoins du duel définitif, non pas un simple valet de chambre, mais les quatre amis de Lovelace, car chacun de ces hommes l'a assisté, plus ou moins dans ses désordres, comme ils ont été au scandale, il faut qu'ils soient au châtiment.

Encore une fois, laissez-moi vous dire que je n'ai rien négligé; je me suis occupé des moindres incidents de cette habile et puissante représentation de la vie bourgeoise, que je voulais remettre en lumière; je l'ai bien étudiée, dans son ensemble, dans ses détails; à force de recherches, j'ai fini par retrouver le nom des rues, des places publiques, des employés subalternes; je vous dirais dans quel quartier était située la prison de Clarisse, et le texte de la loi qui la plongeait dans cet abîme; le vrai nom du médecin qui vint en aide à l'infortunée, je le sais; le peintre qui a fait son portrait, et la miniature de miss Howe, je l'ai retrouvé. Je n'ignore même pas à quel maquignon appartenait le cheval que monte notre héros, dans quel cabaret s'enivrait de préférence le Macdonald, quel vin buvait miss Sally, quel manteau fait exprès pour ces sortes de créatures, couvrait sans les cacher, les épaules de Polly Horton, quels tailleurs avaient coupé les robes de lady Lawrence.

Dans les livres de la pairie anglaise, dans les cercles à la mode, dans le *sport* et dans les petits journaux de ce temps-là, dans la taverne et jusque dans les appartements royaux du vieux Windsor, j'ai cherché et j'ai trouvé bien des détails qui devaient

donner une nouveauté inattendue à cette histoire déjà antique ; j'ai appelé dans ces pages renouvelées, la vie, l'accent, la santé, le paysage, le soleil. On vous disait, tout à l'heure, que le roman de Richardson était semblable à la chambre d'un malade : vous trouverez que l'air de cette chambre a été renouvelé, que le grand jour et les fleurs du jardin sont entrés par la fenêtre toute grande ouverte, et qu'on a fait sa bonne part au printemps.

Mais c'est en vain que je voudrais vous donner quelque faible idée de toutes les peines que représente un pareil travail : celui-là seul qui a osé l'entreprendre et le poursuivre jusqu'à la fin, peut s'en rendre compte, et celui-là seul aussi, peut savoir comment, en dépit de tant de critiques, ce Samuel Richardson était le plus grand meneur d'intrigues qui ait enchanté les hommes, et quel drame admirable il a composé, dont toutes les parties se tiennent à merveille, maintenant que ce vaste et vieux monument a été dégagé des couloirs, des corridors, des chausse-trapes et autres constructions de l'art normand qui l'encombraient.

D'où il suit que si la forme épistolaire convenait parfaitement aux développements nécessaires de la première partie de cette histoire, la seconde partie de la nouvelle *Clarisse Harlowe,* devait nécessairement être remplie par le récit. Chose facile à comprendre ! tant que le drame n'est pas engagé, tant que chacun agit et pense de son côté, à sa guise, ou à la volonté de ses ambitions, de ses haines, de ses amours, on

comprend, à la rigueur, que tous ces gens-là se donnent tacitement un mot d'ordre, pour s'éloigner l'un de l'autre, à une distance qui explique suffisamment cette correspondance par lettres, mais quand enfin le drame s'engage (et dans notre livre c'est un engagement corps à corps), quand tous ces personnages de mœurs et de passions si différentes, sont forcés enfin de se réunir pour s'aimer, pour se combattre, pour se haïr, ou pour se tuer en commun, en un mot pour remplir, chacun dans l'ordre de ses idées, la loi universelle de ce monde livré aux disputes, cette loi qui dit que la nature n'a *rien engendré sans querelle et sans opposition* [1], l'esprit humain est ainsi fait, qu'à ce moment du drame, nous n'avons plus le temps de décacheter des lettres, de les contrôler l'une par l'autre, de faire notre choix dans ce pêle-mêle de vérités et de mensonges; à toût prix maintenant il nous faut, raconté dans tous les accents du malheur, un récit rapide, exact, complet, — le drame !

A peine sommes-nous arrivés sur le bord de l'abîme où va tomber la victime, que nous avons hâte de savoir enfin cette tragédie dans son ensemble, et non pas de la deviner par ses détails. Cela est si vrai, que la moitié des lecteurs de la première *Clarisse Harlowe*, qui étaient assez courageux pour patienter jusque-là, s'avouaient vaincus, à l'instant même où plus patients, ils allaient entrer dans les angoisses réelles

[1] *Omnia secundum litem fiunt.*

du plus terrible récit qui soit sorti de la tête d'un poëte tragique. Ainsi, fatalement, on fermait le livre, à l'endroit où on eût dû l'ouvrir, tant ces lettres écrites dans des situations mortelles, paraissaient, non-seulement longues et diffuses, mais encore impossibles. En effet, c'est la volonté, c'est la toute-puissance de l'art dramatique, de pousser violemment au fait, *ad eventum*, les divers personnages d'une histoire, aussitôt que cette histoire approche du dénouement. Au départ, à la bonne heure ! Vous êtes le maître d'hésiter, d'aller à tâtons, de revenir sur vos pas, sans fin et sans cesse, les trois premiers actes ne sont pas faits pour autre chose ; mais une fois au beau milieu de la course, si vous voulez toucher le but, ce n'est pas trop de toutes vos forces ; cette fois vous y allez bon jeu et bon argent ; hâtez-vous donc, et sachez que plus vous avez été touchant et vrai, jusque-là, et plus les âmes, plus les cœurs, plus les passions courent après vous. Quel malheur cependant pour le poëte, quand il se laisse devancer dans cette course des âmes en peine, et quand le lecteur désappointé tourne, d'une main impatiente, le feuillet inutile qui le sépare d'une catastrophe attendue avec transissement !

Une autre explication que je vous dois, car vous êtes de ces esprits sévères et pleins d'objections, c'est-à-dire pleins de justice, qui veulent savoir toutes les raisons, bonnes ou mauvaises, de l'homme mis en cause, c'est la façon dont j'ai rempli les lacunes

que j'ai faites dans le livre de Richardson. Disposer le drame dans un ordre plus vif et plus simple, retrancher les inutilités d'une action qui, à tout prendre, est moins compliquée, plus claire et plus rapide qu'on ne pouvait le supposer par une lecture pleine d'impatience et d'ennui, mettre ici, des lettres, et là-bas un récit, agrandir l'espace et les caractères, jeter dans ces pages écrites avec amour, quelques-uns de ces vastes horizons, de ces doux aspects, de ces frais caprices, de ces inspirations riantes que le mécontent Coleridge eût voulu découvrir de temps à autre, dans la sagesse de Richardson, et qu'il signalait avec tant de joie, dans l'ivresse de Fielding, c'était déjà beaucoup faire, mais cette comédie, remaniée avec un zèle féroce, de quel esprit l'animer, la récréer, la réjouir ?

C'est qu'en effet, avec ces longueurs, avec ces lettres qui se répétaient l'une l'autre, comme le refrain monotone d'une complainte de cachot, étaient parties, sans que nul les regrettât, les minutieuses leçons d'une minutieuse morale que notre poëte avait cousues à son livre, comme on pique avec une épingle, sur la manche de son habit, un *souvenir ;* à la longue, cet indice banal finit par faire partie même de l'habit, sans réveiller une seule idée ! Plus l'espace affranchi de ces ronces, était vaste, splendide, bien exposé au beau soleil levant, riant et clair, et plus il fallait de verve, de gaieté, de bon sens, d'imprévu, pour remplir dignement cette place magni-

fique. La tâche devenait très-difficile, pour ne pas dire impossible, à une imagination rebelle, à un esprit peu habitué à faire agir, à faire parler les hommes de la vie dramatique! J'étais embarrassé des ruines que j'avais faites! J'étais mal à l'aise dans l'espace que j'avais conquis! J'étais comme un architecte malencontreux qui aurait renversé un vieil édifice pour faire table rase; quand l'édifice jonche le sol, il se trouve un emplacement admirable, et à cette place imposante, il faut reconstruire dans les dimensions les plus exactes, un palais à la fois nouveau et gothique; le programme est donné, vous obéirez à tous les plans du premier architecte, et rien ne sera changé à l'aspect général de l'œuvre qui se dressait en ce lieu solennel, seulement votre maison sera plus logeable, mieux éclairée; elle sera placée dans un jour plus limpide; au milieu d'un gazon plus frais et plus jeune! On y laissera entrer l'air, le soleil, les bruits extérieurs! même l'ameublement de ce palais du siècle passé, sera renouvelé, en ce sens que l'on conservera la forme des meubles dont le damas seul sera changé; ce sont les mêmes jardins, mais quelques fleurs nouvellement écloses, éphémère éternité du mois de mai, montrent leur fraîche parure dans ces plates-bandes entourées du buis taillé par les jardiniers d'un autre âge; ce sont les mêmes fenêtres donnant dans la même campagne, mais on a essayé de remplacer, par des glaces brillantes, le reflet verdâtre des vitraux.

. . .

Eh bien! voilà tout ce livre qui portera à son frontispice votre nom glorieux! Le fond de mon drame, le dialogue, la pensée, la folie et la sagesse de toutes les pages nombreuses que j'ai substituées aux quatorze volumes de la *Clarisse* primitive, j'ai pris tout cela, non pas dans mon esprit, qui n'aurait pas suffi à réaliser la millième partie de mon idée, mais j'ai pris tout cela partout où je l'ai pu prendre; tout ce qui était beau, vif, magique, amoureux, railleur, dans l'histoire et dans la poésie des Anglais, je l'ai pris, pour en faire la parure de ce chef-d'œuvre de mon adoption. J'ai parcouru, pendant des années entières, les vieilles comédies des vieux poëtes, j'ai lu, la plume à la main, tout Shakspeare, le maître absolu de tout ce qui est le drame, le roman, la philosophie, l'histoire en Angleterre, et chaque fois que j'ai trouvé un mot vif, ou vrai, ou ingénu, une description rapide et claire, un trait énergique, un caractère, une moralité, une flamme, un éclair, une lueur, un coup de foudre, et, ce qui vaut mieux, une souffrance, une douleur, une larme, un cri du cœur, quelque chose enfin qui rentrât dans notre comédie, ce quelque chose-là, qu'il vînt du ciel, ou de la terre, ou de l'enfer, je l'ai pris hardiment, comme une proie à ma portée, et j'en ai fait, non pas ma chose, mais celle du drame que je représentais! Mon seul orgueil en tout ceci, c'est d'avoir bien choisi d'admirables matériaux et de les avoir bien placés, dans un monument plein de génie.

Il y a dans Shakspeare [1] un certain original qui s'écrie sérieusement : « J'ai une mélancolie *à moi*, formée de plusieurs ingrédients; d'une tristesse, *vraiment originale*, extraite de plusieurs objets ! » Je suis dans la même position que ce brave homme; mais je n'ai guère envie de crier à l'originalité, et de dire : ceci *est à moi!*

Pourtant si vous saviez quel labeur! J'ai dépouillé de leur caractère, tant de héros, et des atours de leur toilette, tant de belles dames, et de leur sagesse, tant de philosophes, et de leur bon sens, tant de pauvres diables qui n'avaient avec leur bon sens, que la cape et l'épée, et de leur manteau d'emprunt tant de vertus, et de leur gentillesse, savante ou puérile, j'ai dépouillé tant de gentilshommes de tous les âges, qu'en vérité un pareil dépouillement ne pouvait être permis que dans un livre comme celui-ci, où il s'agissait de refaire, non-seulement avec l'aide des matériaux qu'il avait empruntés lui-même, mais encore avec les pierres détachées de son monument, le chef-d'œuvre de Richardson. Si en effet vous admettez qu'il nous était permis de remonter aux sources limpides où notre poëte a puisé, d'une main trop timide, vous admettrez qu'il était de toute justice de reprendre aux disciples, les emprunts qu'ils avaient faits à leur maître! Quand, par exemple, dans le *Don Juan* de Byron, je prends une tirade entière pour achever le portrait de l'un de

[1] *Comme il vous plaira.*

nos héros, je suis tout à fait dans mon droit, car ce portrait avait été emprunté au maître Richardson, par ce Lovelace de la poésie anglaise, lord Byron.

Pour tout vous dire, et pour me servir d'une comparaison qui sera peut-être une raison auprès de votre indulgence, j'ai été dix ans de ma vie, le Caleb de Clarisse, de Lovelace, de miss Howe et de tous les Harlowe ! Caleb, pris au dépourvu dans une tour démantelée, à peine tapissée des lambeaux de quelques portraits antiques, s'en va quêtant, de côté et d'autre, de quoi servir au dîner de son maître, le propriétaire dépossédé de tous ces beaux domaines que vous voyez là-bas ! Pauvre Caleb ! serviteur fidèle et dévoué, quelle a été sa récompense ? — Ne le plaignez pas, il a fait dîner humblement son jeune maître, ses hôtes et les valets de ses hôtes ; quant à lui, il s'est contenté dè quelque mie de pain trempé dans un peu de lait froid ! Oh ! que je serais heureux, en grignotant mon pain sec, de savoir que mes hôtes sont repus.

Voilà à peu près tout ce que je voulais vous dire à propos de ce travail que je place sous vos auspices ; dans l'*introduction,* j'explique, de mon mieux, la vie entière et l'œuvre de Samuel Richardson ; vous lirez, je l'espère, ces pages que j'aurais voulu faire plus savantes et plus complètes, mais telles qu'elles sont, vous y verrez, qu'en dépit de tant d'imitations, de tant de souvenirs, le livre que voici, et dans lequel *rien, absolument rien* ne m'appartient, est peut-être

en fin de compte, un vrai livre! Assis sous le péristyle de ce monument dont les plus rares génies du roman et du drame nous ont fourni l'idée, l'emplacement, les matériaux, le plan, le modèle, le dessin, et surtout les âmes et les passions qui l'habitent, « des yeux de fantômes, qui rencontrent les nôtres, comme dans un rêve! » il me semble, est-ce trop d'orgueil? que j'ai fait là une restauration que n'auraient pas dédaignée les plus habiles architectes. Il est vrai que ce travail vous était destiné, il devait porter votre nom que j'honore et que j'aime, et c'est un honneur que j'aurais à peine osé vous demander pour un livre sorti tout entier de mon cerveau.

Acceptez celui-ci, je vous prie, avec votre bienveillance accoutumée; vous le lirez, je l'espère, entre l'une de ces journées, déjà si nombreuses dans votre vie, encore si jeune, quand vous rentrez dans votre famille, épuisé de fatigue, mais bien heureux, après avoir sauvé la fortune, la liberté, ou l'honneur de votre client, par la toute-puissante éloquence d'une âme ferme, d'un cœur généreux, d'un esprit convaincu. Hélas! qui mieux que moi peut rendre témoignage de votre loyale et sympathique éloquence, et de votre ardeur intrépide à prendre en main les intérêts les plus chers des gens que vous croyez dignes de votre appui? Avez-vous été assez bon pour moi! m'avez-vous assez bien défendu, et d'une ardeur inouïe, et d'un tact si exquis, et avec une si délicate intelligence de toutes les colères et de toutes les cruautés

qui surgissent de temps à autre, dans cette superbe république des lettres, exposée à tant de haines et de fureurs !

Il y eut un jour, à Rome, quelque temps avant les Césars, où l'un des poëtes les plus inconnus de cette république peu attentive encore à l'invasion du bel esprit, s'en vint attendre à la porte du sénat, son patron et celui de bien d'autres, Cicéron, le grand orateur. — Cet humble client d'un si grand homme, il s'appelait, d'un nom peu connu, le poëte Archias ; le triste poëte devait comparaître le lendemain devant ses juges, et répondre, accusation par accusation, à quelque faiseur de colères publiques qui, par oisiveté, lui disputait son droit de citoyen romain. Cicéron écouta patiemment la réclamation de son client, et soudain il voulut prendre sa défense en personne, car cette cause touchait à la dignité des lettres ! Dans un discours merveilleux, cet homme illustre, la gloire du sénat, appela sur la tête de cet enfant des Muses, toutes les sympathies de la justice romaine. Vous savez par cœur ce plaidoyer enchanteur, *pro Archia poeta*, il renferme le plus touchant éloge des belles-lettres qui jamais ait été porté à la tribune d'un grand peuple, louange renouvelée depuis Cicéron, par M. de Lamartine, celui-ci et celui-là également remplis de leur sujet. Ah ! ce fut un beau moment dans la vie du poëte Archias, quand à la voix du grand orateur, il vit s'enfuir, dissipées comme une vaine fumée, ces vaines clameurs ; il était venu

honorable, il s'en revint honorable et honoré; son droit de cité fut reconnu d'une voix unanime, et s'il n'eût pas été déjà citoyen de Rome, à l'instant même on lui eût décerné le droit de cité, par déférence pour son illustre défenseur. Heureuse journée dans la vie du poëte, et la journée était encore plus belle qu'il ne le pensait lui-même, car son nom, ce nom inconnu que l'oubli attendait au sortir de l'audience, il devait rester éternellement attaché au souvenir de l'éloquence, sous laquelle il s'était abrité un instant! Trois jours après ce procès, que le nom seul de l'orateur recommandait à l'attention publique, pas un citoyen de Rome ne se souvenait ni de l'accusation, ni de l'accusateur; on eût également oublié le poëte accusé, mais Cicéron l'avait fait immortel, et à cette heure encore, quand c'est à peine si deux ou trois de ses épigrammes, qui n'ont tué personne, sont enfouies dans les anthologies à côté des *anciens inconnus*, le nom triomphant d'Archias s'abrite fièrement dans ce manteau triomphal d'éloquence, de génie et de vertu.

Vous accepterez ce livre de votre humble Archias, et votre client sera trop heureux s'il peut dire à son tour, ce que disait Cicéron à son frère Quintus qui présidait le tribunal : — *ab eo qui judicium exercet, certe scio*, « quant au magistrat qui préside ici, je suis sûr de son approbation. »

J. J.

20 mars 1846.

SAMUEL RICHARDSON



# SAMUEL RICHARDSON

---

## I.

Dans le comté de Derby, un an après *la glorieuse révolution*, en 1689 (le siècle de la France venait de finir, le siècle de l'Angleterre commençait, ou plutôt l'Angleterre était à l'apogée de sa gloire, comme une admirable société qui n'avait pas encore eu d'égale depuis le patriciat romain), une famille de pauvres gens s'augmentait d'un nouvel enfant dont la naissance ne fut ni une joie pour sa mère, ni une consolation pour son père, car la famille était nombreuse et la vie était difficile sous cet humble toit qui avait vu des jours meilleurs. L'enfant fut nommé Samuel ; il devait ennoblir, il devait illustrer, par l'exercice des plus heureuses facultés naturelles, le nom de son père, le menuisier Richardson. Ses parents, avant de tomber dans l'existence précaire de l'artisan, s'étaient vus exposés à bien des orages ; tant de révolutions sanglantes, et tant de guerres intestines ! Les Stuarts, cette longue tragédie, ce roi Charles Ier qui meurt sur l'échafaud, ce Cromwell, si heureux

dans ses crimes, que les plus honnêtes gens ne peuvent les entendre sans admiration et sans envie, cette Restauration licencieuse et sanglante, et enfin Jacques II qui s'enfuit de ce trône, comme un voleur s'enfuirait de sa prison, certes, il y avait de quoi ruiner les fortunes les plus hautes, à plus forte raison, si les parents du petit Samuel eurent leur part dans toutes ces misères. Allons, courbons la tête ! Plus d'orgueil, plus d'ambition, les enfants feront comme leur père, ils apprendront un métier pour vivre, et ils n'apprendront que cela, car l'étrange sollicitude ! de donner une éducation libérale à qui doit gagner, à la sueur, son pain de chaque jour !

Bientôt même, le petit Samuel perdit sa mère, bonne et douce créature, humiliée dans ses enfants qu'elle avait rêvés, entourés de toutes les sollicitudes heureuses ; resté seul, abandonné à lui-même et privé de cette force présente que donne la mère de famille, l'artisan du comté de Derby perdit tout courage, et même il alla s'imaginer qu'il était compromis dans *l'affaire* du duc de Monmouth, parce que le duc lui avait commandé quelques travaux ; malheureuse époque où cela pouvait devenir un crime, d'avoir raboté quelques planches dans la maison d'un proscrit. A ces causes, Richardson le père, transplanta son rabot et sa famille dans le comté de Shrewsbury. Là on vécut de peu, les enfants s'élevèrent eux-mêmes, au hasard de la Providence et du

bon sens. Pauvres petits ! Il n'était pas question pour eux de ces coûteuses études qui sont faites seulement pour les fils des puissants et des riches : le grec, l'hébreu, le latin, le français ; à peine s'ils avaient conservé l'apanage des enfants pauvres : *le courir, le sauter, le jouer à la paume;* mais quoi ? est-ce bien là un grand malheur ? on n'oserait le dire. Au contraire, nous avons mille exemples des plus illustres et des plus excellents génies qui ont eu pour leur berceau une échoppe, un râteau pour leur grand-père, une enclume pour leur cousine-germaine, et enfin le seuil de la porte pour leur servir de la haute montagne, sommets sacrés du haut desquels se peuvent étudier et contempler tous les royaumes de l'univers !

Nous ne voulons pas indiquer ici les origines littéraires qui se perdent dans la fumée et dans le bruit de l'atelier ; nous ne voulons pas donner le catalogue des beaux esprits rustiques qui ont cherché, qui ont trouvé dans les vastes et riants domaines de l'imagination, une utile et glorieuse allégeance aux travaux ordinaires de la vie ; on irait trop loin dans cette voie, et il serait à craindre que l'on ne touchât à la déclamation. D'ailleurs à quoi bon toutes ces plaintes d'enfances malheureuses ou négligées ? L'adversité donne à l'âme de la souplesse et du courage, Shakspeare la compare *à ces hivers rigoureux et glacés qui font la terre éclatante et fertile;* quant à déplorer l'absence des premières études et de cette éduca-

tion du collége par laquelle commence absolument toute biographie illustre, eh bien ! de nombreux arguments se présentent et d'illustres exemples, pour démontrer que même cet obstacle n'arrête pas, Dieu soit loué ! l'essor tout-puissant du génie. Ne parlons que de l'Angleterre : combien d'hommes excellents dans le grand art de poésie, ont été sevrés du lait plantureux de ces deux nourrices savantes : Oxford et Cambridge ? Combien qui puisaient à pleines coupes dans l'Hippocrène, n'ont jamais bu, faute d'or pour la payer, *l'eau de Cam* si peu limpide (1). Le grand poëte Milton détestait Cambridge à ce point, qu'il n'a jamais voulu convenir de la beauté des campagnes environnantes ; il en voulait aux fleurs, à la verdure, au paysage, d'embellir cette ville maussade, et voici comment un poëte plus bienveillant que Milton (2), parle des ennuis scolastiques d'un travail indocile et d'études faites à contre-cœur :

« C'était à coup sûr, de ce lieu de mauvais pré-
« sage, que l'on nomme aujourd'hui Cambridge
« (on l'appelait alors *Babylone*), que parlait le
« prophète lorsqu'il s'écrie : *Asile à venir des*
« *bêtes fauves ! demeure des hiboux ! maison*
« *de plaisance des satyres !* »

Ne demandez pas à Gibbon l'historien, ne demandez pas à Locke le philosophe, à Dryden le

1. Rivière qui coule à Cambridge.
2. Gray.

critique et autres *Éthoniens*, les souvenirs qu'ils ont conservés de ces années que les parents menteurs s'obstinent à appeler les plus belles années de la vie ? ils vous répondraient par des imprécations unanimes. Jamais, il faut le dire à sa louange, l'université de France n'a déposé dans l'âme de ses disciples ces violences et ces rancunes impérissables. On dirait que les plus illustres écrivains de la Grande-Bretagne, les meilleurs élèves de ces universités qui ont produit des savants du premier ordre, se sont entendus pour jeter contre *leurs mères*, les cris d'une réprobation unanime. Cowley, Addison (la bonté même), Cowper, Swift, Goldsmith, Churchill, autant de bons esprits qui ne furent même pas de médiocres écoliers, et qu'on reçut bacheliers, Swift entre autres, *par grâce spéciale*. De ces haines vigoureuses rien ne peut guérir ces écoliers indociles, ni l'âge, ni la gloire. Tout d'un coup, sans qu'on y songe, au milieu d'une tirade commencée, les voilà qui prennent à partie immédiate leurs anciens maîtres ; celui-ci jette sa bile sur le *terræ filius* d'Oxford, cet autre sur le *provocateur* de Cambridge : lord Byron lui-même, le plus célèbre peut-être et le plus récent de ces enfants des universités anglaises, à peine est-il hors de page, qu'il se met à traiter son vieux maître Butler, comme si ce Butler eût été un des critiques de la *Revue d'Édimbourg :* « Je ne pense pas, dit « Byron, que maître Butler, mon digne précep-

« teur, puisse jamais regretter les *tendresses*
« *mutuelles* que nous avions l'habitude de nous
« prodiguer. Nous ne nous sommes parlé qu'une
« fois, depuis mon départ de l'école en 1805, et
« il dit alors obligeamment que *ma société ne*
« *convenait pas à ses élèves*. J'espère que dans
« ma quatrième satire le révérend M. Butler ap-
« prendra que je n'ai pas voulu mourir sans
« laisser au monde le souvenir de ses bons offices
« envers moi. — L'*alma mater* fut pour moi
« l'*injusta noverca:* elle ne me donna mes de-
« grés de *maître ès arts* que lorsqu'elle ne put
« pas faire autrement. »

Et plus loin — tant ces premières antipathies ont de violence! — Byron, devenu un grand poëte amoureux passionné de la forme et de la poésie, de l'esprit et des sens, qui étudiait, par oisiveté et pour *tuer les heures*, même l'arménien, se met à nous expliquer comment et pourquoi il n'a jamais pu lire avec joie, lui, le *nil admirari* en personne, les épîtres, les satires, les odes d'Horace, ce poëte par excellence des esprits vrais et des hommes d'élite. Ceux-là seulement qui savent quelle est la puissance et la grâce du poëte d'Auguste, que de sage philosophie, que d'habiles préceptes, que de passions peu dangereuses renferme ce petit tome, dicté par le goût et les grâces, ne peuvent pas se consoler qu'une pareille consolation d'une poésie si sage et si charmante, ait manqué — par une futile rancune

d'écolier — au chantre passionné de *Childe Harold* et de *Don Juan :*

« Telle est la vivacité de mon profond dégoût
« pour ces leçons pédantes, que même à présent
« que me voilà libre du joug universitaire, il
« m'est impossible de revenir sur certaines im-
« pressions auxquelles s'est usée la première
« fraîcheur de mon esprit ; ce que je haïssais au
« collége, je le hais aujourd'hui ; lui-même,
« Horace, le poëte des joies et des licences, pour
« m'avoir été imposé par des mains pédantes,
« il m'est impossible de le lire à cette heure, et
« malheur à moi cependant ! car c'est moi-même
« que je devrais détester pour avoir répété, sans
« les comprendre, ces lyriques accords, pour
« avoir récité ces beaux vers, sans les aimer. »

Ainsi parlent les universitaires les plus glorieux, les jeunes gens qui ont reçu le plus grand bienfait d'une éducation savante ; en même temps et d'autre part, du côté ardu et stérile de la docte montagne, se présentent, appuyés de leur gloire présente et de leur enfance abandonnée, des hommes dont le nom seul est une louange sans réplique. Nous avons dit Shakspeare ! Pope, le plus beau des poëtes; Gray, Thompson, Burns le laboureur (1), Chatterton, Congrève, Baye l'arti-

1. J'ai lu dans Burns aujourd'hui ; s'il fût né patricien qu'aurait-il été ? nous aurions eu un style plus châtié, mais moins vigoureux et moins vrai ; autant de vers, mais bientôt oubliés ; un divorce, un ou deux

san, l'auteur de *la Belle-Syrène*, fils de leurs œuvres, enfants de leur propre génie ; le talent leur est venu comme le chant vient à l'oiseau, comme la clarté vient à l'étoile ; la fantaisie a été leur seconde nourrice, l'inspiration a été leur unique précepteur.

« J'allais, dit Pope, partout où me menait la « fantaisie, comme un enfant qui cueille des « fleurs dans les champs, dans les bois, à mesure « qu'elles s'offrent sur sa route. » — « M. Pope, « dit Spencer, se félicitait de n'avoir pas eu une « éducation régulière ; il avait lu tout d'abord « pour le sens des livres, pendant que dans les « années du collége, on n'enseigne *à lire que* « *pour les mots !* »

Ce sont là des autorités, mais dans sa propre cause il faut entendre parler Samuel Richardson ; il est le plus charmant et le plus naïf exemple de cette éducation naturelle dont les fleurs plus simples, et cueillies dans les champs, un peu à l'aventure, ne sont pas sans grâce et sans parfum. En pleine adolescence, le petit Samuel était si réservé et si calme que déjà on l'appelait : *sa Gravité*. — *M. Samuel!* Son éducation est humble, sérieuse, bourgeoise ; point de bruit, point d'apprêt, nulle recherche, une enfance modeste, pas de vastes pensées, pas un moment

duels, ou s'il y eût échappé, il fût tombé dans quelque vice comme Shéridan, et il serait mort imbécile comme ce pauvre Brinsley. (*Mémoires de lord Byron.)*

d'orgueil. Son enfance se passe en compagnie de bonnes femmes un peu curieuses, de bons petits enfants peu joueurs qui se plaisent à ses causeries, ce n'est pas là, tant s'en faut, le tapage, l'éclat, l'animation de ces enfants du collége, riches, nobles, grands seigneurs en naissant, habiles à tous les exercices : l'épée à tenir, le cheval à dompter, le fleuve à franchir, abondantes et orgueilleuses natures, indomptées, indomptables, disposées par la fortune et par l'exemple, par ous les instincts turbulents et passionnés à toutes les révoltes de l'esprit et des sens. Se jeter, la tête la première, dans tous les excès imaginables — à vingt ans ! — ils appellent cela *entrer en âge, et fournir sa carrière de folies.* — Au contraire, toute exubérance coupable a manqué à l'historien, au créateur de Lovelace ; Richardson a été de très-bonne heure, l'humble génie correct, réservé, caché dans sa vie, innocent dans ses mœurs. Jeune homme, son plus grand plaisir c'était la promenade sous les arbres, et la lecture de quelques belles histoires, qu'il arrangeait ensuite à sa guise, afin de mériter l'attention dans quelque veillée de bonnes femmes et de jeunes filles, durant les longues soirées de l'hiver. Le récit fut sa première joie, le conte son premier travail ; à peine avait-il commencé son histoire, improvisateur heureux et écouté des âmes honnêtes et simples, qu'il était tout entier à son œuvre ; il suivait, d'un regard attentif, le visage mobile

de l'auditoire, ajoutant, retranchant, corrigeant ou prolongeant son roman improvisé, au gré des passions qui se manifestaient dans les attitudes, dans les regards. Comme il avait la voix, la main, la tranquille douceur d'une jeune fille, il devint le compagnon et bientôt le confident des petites demoiselles d'alentour, jeunesses à demi éveillées, toutes souriantes et palpitantes d'un espoir immense, inconnu, — le premier rêve de seize ans ! De ces beaux rêves d'une si belle et si limpide couleur, le jeune Richardson fut le premier confident, on lui fit, en hontoyant, les doux aveux que recèlent les jeunes cœurs, — attentif, ému de ces amours qui n'étaient pas pour lui, il prêtait l'oreille à ces accents ingénus des passions honnêtes qu'il devait reproduire avec une vérité calme et sérieuse, comme sa jeunesse. Puis, de confidence en confidence, ces jeunes embabouinées d'amour en vinrent à lui dicter..... leurs premières lettres de refus, mais d'un refus si peu cruel ! de courroux, mais d'un courroux si facile à calmer ! Le jeune secrétaire de ces naïves tendresses plongeait ainsi, d'un regard chaste et attendri, dans ces jeunes âmes doucement et honnêtement éveillées au souffle divin de la première passion.

Telle fut l'adolescence, et de même qu'il n'avait pas sauté à pieds joints sur les charmantes vivacités de l'enfance, la première jeunesse se ressentit de cette vie paisible et simple ; le travail était

non-seulement dans les habitudes de cet honnête enfant, il était encore un des instincts, un des besoins de sa nature. Le grand secret, c'est d'être bien avec soi-même et l'homme sage peut se faire heureux tout seul, malgré sa fortune, voilà ce que notre jeune homme eut bientôt deviné. Ce n'est pas celui-là qui, fronçant le sourcil à vingt ans, se plaindra d'être *seul*, *seul sur une vaste mer !* Ce n'est pas celui-là, non certes, qui voudrait *anticiper sur la vie*, d'un seul jour. Il aime la vie et il la cultive doucement : « Je suis, « comme le joyeux meunier, n'ayant souci de « personne, et personne n'a souci de moi. » Certes, il ne s'attend pas *à trouver des chemises sur tous les buissons*, mais en revanche, la conscience lui a dit de bonne heure que, pour l'homme de bonne volonté, chaque jour amène son pain, son sommeil, son travail, son heure d'imagination et de rêverie ; la tête lui tournerait bien vite, s'il lui fallait marcher plus vite que la jeunesse ; prudent et sage, il se tient toujours quelques pas en arrière pour laisser les plus pressés d'arriver. D'arriver à quoi, je vous prie ? à la vieillesse et à la tombe ! Rassurez-vous, notre jeune homme n'a pas à craindre les passions terribles qui détruisent l'avenir. Cela lui plaît et l'amuse *de conjuguer prudemment le verbe ennuyer*. L'espérance, cette joie anticipée, le berce sans l'endormir, car à force de tournoyer dans le petit cercle des vertus communes, il espère,

pour toute félicité, atteindre au bonheur du *chez soi ;* il veut être en repos et en argent comptant, et posséder au moins son petit arpent de terre, avant *de découvrir que toute la nature est un jardin ;* il sait que la vie est une suite de devoirs à accomplir et il s'y résigne. Laissez les philosophes s'écrier : *ils meurent jeunes ceux que les dieux favorisent* (1) ; laissez les chercheurs d'émotions se perdre dans les drames terribles, le jeune Richardson se gardera bien de maudire, comme le docteur Swift, *le jour où un enfant mâle naquit dans la maison de son père ;* il ne s'emportera pas, comme fait Boswell, contre les heures cruelles de ses jeunes années. « Ah !

1. Grande sagesse de savoir vieillir. En général, c'est la douleur des poëtes et des belles personnes. — *Eheu fugaces, Posthume, Posthume, labuntur anni !* s'écrie le poëte latin. — *Gioventù ! oh ! gioventù, primavera della vita !* s'écrie la Tasse. — A vingt-cinq ans, lord Byron compose l'élégie : *Lorsque le temps s'envole avec nos années,* et il n'avait pas attendu si longtemps pour trouver qu'il vieillissait : « Une de « mes plus cruelles et de mes plus insupportables sensations, c'était de « sentir que je n'étais plus un enfant ; aussitôt je commençai à vieillir « dans ma propre estime, et à mes yeux, vieillir, c'était entrer dans le « mépris. On me vit alors traverser altièrement tous les degrés du vice « et cependant sans plaisir et sans joie. Mes passions étaient violentes « mais concentrées ; j'aurais eu honte d'en rien témoigner au dehors. « Pour mon amour ou avec mon amour, j'aurais donné, j'aurais perdu le « monde avec enthousiasme, avec joie, et pourtant, d'un tempérament de « feu, je ne pouvais, sans dégoût, m'abaisser à partager les vils plaisirs « à la mode parmi les jeunes gens de ma caste. Alors il arriva que le « dégoût d'une part, et d'autre part le vide de mon cœur, me poussèrent « à des excès moins honteux, mais plus déplorables et plus funestes que » les excès dont j'avais honte ; toutes ces passions amoncelées, j'en ai « accablé une seule créature vivante... malheureux !... ces mêmes pas- « sions çà et là répandues, n'auraient nui qu'à moi seul ! »

Est-ce Lovelace qui parle ainsi ? non ! c'est lui-même, c'est lord Byron.

« Monsieur, j'étais emporté et violent ; on prenait « mon irritation intérieure pour de la gaieté. « J'étais pauvre, j'avais mon chemin à faire, et « en même temps toute dépendance m'était en « horreur. » Mauvaises paroles, paroles injustes envers la jeunesse, la providence des premières années. Samuel Richardson sera plus prudent et plus sage ; il n'ira pas afficher des vices, pour se montrer plus vieux qu'il ne l'est en effet ; il n'ira pas jeter ses plus belles années, les années précieuses, à des attachements romanesques pour des femmes qui sont à la disposition de quiconque y veut mettre un écu ; il connaît trop les vrais dangers de la vie pour s'épouvanter des obstacles imaginaires ; il laisse les poltrons prendre un ver luisant pour un voleur armé d'une lanterne sourde et lui jeter leur bourse péniblement remplie ; il laisse à qui les veut prendre dans ce vil chaos de folies et de débauches, les joies furibondes ; à qui les veut cueillir, les hautes fleurs, sur les tiges épineuses. « Nous nous enivrons de rêverie « et de laitage, nous ambitionnons la couronne « de bleuets et de pervenches, nous croyons en « Dieu et aux proverbes, nous marchons douce- « ment, parce que nous voulons marcher long- « temps. Qu'importe où nous arriverons, pourvu « que nous arrivions un peu tard, et que sait-on ? « le but n'est pas toujours au plus prompt, la « victoire au plus fort ; le fort se brise, l'agile « perd haleine, l'épée use le fourreau ; enfin,

« qui me dit que vos plaisirs tant vantés sont « vraiment des plaisirs? J'ai su assez de latin « pour savoir ces deux vers du plus habile disciple d'Épicure :

« ...medio de fonte leporum
« Surgit amari aliquid.

« Toujours quelque douleur s'élève de ce tor- « rent de voluptés. » Quand il a ainsi parlé, l'honnête jeune homme se remet à l'œuvre, fermant ses yeux, ses oreilles, son âme, son orgueil, aux tentations de l'esprit, de la vanité et des sens.

## II.

En effet, dès qu'il fut devenu à peu près un homme, et à peine il eut tourné le coin de ses dix-sept ans, Samuel Richardson entra en qualité d'ouvrier imprimeur dans cette imprimerie de Wilde, dont il devait faire la célébrité et la fortune. Son apprentissage dura sept années, rudes et austères années d'un travail obstiné de chaque nuit, de chaque jour. Le maître était rude, l'apprenti obéissait en silence, encouragé parfois du calme sourire de miss Wilde, la fille de la maison, qui se prenait d'une sérieuse tendresse pour l'ouvrier de son père. Brave jeune homme ! il avait le courage, il avait la patience ; il avait en lui-même, avec plus d'esprit mille fois, et cent fois plus d'imagination et de talent, le bon sens prévoyant et sagace de Franklin, le fameux imprimeur des États-Unis d'Amérique ; il se disait, à bon droit, que la fortune, c'est la puissance ; que la pauvreté, c'est l'esclavage pour toute la vie, et il agissait en conséquence ; chaque jour il faisait un pas en avant, il marchait d'un pas ferme et calme ; Wilde, son maître, l'appelait la colonne de l'imprimerie, mais il ne lui eût pas donné un bout de chandelle pour ses lectures du soir. Voilà dans

quelle suite de travaux et de privations se passa la jeunesse de Richardson, *aussi triste que le bourdon d'une cornemuse* (1). En revanche, si les belles années étaient un peu ternes, un peu froides, l'avenir resplendissait de gloire et de bonheur. Déjà l'heureux Samuel pouvait entrevoir les premières et ravissantes lueurs de la paix domestique, du foyer entouré d'enfants et de bien-être, frais crépuscule des jours de l'âge d'or ! Voilà le vrai rêve : *Je rêvais à mes foyers et au bonheur !*

Laissez chanter la cornemuse et comparez la jeunesse de lord Byron, mort à trente-six ans, à la vie entière de cet heureux Richardson qui pouvait dire de son dernier livre : *Hæc scripsi octogenarius.*

« J'étais le moins pensant (2) d'une foule d'é-
« tourdis, tout juste assez éclairé pour connaître
« le bien, et assez habile pour choisir le mal ;
« maître absolu de moi-même, à l'âge où la raison
« a le plus besoin de bouclier, et forcé de me
« tracer une route à travers l'armée innombrable
« de mes passions. Mais le moyen de retrouver la
« trace perdue ? Chaque sentier du plaisir m'atti-
« rait tour à tour. Eh bien ! par l'homme que j'ai
« été, je comprends (et vous pouvez m'en croire)
« que des hommes tels que nous sont autant d'obs-

1. Shakspeare.

2. *Mémoires de Lord Byron.* — Mais il ajoute sur le manuscrit : « Oui, et ces gentillesses-là m'ont mené loin, et grand train. »

« tacles à la considération et au bonheur d'un « grand peuple. Voilà ce que je vous dis, moi, « lord Byron, et si quelque censeur venait à ré- « pondre : Mais toi qui parles, vaux-tu donc « mieux que tous les autres, et ne crains-tu pas « de voir ta morale devenir la risée de tes com- « pagnons de débauche? je soutiendrais mon ana- « thème vrai, exact, mérité. »

A la fin cependant l'ouvrier imprimeur sortit vainqueur de cette lutte généreuse contre l'adversité ; l'heure vint enfin, l'heure triomphante, de s'établir et d'être le maître à son tour. Avec les économies qu'il avait faites dès le premier jour, Samuel Richardson prit ses lettres de citoyen anglais jouissant des droits de la cité de Londres ; libre asile de toutes les libertés, où tous peuvent tout. Alors, pour la première fois de sa vie, il se donna un peu de bon temps dans une chambre bien meublée, au coin d'un bon feu, à la lueur de deux claires chandelles ; il eut son *chez soi* (*a comfortable home*), il profita de sa liberté de citoyen pour lire des livres d'abord, et bientôt pour en faire. Son métier d'imprimeur et sa fortune quelque peu commencée, le rassuraient sur cette entreprise toute nouvelle, et tant rêvée, du métier littéraire. Car, du fond de son imprimerie, Richardson les avait vus à l'œuvre, ces tristes héros de la pensée, ces martyrs inquiets et turbulents de l'heure présente, soldats toujours armés, athlètes toujours furieux, affamés de pain, affamés

de gloire, écrivains à gage, plus malheureux et moins estimés que des cochers de louage; celui-ci manquant de tout, celui-là manquant de génie, les uns et les autres faisant tous les métiers pour vivre, ou plutôt pour ne pas vivre ; il les avait vus prêts à tout, bons à tout faire, mêlant les comédies aux sermons, les libelles aux cantiques; pamphlétaires aujourd'hui, louangeurs le lendemain, sans dignité morale et sans habit, passant volontiers par tous les extrêmes, de la débauche à la famine, du palais au grenier, et quelquefois de la liberté à la potence! Donc, la prudence et la sagesse de notre romancier le firent hésiter longtemps avant que d'oser mettre le pied sur ces cendres brûlantes qui recèlent l'incendie. Il se rappelait les misères, la pauvreté, les humiliations, les têtes coupées, les longs supplices de ses frères les écrivains et les poëtes: Jacques, roi d'Écosse, dix-huit ans captif et mort assassiné; Rivers, ce pauvre Surrey, More, portant leurs têtes intelligentes au bourreau; qui encore? Clarendon exilé, Milton (Richardson a écrit une *Vie de Milton*), proscrit, aveugle, pauvre et doutant de sa gloire; Butler mort de faim, et à l'aspect de tant d'infortunes, le maître imprimeur rendait grâce au ciel, qui jusqu'à présent l'avait préservé des douleurs et des agitations du génie. Donc il fut lent à prendre sa résolution littéraire; il écrivit, pour commencer, des pages d'essai, et qui tenaient plutôt du libraire que de l'homme de lettres; il fit des prospectus,

des préfaces, des éditions *revues et corrigées ;* d'abord il n'alla pas plus loin, tant il redoutait le charme attaché à la profession des lettres, tant il se méfiait de *l'habitude*, cette seconde nature qui seule peut expliquer qu'il y ait des écrivains et des femmes galantes par métier ; peu à peu, cependant, à force d'écrire en toute sécurité, et même quand il vit qu'il y avait profit à écrire, notre maître imprimeur devint moins timide du côté littéraire.... et même, du côté politique. Enfin, non sans y avoir bien pensé, il se hasarda, tant il prévoyait que c'étaient là de grandes affaires, à imprimer quelques-uns des nombreux journaux qui se publiaient dans la ville de Londres, choisissant, moins peut-être par le penchant de ses opinions, que par la modération de ses habitudes, les feuilles les plus modérées et les plus sages. Au reste, c'était l'heure où la presse périodique fondait sa domination toute-puissante sur les bords de la Tamise ; invention nouvelle, puissance inconnue, force invincible, vous y rencontrez tout d'abord les plus beaux esprits et les plus fermes courages de l'Angleterre : Steele, Addison, Swift, Congrève, Walsh, Arbuthnott, Gay, Pope, Keng, Prior, le docteur Friend, *les langues de feu* de ce temps-là, et pour leur prêter une oreille et une presse également timides, se rencontre justement ce bon et prudent M. Richardson aussi étonné de l'effet terrible de ces feuilles volantes, qu'un jeune enfant qui vient de porter la mèche sur

l'amorce du canon. Le coup part, la bombe éclate et vole, l'enfant reste interdit, épouvanté, comme si la foudre l'eût frappé.

Grâce à cette prudence qui n'avait rien que de juste et de loyal, Samuel Richardson traversa impunément ces luttes terribles de la presse et de l'opinion publique ; il n'est pas, tant s'en faut, de ces *feu-ardent*, qui se frappent le front à toute pensée nouvelle, en s'écriant d'une voix douloureuse : *Oh ! ma tête, qu'elle me fait de mal !* — Il n'a jamais eu, peut-être, un seul instant de migraine dans toute sa vie : il reste calme au milieu du bruit, sérieux au plus fort de ces passions ; il domine, il compare, il apaise, il se tient toujours un peu en deçà de la limite que lui trace la loi, il s'endort content, il se réveille tranquille. Une seule fois, l'heureux imprimeur, *imprimeur du roi* dans *Salisbury-Court,* membre de la corporation des marchands de papiers, *l'honorable* M. Richardson, pour tout dire, qui n'est pas tout à fait un lord, qui n'est plus un bourgeois, le confrère et l'ami de l'imprimeur Barber, que la ville de Londres reconnaît pour son lord-maire, s'exposa, sans le vouloir, sans doute, mais à coup sûr sans le savoir, aux terribles châtiments que la royauté et le gouvernement de l'Angleterre opposaient, sans trop de succès, il en faut convenir, à l'envahissement du journal. Toujours est-il qu'en ce temps-là, le gouvernement anglais ne plaisantait guère, quand il s'agissait de châtier les pam-

phlets et les pamphlétaires. Entre le gouvernement attaqué et l'écrivain accusateur s'établissait une lutte à mort. Vous vous rappelez ce vers énergique, dans un récit de bataille :

Tel est blessé qui blesse, et meurt content, s'il tue,

voilà tout à fait où en étaient venus les écrivains et les ministres. Les Torys et les Jacobites de cette époque prenaient les choses au pied de la lettre et n'entendaient pas raillerie ; de leur côté, les hommes du gouvernement n'y allaient pas de main morte. Rappelez-vous les persécutions infligées à ce fier et poétique génie, l'auteur de *Robinson Crusoé,* Daniel de Foé ; c'est à ne pas y croire : Newgate, le pilori, les confiscations, l'exil, rien n'y manque, et à moins que de l'attacher à la potence, on n'en pouvait pas faire davantage. S'il épargnait le pamphlétaire, en revanche, le bourreau, de sa main avilissante, brûlait les pamphlets dans *New-Palace-Yard.* L'amende fut de 800 livres sterling, on offrit 50 livres à qui livrerait l'écrivain lui-même ; telles sont les moindres peines subies par Daniel de Foé. Mais cet homme était l'opposition incarnée ; à défaut de la science politique, il avait l'audace, la violence lui servait de courage et quant à la patience, il la puisait dans le trésor de ses colères. Si le poëte Montgommery, détenu dans le château d'York (1704), pour un pamphlet, écrivit son poëme *des Plaisirs de la prison*, Daniel de Foé, attaché au pilori,

sur l'infâme poteau, supplice barbare des Normands de la Conquête, adressait une ode *au Pilori*.. « Salut, machine hiéroglyphique d'État, « condamnée à châtier la pensée. — Les fripons « font leur office pendant que les fous s'amusent « à rêver ! » Samuel Richardson n'était pas taillé pour ces luttes dangereuses; il n'avait pas employé sa jeunesse à préparer les prospérités de l'âge mûr, pour hasarder une fortune si bien faite, sur un jeu de journal, sur un coup de pamphlet, et quand bien même il eût accepté ces rudes batailles, il n'avait en lui-même ni l'audace, ni la passion, ni les colères ardentes, ni les haines implacables et suivies du journaliste ; il ne savait pas parler au peuple d'Angleterre ce vrai accent anglais, expressif et trivial, des bords de la Tamise; surtout, il n'était pas de ces obstinés qui, pour s'être trop avancés d'un pas, se croiraient déshonorés s'ils revenaient à une allure plus prudente. Non certes, et vous pouvez dès lors penser quelle dut être l'épouvante et quelle fut la désolation de *l'imprimeur du roi*, lorsque, pour la première fois de sa vie, il rencontra *un lion sur son chemin*, c'est-à-dire lorsqu'il fut tombé dans les piéges du plus fougueux, du plus insolent, du plus féroce pamphlétaire de la Grande-Bretagne, le duc de Warthon.

Le duc de Warthon, lord-lieutenant d'Irlande, que Pope appelait : *le plus scandaleux des hommes puissants*, après avoir joué un grand rôle

dans la chambre haute, sous les règnes de Charles II et de Jacques II, était devenu l'ennemi implacable de la reine Anne et de ses ministres. Par le discours, par le journal, par les plus dangereuses menées d'une opposition violente, ce Warthon entravait un gouvernement jaloux, inquiet, haineux, mal assuré. Surtout il publiait, chaque semaine, un journal, le *True Briton*, d'une violence si grande, que bientôt le noble pamphlétaire ne trouva plus d'imprimeur qui consentît à imprimer ces feuilles incendiaires. En désespoir de cause, lord Warthon s'était adressé à Samuel Richardson, et celui-ci, imprudent pour la première fois de sa vie, et qui sait ? peut-être rassuré par la prudence pleine de réserve et de grâce du secrétaire de lord Warthon, qui n'était autre qu'Addison lui-même, avait prêté innocemment ses presses au furieux Warthon. — Le regret ne se fit pas attendre longtemps ; déjà, au troisième numéro, le *Vrai Breton* était saisi et le lord Warthon était condamné à l'amende ; bien plus, ce fut à grand'peine si le malheureux imprimeur ne fut pas traité comme un aventurier et s'il ne fut pas mis sous la garde de l'huissier à verge ; mais enfin quand il vit le regret, l'agitation, le remords de l'honnête imprimeur, le ministre lui pardonna ; le ministre fit plus, il confia à Samuel Richardson le *Journal de la Chambre des Communes*, importante publication d'un revenu assuré, d'une sécurité

parfaite, qui rappelle chez nous, même dans ses détails excellents d'ordre intérieur, de position bien faite et noblement gagnée, le *Moniteur universel.*

Ne croyez pas cependant que jamais la fière et belle figure, l'éloquence emportée, la verve entraînante, la vie scandaleuse, l'esprit mordant, l'infernale moquerie, le dédain princier, les vices fabuleux de ce duc de Warthon, l'agitateur des troubles de 1723, le pamphlétaire qui le premier ait poussé, à l'excès, la licence anglaise, aient été oubliés par notre ami Richardson ; Richardson n'oubliait rien dans sa vie, ni la louange, ni l'injure ; à vingt ans de distance il se souvenait d'une grimace ou d'un sourire, il était de ces ennemis timides, et de la plus dangereuse espèce, qui conserveraient une rancune pendant tout un siècle. D'ailleurs le docteur Swift était là comme pour venger Richardson et pour le faire souvenir de sa vengeance. Swift, *l'Alcide* de Harley, *l'Ajax* de Bolingbroke, le défenseur du pouvoir absolu (1), hardi à l'attaque, rude à la défense, flagellant à outrance ses plus puissants adversaires : Sunderland, Godolphin, Cowper, Walpole, le duc de Marlborough lui-même, Warthon enfin, Warthon qu'il accable sous le poids d'une verve

1. *Aperçu du caractère de lord Warthon par Jonathan Swift.* Swift a écrit un traité — *Que nul whig n'est obligé d'être en opposition avec Sa Majesté* (la reine Anne).

intarissable, d'une ironie que rien n'étonne, d'une colère sans pitié et sans frein.

Richardson suivit avec une joie mal dissimulée les colères du docteur Swift, mais soyez sûrs que pour avoir attendu sa vengeance plus longtemps, l'auteur de *Clarisse Harlowe* ne traitera guère mieux ce lord Warthon, et plus tard, quand la passion politique sera refroidie, quand ces tumultes seront apaisés, l'historien attendri de Clarisse Harlowe se souviendra de l'homme insolent et fougueux qui a pensé le compromettre; attendons encore, il composera son Lovelace d'après cette image terrible et brillante du grand seigneur qui bouleverse, autour de lui, toutes choses pour satisfaire ses rancunes et ses ambitions d'un instant.

Ce n'est pas, au reste, que le lord Warthon ait été le seul patricien qui se soit montré rebelle à cette constitution anglaise, porte immense par laquelle se sont précipitées, comme autant de tempêtes, toutes les oppositions qui ont agité, éclairé, inquiété et sauvé l'Angleterre ; au contraire, l'histoire de cette constitution puissante est remplie de pareils exemples. Quel homme fut plus brave et mieux né que ce poëte gentilhomme, Henri Howard, comte de Surrey, mort sur l'échafaud pour avoir fait de l'opposition toute sa vie ? *Perditur inter hæc misero lux.* L'université d'Oxford le réclame comme l'un de ses meilleurs disciples ; il était le dernier des chevaliers

errants de l'Angleterre ; redouté des hommes, aimé des femmes, il s'était rendu tout exprès dans la Florence des Médicis, pour y défendre, à armes courtoises, la beauté de Géraldine, la dame de ses pensées, la même à qui il a adressé ces vers touchants qu'on dirait empruntés à Pétrarque :

« Le doux mois de mai vient d'entr'ouvrir le « bouton de la rose ; il a semé sa douce verdure « sur le coteau, dans la vallée ; le rossignol paré « de sa robe nouvelle chante ses innocentes « amours ; la tourterelle remplit l'air de son « appel amoureux ; regarde ! tout chante, tout « sourit, l'hirondelle est venue aux vieux toits, « l'abeille bourdonne autour de la ruche qu'il « faut remplir ; moi seul je ne trouve ni espérance « ni amours. »

Eh bien, de retour à Londres, à peine revenu de la guerre où il avait conquis le très-noble ordre de la Jarretière, le comte de Surrey est arrêté, une belle nuit, dans les rues de Londres et conduit devant ses pairs pour être jugé du crime de tapage nocturne. En véritable échappé de collége, le noble lord avait cassé à coups d'arbalète les vitres des bourgeois profondément endormis. Amené devant ses juges, il s'avance et d'une voix où l'ironie modérait à peine une pointe de colère, il prononce cette courte défense, ce qui ne l'empêcha pas d'être condamné à trois jours de prison.

« Milords, dit-il aux juges, à ses pairs, il faut

« remonter à l'intention de mon crime. Si j'ai « cassé les vitres de ces bourgeois, c'est que je « voulais leur donner un avertissement salutaire. « Regardez! les mœurs sont perdues; la vieille « cité de Londres, la cité protestante est en proie « aux vices de la Rome papale ; en vain les pas- « teurs se récrient contre les abominations qui « pèsent sur nous, rien n'y fait; alors j'ai imaginé « cet enseignement inespéré ; il était minuit, ils « dormaient du sommeil de la mort, ma pierre est « tombée sur ces têtes réprouvées, comme tom- « bera sur la tête des méchants la foudre éternelle « du dernier jugement. »

Que dites-vous de ces espiègleries auxquelles le coupable fait prendre, tout d'un coup, les dimensions d'un sermon politique? Que dites-vous de ce pair du royaume, homme d'un caractère si élevé et d'un esprit si vif, qui s'amuse à casser leurs vitres pour convertir des bourgeois endormis? — Dans ce brillant patricien, la terreur des enseignes et des rues de Londres, qui chante à tous les carrefours, l'air jacobite : *Puisse le roi retrouver sa couronne!* et qui salue l'alderman réveillé en sursaut, du: *You are wel come Charles Stuart!* ne trouvez-vous pas je ne sais quel dédain pour l'autorité, quel mépris pour l'opinion, qui nous rappelle, sous son plus honnête côté, la vie aventureuse de Lovelace? Car voilà toujours où nous voulons en venir; dans nos recherches, nous voulons découvrir Richardson, Lovelace, Clarisse

Harlowe, tous nos héros, et vous verrez qu'avec un peu de bonne volonté, vous les retrouverez, les uns et les autres, dans les livres, dans les modes, dans les usages de cette société anglaise sous le règne du roi Georges. Quel est ce héros de Shakspeare qui dit quelque part : *Vous et moi nous ne pouvons pas être tenus dans le cercle étroit des mœurs d'un pays?* le prince de Danemark en parle bien à son aise, mais au contraire chaque homme vivant en ce monde, obéit, quel qu'il soit, non-seulement aux mœurs de la patrie, il obéit même aux habitudes du sol qu'il habite, aux influences de la loi qui le protége, de la ville qui le défend. Quelle était cependant cette société anglaise au milieu de laquelle nous allons trop au hasard ? — Il nous sera facile de nous en rendre compte, avec un peu de bonne volonté.

## III.

Ne remontons pas plus loin qu'en 1691, à l'incendie qui dévora White-Hall. Cet incendie de la royale maison habitée par tant de monarques anglais, a fourni au docteur Swift un vaste sujet de satire et dans cette satire se résume, en quelques vers, cette partie de l'histoire moderne de l'Angleterre qui commence au règne d'Élisabeth. — « White-Hall, élevé par les mains impies de « Wolsey, le cruel Henri VIII y tint sa cour; entre « ces murailles, sans pitié et sans honte, cet af- « freux tyran a signé la mort de plus de mille « martyrs. Dans ces lieux solennels, le faible « Édouard et la superstitieuse Marie ont com- « ploté, les insensés ! leurs saintes innovations, « mais bientôt, digne fille de son père, en vraie « Tudor qu'elle était, la reine Élisabeth se dressa, « ici même, au niveau de son trône royal, un « trône pontifical ; reine et pape tout ensemble ! « Gloire ternie par le meurtre d'une reine... « d'une sœur. Vint à son tour le Cromwell, « l'usurpateur qui tue et qui disperse ; mais à « son tour aussi reparut à White-Hall le fils de « Charles Ier, ce Louis XIV manqué qui amenait

« à sa suite avec les vengeances et la peste, les
« bouffons, les menteurs, les parasites, les flat-
« teurs ! Adieu donc, ô White-Hall, étable d'Au-
« gias, car cette fois, de cette œuvre de purifica-
« tion impossible (Hercule serait mort à la tâche,
« le grand Nassau eût succombé), voici la flamme
« dévorante qui s'acquitte en souveraine venge-
« resse ! Disparaissez, avares et mercenaires fai-
« seurs de projets, courtisans vendus ou à vendre,
« patriotes qui donneriez la patrie pour une guinée,
« lâches, menteurs, concubines, disparaissez !
« Votre toit superbe s'écroule, vos marbres se cal-
« cinent, votre Sodome s'abîme dans les flammes,
« le nid obscène de tous ces vices tombe écrasé
« dans le brasier de ce paradis infernal ! »

Certes il y avait du Juvénal dans cette indignation d'un noble cœur, et il nous semble que cette indignation vaut bien une page de l'histoire ; pourtant l'histoire ne nous manque pas à ces châtiments salutaires et elle peut nous expliquer d'une façon très-claire, comment donc l'auteur de *Clarisse Harlowe* osera plus tard et sans blesser les mœurs publiques, allier tant de détails des vices impitoyables, à un si grand fond de bonté et de bienveillance, comment pour rester fidèle à la vérité, il a pu introduire dans son livre ces meurtres, ces crimes, ces orgies ; comment il s'est décidé, lui, âme pieuse et honnête, à placer cet ange nommé Clarisse Harlowe, parmi les *Babyloniennes* de la pire qualité et prostituer cette

image divine, aux serviteurs de Satan (*servants of Satan*). — A coup sûr, si nous isolons Lovelace des mœurs dont il est sorti, nous ne comprendrons ni sa perversité précoce, ni ses licences, ni ses blasphèmes, ni son ricanement insupportable, ni son dédain pour toutes les lois divines et humaines. — *Je crois en vous, dieu d'Épicure, je crois en Lucrèce, pour ce qui vous regarde.*

*Salut, horreurs, salut empire de Satan et vous, profondeurs de l'enfer.* Ainsi parle Byron, ainsi a parlé Milton, ainsi devait parler Lovelace, le satan anglais.

Et comment donc, en effet, s'il n'y eût pas été autorisé par les mœurs, les exemples, les discours qu'il avait sous les yeux, Richardson, cet honnête homme qui était déjà un vieillard, père de famille, un peu magistrat, âme candide, cœur honnête et pur, aurait-il jamais osé agiter d'une main si complaisante, *cette pure crème de cantharides?* Comment, dans un livre destiné aux plus honnêtes jeunes filles de la chaste et correcte Albion, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, aurait-il osé conduire ses jeunes lectrices dans cette abominable maison de bon accueil? Oui certes, il fallait que quelque démence se fût emparée de la nation anglaise, à son heure la plus superbe de oute-puissance et de grandeur, pour ressembler si peu à cette Angleterre que dit Shakspeare · *un nid de cygnes, au milieu d'un vaste étang!* « Dans l'ombre obscure de la nuit, nous avons

cru entendre les cygnes chanter sur les eaux de la Tamise, » a dit Milton (1).

Si donc nous passons de la satire du docteur Swift, écrite sous l'inspiration de la bile, au récit moins violent et plus sérieux de l'histoire, il nous sera très-facile de vous dire pourquoi, à cette heure, sur la Tamise chargée de nuages, les cygnes ne chantent pas.

Les cygnes ne chantent plus sur la Tamise, depuis que l'anarchie et la débauche ont passé des mœurs sur le théâtre, depuis que le luxe envahit chaque maison, depuis que l'ivrognerie est devenue une passion et un besoin, la luxure une récréation presque innocente, depuis que l'indifférence et le libertinage ont remplacé l'exaltation religieuse et l'austérité morale, depuis que les plus jeunes seigneurs vont de pair avec les gentilshommes du clair de lune et des grands chemins. Voilà pourquoi les cygnes ne chantent plus sur la Tamise. Ils se sont épouvantés des agitations et des désordres de la vaste Babylone : ils auraient honte de chanter depuis que la restauration de Charles II, doublement scandaleuse, a apporté avec elle les quolibets, les obscénités, l'emphase, l'ironie, le vice au grand jour. Ce qui épouvante le chant des cygnes, ce sont les excès de la parole écrite ou parlée, les quolibets à double sens, les grossièretés du doyen de Saint-

1. « Nos etiam in nostro modulantes flumine cycnos
« Credimus. »

Patrick, par exemple : c'est la fantaisie décolletée des mœurs de Charles II : ces vices venus de France, la reine Anne les tolérait, Georges Ier ne les haïssait pas ; mais cependant — écoutez ! — voilà comment devait mourir le licencieux monarque qui déshonorait par la débauche la décapitation du roi Charles Stuart :

« Je n'oublierai jamais la luxure, les profa-
« nations, le jeu, le mépris de Dieu (c'était un
« dimanche soir) dont je fus le témoin, il y a sept
« jours. Le roi folâtrait avec ses filles de joie, la
« Portsmouth, la Cléveland, la Mazarin et deux
« ou trois autres à peine vêtues ; un jeune poëte
« de France, le luth en main, chantait de galan-
« tes paroles dans la galerie adjacente ; quel-
« ques favoris, assis ou plutôt vautrés autour
« d'une table chargée d'or, se disputaient, les
« cartes à la main, un monceau de deux mille
« livres sterling... Six jours après, chansons,
« maîtresses, argent, favoris, faveur, toutes ces
« licences abominables, tout se taisait : le roi
« Charles était devenu une poussière pour le
« tombeau (1). »

Longtemps encore se prolongea cette corruption dont les *Babyloniens* et les *Babyloniennes* de Charles II avaient donné l'exemple et le scandale :
« La longue paix et la prospérité non interrom-
« pue de ce royaume, peu habitué à de pareils
« loisirs, avaient amené les vices ordinaires aux

1. Journal d'Evelyn.

« nations oisives ; l'égoïsme, la malice, la dé-
« bauche grossière. Non pas que vous-mêmes,
« vous qui criez aujourd'hui, vous valiez beau-
« coup mieux que vos ancêtres, mais du moins
« gardez-vous, et c'est toujours autant de gardé,
« le respect des apparences, ce qui est déjà un
« hommage rendu à la vertu publique. Aujour-
« d'hui, grâce à Dieu, les héros et les héroïnes
« de Walpole chercheraient l'ombre et la nuit,
« pour s'abandonner à leurs passions honteuses,
« et les orgies de Medenham-Abbey que raconte
« Johnston, seraient réprimées bien vite, par l'in-
« discrétion, sinon par l'indignation publique.
« Lui-même, ce scandaleux et spirituel Wal-
« pole, il n'oserait pas, de nos jours, comme il
« le fit de son temps, étaler avec une sorte d'or-
« gueil, cette opulence volée à pressurer le peu-
« ple confié à ses soins ; la rapine se cache comme
« le vice, et c'est une consolation ! » Or c'est justement, dans ce vaste espace de paix et de richesse intérieure que signale notre historien Sir Walter-Scott (rare époque de prospérités en tout genre, digne d'être comparée à l'établissement de notre roi de juillet, le *roi bâtisseur*, comme on appelait Georges III, le *roi fermier*). que se passe l'action de la Clarisse Harlowe ; Lovelace est le digne contemporain de Bolingbroke et de Walpole ; il a vu expirer, en Angleterre, le peu que l'Angleterre avait conservé de l'ancienne chevalerie ; il a vu la nation entière

se tourner du côté positif de la vie, négliger la passion pour l'utile, faire du travail la seule vertu nécessaire et traiter l'imagination comme une folle importune que l'on enferme dans le logis pour qu'elle n'en sorte plus qu'à de rares intervalles. En ce moment le gouvernement représentatif impose à ce peuple féodal, l'égalité des droits et non pas (pas encore !) l'égalité des devoirs ; nous assistons au triomphe des sages esprits, des grands parleurs, des hommes graves, sérieux, positifs ; cette fois le beau Sidney n'oserait plus dire, avec ce grand geste qui lui allait si bien : « Va, mon page ! va graver le « nom de mes amours sur l'écorce de ce chêne ! » C'est l'heure où la loi se retranche dans ses hypocrisies et fait sentir son despotisme, car ainsi parle Tacite avec cette énergie moqueuse qui en a fait un maître en épigrammes : « Naguère on était « débordé par les vices, aujourd'hui on est dé- « bordé par les lois. *Antehac flagitiis labora- « batur, nunc legibus.* » Pour ce qui regarde la physionomie de la grande cité, et l'aspect de cultivé de ces riches campagnes, certes nous sommes loin encore de ces forces fabuleuses qu'un brin de vapeur devait ajouter à la force de tant de millions d'hommes, mais cependant Londres est tout à fait la ville telle que la représente un poete : « Une énorme masse de briques, de fu- « mée, de navires, sale et sombre, mais im- « mense ; ville perdue dans une forêt de mâts,

« solitude semée de pointes aiguës, coupole gi-
« gantesque pareille à la calotte d'un fou : voilà
« Londres. »

Quand une fois vous avez quitté ces rivages *où la Tamise contemple avec orgueil les monuments de Londres* (1), au dehors, la verte campagne étend sa douce végétation, tant qu'elle peut s'étendre. Vallons, coteaux, culture, vaste paysage, horizons lumineux, prairies, ondes limpides, moyen âge et ruines de l'art chrétien qui rappellent les fondations du fameux bâtard, la tour normande et le clocher saxon, la ferme et le château, le cimetière et le champ de foire, les manufactures et les navires qui emportent au loin de quoi vêtir tous les hommes de l'univers! richesses immenses de l'art et de la nature, du vaisseau et de la terre ferme, du génie et du travail..... — voilà l'Angleterre du siècle passé!

Tout est debout encore au dix-huitième siècle dans la Grande-Bretagne ; je reconnais ces chemins étroits et sablés, ces pâturages pleins de bêlements, ces bruyères pleines de gibier ; splendides matinées, brumes épaisses ; de nombreuses révolutions se préparent, mais nul n'y songe encore, et Gulliver lui-même dans son chapitre des *Curiosités inouïes*, raconterait qu'il a rencontré dans les espaces aériens, des peuples entiers poussés avec la rapidité et le bruit du ton-

1. Pope.

nerre à un but d'affaires ou de plaisir, il dirait le temps vaincu, l'espace anéanti, la tempête abolie, il eût ajouté que de Paris à Londres, un courant électrique traversant l'espace et l'océan, installerait, aux centres de Londres et de Paris, une conversation facile, permanente, de toutes les heures de la nuit et du jour entre les deux peuples d'Azincourt et de Fontenoy, on eût traité Gulliver comme le dernier des visionnaires et des importuns.

Mais revenons à l'Angleterre d'autrefois, aux mœurs, aux usages, aux fameux parlements; revenons à l'Angleterre des princes de la maison de Hanovre, si peu éloignée encore de Shakspeare et de Milton, si voisine de Pitt et de Burke, ou tout simplement allons à cette nation bourgeoise, sage, prudente, peu enthousiaste, contente de ses destinées, fière de ses victoires d'autrefois, heureuse de ses victoires d'hier, en un mot étudions le grand peuple, fait à l'image des romans de Richardson. En effet, voilà la ville, voilà la campagne, voilà les mœurs au milieu desquelles Richardson va placer son drame touchant et terrible. Comme son grand art, je devrais dire son génie, c'est d'être vrai avant tout, car la vérité est le plus puissant des attraits pour les âmes naïves aussi bien que pour les âmes courageuses, soyez sûrs qu'il restera dans son époque, dans sa maison, fidèle à l'heure qui sonne! Il n'ira pas s'amuser à *regarder des joujoux gothiques à tra-*

*vers un verre gothique*, il n'ira pas plus loin que la *vieille Angleterre* qui est encore toute jeune, et qu'il honore et qu'il aime, parce qu'elle a fait de l'enfant du pauvre menuisier, un citoyen considéré, libre et riche, de la cité plus riche, la plus respectée et la plus libre du monde entier. Soyez donc assurés que tout est vrai, dans ce récit étudié et médité si longtemps; Richardson est un trop honnête homme pour se fier à la fiction, chose qui charme et qui passe; il ne tient pas à l'honneur d'élever des personnages fictifs à la dignité des êtres réels, il veut arriver au vrai, par la route battue et droiturière, s'inquiétant fort peu que la gloire de l'artiste soit contestée, pourvu que l'honneur du moraliste se tire sain et sauf, d'un roman tout rempli de violences, d'orgueil, de crimes et de vanités. Aussi bien (*Courbez-vous, ô arbres très-dédaigneux!*) le naïf moraliste s'arrange de façon à ne pas inventer, même le nom de son charmant et funeste héros. Il a toujours sous les yeux, le visage et le caractère de son terrible associé, lord Warthon, et avant peu il saura les mettre en usage, mais quand, tout d'abord, il s'agit de nommer son héros, il se rappelle que Cromwell, de son vivant, eut affaire avec un poëte royaliste nommé Lovelace. Ce Lovelace, ennemi du *Protecteur*, était un beau gentilhomme dont l'esprit égalait le courage; avec un peu plus de génie et de bonheur, il eût tenu sa place à côté des rares poëtes qui ont été

en même temps des citoyens braves et actifs : le Dante, le Tasse, l'Arioste, et avant ceux-là, Eschyle et Sophocle; nommons aussi lord Byron, pour que son ombre soit consolée, nommons M. de Chateaubriand pour être justes, même de leur vivant, avec nos grands hommes. Lovelace, prisonnier de la Chambre des communes, écrivait de vives et courageuses chansons pour ses amis les cavaliers, et la chanson s'échappant à travers grilles et barreaux, s'en allait libre et joyeuse (Béranger à la Conciergerie!) consoler les proscrits de Cromwell. Voilà l'homme dont l'auteur de *Clarisse* emprunta le nom pour le donner au prince des ténèbres, insigne honneur dont le colonel Richard Lovelace se fût bien passé, j'imagine. D'ailleurs, pourquoi donc n'emprunter, à un pareil homme, que son nom? A ressembler un peu plus à son homonyme, à montrer de temps à autre une passion honnête, une opinion sérieuse, une émotion intérieure sincère, il nous semble que le loup dévorant de miss Clarisse Harlowe, aurait gagné, si non un peu d'intérêt pour ses ruses horribles, du moins un peu de pitié, et une chance de pardon quand enfin il succombe, écrasé par la honte et par son crime. Mais comme disait lord Byron, dans ses mauvais jours : *chair d'homme ou de chien n'est qu'herbe passagère!* et pourquoi tant nous inquiéter de l'âme et de son salut éternel, pourvu que notre héros soit

*accompli dans ses manières et dans son esprit*, pourvu qu'il soit doué de toutes les grâces qui ornent le *gentleman?*

With all good grace to grace a gentleman.

Au milieu du bruit qui se fait autour de sa personne, et au milieu de tout le bruit qu'on peut faire plus tard, Richardson reste calme, attentif, et se préparant, de longue main, à son œuvre; il sait que la leçon est moins profitable que l'amusement, et combien il est plus facile de troubler le cœur que de le régler. On dirait qu'avant de jeter en dehors ces grandes histoires du cœur humain, il met en pratique cet admirable conseil de Montaigne : « Le sage doit au dedans « retirer son âme de la presse, et la tenir en liberté « et puissance de juger sainement les choses![1] »

En effet il attend, il étudie, il s'étudie. D'ailleurs jusqu'à présent le temps lui a manqué pour entreprendre ce grand travail. D'abord il s'est marié, il a épousé, selon les vieilles traditions des bonnes maisons de la cité, la propre fille de son maître, Allington Wilde qui avait pu juger par elle-même des vertus sérieuses de ce jeune homme. De cette première femme, il eut cinq fils et une fille, douce couvée d'oiseaux jaseurs, mais l'un des fils vint à

[1] *Essais*, t. I. ch. XXII.

mourir, et la mère ne voulut pas survivre à la perte de cet enfant.

Cette double perte fut suivie bientôt de la mort du vieux père de Richardson et de ses deux frères tendrement aimés; il perdit ensuite un sien ami qu'il appelait son frère, puis il perdit sa sœur ; toutes ces morts se heurtèrent, l'une sur l'autre, en moins de deux années. La douleur fut grande, les larmes furent amères; mais le temps, mais la résignation aux décrets d'en haut, mais le travail, cette consolation suprême, mais les enfants qui restent et qui grandissent, mais une épouse nouvelle, la sœur d'un ami, Leake le libraire, femme bonne et attentive, mais à égale distance, six nouveaux enfants pour remplir le vide de la maison et les allées joyeuses du jardin, ce sont là de saintes et touchantes consolations que le bon Dieu ne refuse pas toujours aux bons esprits et aux honnêtes cœurs. Tel est à peu près le détail de cette vie qui fut longue, heureuse, souriante, flattée. Une maison à la ville, un beau jardin hors des murs, des amis dévoués, de bons voisins et partant de bons matins, une gloire bien acquise, une fortune bien faite et méritée, la vie facile, abondante, hospitalière, correcte, réglée, toutes les joies de l'heure éveillée, tous les faciles plaisirs du sommeil, une brillante santé, une pleine raison, une renommée qui s'étendait d'un bout de l'Europe à l'autre, quelque chose

à la fois de populaire et de poétique, le moraliste se mêlant au conteur, ce sont là de grands biens sur une seule tête, et certes le proverbe anglais a raison : *Une once de mère vaut mieux qu'une livre de science acquise*[1]. Cet heureux homme était la passion de ses enfants, l'ami de ses ouvriers, qui trouvaient en lui un maître indulgent, à ce point qu'il leur écrivait des lettres quand il avait quelque reproche à leur faire, mais en revanche, il adresssait sa louange de vive voix. Plus d'une fois ce bon maître avait enfoui dans les cases de l'imprimerie, quelque bonne demi-guinée, afin que le premier ouvrier qui se rendait à l'ouvrage, trouvât sous sa main laborieuse, une juste récompense. Était-il à sa maison des champs? il avait l'habitude, quand le ciel était beau, de se tenir sur sa porte ornée d'un pampre vert, et si venait à passer une honnête figure, il invitait le passant à se rafraîchir; il aimait à obliger, et surtout les jeunes écrivains dont parle Juvénal, ceux qui ne savent pas où trouver un libraire qui achète les premières productions de leur Muse :

« Esurit, intactam Paridi nisi vendit Agaven[2].»

Parmi les gens que Richardson a obligés de la meilleure grâce et de sa bourse, il faut placer le savant

[1] *An ounce of mother is worth more than a pound of clergy.*

[2] Juvénal.

docteur Johnson. En un mot, cette fortune, cette bonne grâce, ce bien-être, ce calme de la conscience et du talent, cette admirable association de l'écrivain, de l'imprimeur, du libraire, réunis sur une seule tête (et notre romancier devait savoir la vérité sur le succès de ses œuvres, car un homme, quel qu'il soit, est toujours sûr de savoir la vérité de son libraire), ce continuel échange d'idées excellentes, de sentiments élevés, d'espérances au delà de la vie, cette maison remplie de louanges, de bénédictions, d'enfants joyeux, ce jardin plein d'oiseaux et de fleurs, cette poésie facile, çà et là répandue comme une douce rosée matinale; que disons-nous? les innocentes câlineries des jeunes femmes, groupées autour de ce charmant génie; les plus belles personnes et les plus aimables qui vous appellent : *leur père;* miss Mulso agenouillée à vos pieds qui vous supplie de rester encore un instant avec elle, bien que l'heure de se retirer soit venue; la belle miss Westcombe qui veille sur votre sommeil, mistress Douellan et miss Fielding, la sœur innocente d'un frère bien coupable envers Richardson, quelle plus belle et plus souriante compagnie pour un vieillard, quel auditoire mieux disposé à recevoir toutes les impulsions honnêtes, et quelle nourrice pourrait faire des vœux de bonheur, plus complets et mieux exaucés pour l'enfant qu'elle nourrit de son lait?

Un siècle entier qui vous admire, l'Angleterre qui vous bénit, la France, naguère la France du grand siècle, qui passe à vous, avec armes et bagages, et qui vous harangue par la bouche de Diderot son plus grand orateur, (Mirabeau était à Vincennes!) la position la plus favorable, à savoir : point d'orage au dehors, point de vacarme au dedans, et enfin une douce mort à soixante-douze ans (le 4 juillet 1762), une tombe entre ses deux femmes dans la nef même de l'église de Saint-Bride; vos enfants et vos petits enfants qui viennent prier pour vous chaque jour de dimanche, une inscription touchante sur ce marbre funèbre, et au-dessus de cette tombe vénérée, l'ombre de Clarisse Harlowe, cette sainte! qui bénit la mémoire de son poëte, voilà la vie et voilà la mort, nous ne dirons pas du plus heureux des écrivains, ce qui serait ne rien dire, mais du plus heureux des hommes, et peut-être n'est-ce pas dire assez.

Donc — « qui que vous soyez, âme bienveillante, « si jamais vous avez aimé la sagesse ornée de ses plus « chastes parures, approchez de cette humble pierre, « et saluez une dernière fois Richardson, notre ami!

« Il a célébré dans ce monde vénal, l'innocence au « doux visage, la charité aux longs habits couleur du « ciel, l'amitié et l'amour les deux plus nobles pas- « sions du cœur.

« Simplicité, grâce, pudeur, éloquence féconde,

« imagination qui savait et devinait toutes choses,
« honneur, charité, vertu, innocence, telles furent ses
« muses inspiratrices. Son esprit est resté comme une
« consolation et une espérance, son âme est retournée
« là haut ! »

La petite-fille de Richardson, digne enfant d'un tel père nous a laissé, dessiné par elle, le portrait du digne vieillard, et cette image d'une âme sereine doit être d'une admirable ressemblance. Il fait grand jour dans cette calme maison, le poëte vient de passer une de ces bonnes nuits paisibles, pendant lesquelles tout s'arrête, même la vieillesse ; il est vêtu de sa robe de chambre aux longs plis, sa tête est enveloppée dans le moelleux bonnet surmonté d'une mèche complaisante, bienveillant tissu si bien fait pour entourer une tête innocente ; un groupe de jeunes femmes dans la simple parure du matin, et dans l'attitude du recueillement, prête une oreille attentive à la lecture des lettres de miss Clarisse Harlowe. Douce image ! au reste lui-même dans un *pastel* écrit de sa main, il s'est représenté, sans trop de complaisance, et comme il se voyait, au dedans et au dehors.

C'était au plus solennel moment de l'histoire de Clarisse Harlowe ; le livre était dans toutes les mains, dans chaque maison ; on l'avait vu sur le bureau de travail du roi de France, il avait pénétré dans les plus humbles fermes de l'Angleterre, il avait ar-

raché aux plus belles dames leurs larmes les plus vertueuses, lui-même, Richardson s'appliquait ce vers de Virgile : « quel coin de terre n'a pas entendu parler de nos travaux : *nostri non plena laboris?* » Ce fut alors qu'une personne, qui ne disait pas son nom, eut le violent désir de voir de ses yeux, l'illustre auteur de *Clarisse Harlowe.* — « Permettez que je puisse ad-
« mirer *un héros vivant,* disait une dame de Bretagne
« à son compatriote Duguay-Trouin. » Richardson reçut à ce propos une lettre remplie des plus chastes parfums de la coquetterie la plus permise. On le priait de se promener tel jour, à telle heure, dans le parc de Saint-James, afin qu'on puisse le voir tout à son aise. Lui alors, bon homme bien habitué du reste à ces galanteries, il répond à la dame inconnue que rien n'est plus facile. « Je traverse le parc une ou deux fois
« chaque semaine, pour me rendre à ma petite maison
« des champs[1] et alors il vous sera facile de me re-
« connaître au signalement que voici : un homme
« d'assez petite taille, de cinq pieds tout au plus, d'un
« embonpoint raisonnable, la perruque blonde, habit
« de drap d'une couleur claire, tout le reste est noir;
« d'habitude je porte la main dans mon gilet, mon

[1] A Parsons-Green, à un mille de North-End, où il avait acheté sa première maison de campagne. Là se rendent encore, comme à un pèlerinage mérité (Pilgrims of his genius), *les pèlerins de son génie.*

« autre main s'appuie sur une canne que dissimulent
« les basques de l'habit, je vais tout droit devant moi
« et d'un bon pas, ce qui ne m'empêche point, che-
« min faisant, de bien observer à droite et à gauche,
« mais sans tourner la tête, sans détourner mes re-
« gards. Le teint brun-clair, toutes mes dents, le
« visage assez doux, les joues un peu rouges, tantôt
« on dirait un homme de soixante-cinq ans, tantôt on
« me prendrait pour un homme beaucoup plus jeune;
» mes yeux sont gris et très-vifs, et j'y vois de loin;
« qu'une belle lady vienne à passer, bien vêtue et
« bien accompagnée de deux grands paniers, alors
» mon œil gris se porte d'abord sur les deux pieds de
« cette belle, et des pieds, tout de suite au visage. Voi-
« là, madame, le petit être que vous voulez voir. »

Il faut, pour être dans le vrai, s'en rapporter à ces douces images; la belle invention de Diderot quand il s'écrie d'une voix emphatique : « On m'a rapporté « que Richardson était resté plusieurs années, dans « la société, presque sans parler! »

Mais au contraire c'était le plus naïf, le plus charmant, le plus infatigable des conteurs..... des censeurs!

## IV.

De Shakspeare à Richardson, de Juliette à Clarisse, s'étend tout un grand siècle, et pendant tout ce siècle, la littérature anglaise obéit, sinon en esclave, du moins avec une condescendance parfaite, à l'esprit, au goût, au bon sens de notre littérature nationale, telle que l'avaient faite le génie correct de la France et la royauté sérieuse de Louis XIV, ce patriarche des rois. Sous Charles Ier, Benjamin-Johnson, (*ô rare Ben Johnson!*) d'une rudesse formidable, joue à Londres le rôle de Despréaux, mais avec moins de vivacité et d'élégance; Dryden, habile imitateur de Racine, assouplissait, en l'honneur de Charles II, la muse de Shakspeare, il forçait la tragédie à parler, d'une voix moins haute et moins fière, des tyrans à punir, de la liberté à sauver; autant la restauration anglaise s'épouvante des moindres allusions à l'énergie des vieilles époques, autant les galants courtisans de ce roi imprévoyant et plein de fantaisies dangereuses, se plaisent à voir Thalie relâcher sa ceinture, et marcher sans brodequins. A cette cour des beaux esprits et des habiles flatteurs élevés en plein Versailles dans les grands appartements, la tragédie devient une complaisance, la comédie devient une licence, la littérature de l'Angleterre prend les al-

lures dévouées et obséquieuses de la littérature française, moins la correction, moins l'élégance, moins la science, moins le génie; tout est français à cette cour d'un roi anglais échappé du château de Saint-Germain; madame Henriette, Saint-Évremont, le chevalier de Grammont, dont le roman est une histoire, la duchesse de Portsmouth elle-même, et le plus français de tous, le roi Charles II, sont des gens venus de France; à cette cour qui avait encore une heure de règne, brillaient par les grâces de l'esprit et de la jeunesse, Waller, Buckingham, Sydney, Rochester, Shaftesbury; à peine savait-on le nom de Locke le philosophe. — « Tu es le plus mauvais sujet de « mon royaume, disait Charles II à Shaftesbury. — « Oui, sire, répondait celui-ci, puisque aussi bien Vo- « tre Majesté n'est pas un sujet » — et de rire. A la cour de Charles II, l'influence du génie français domine les esprits, la politique, les mœurs, les amours. Les poëtes anglais étudiaient, copiaient, traduisaient les poëtes de la France : Shakspeare était moins suivi que Racine; mais la cour d'Angleterre, ce n'était pas la nation anglaise. Cette aristocratie plus puissante que le monarque déjà chancelant, ce peuple formidable qui s'agitait, qui s'abritait au-dessous des grands noms et des grandes fortunes, ne s'inquiétaient guère de ces imitations du goût français; à peine si ce peuple positif et ces gentilshommes de

la société anglaise, devenus les maîtres, savent-ils les noms des beaux esprits de la cour; ils restaient Anglais par instinct, par orgueil, par opposition, parce qu'ils comprenaient confusément que bientôt la France en viendrait à l'admiration enthousiaste, à l'adoration servile de l'Angleterre. C'est qu'en effet, les Stuart touchaient à l'heure suprême de leur royauté périssable; c'est que la liberté déshonorée sous Charles II, et stupidement menacée sous le roi Jacques, allait prendre sa revanche dernière; une génération nouvelle allait commencer avec les parlements de Guillaume et de ses successeurs. Désormais tout redevient anglais en Angleterre, la langue d'abord, cette belle langue réparée et sauvée par Pope, Addison, Swift, Fielding, agrandie par lord Byron, apaisée par Walter Scott. En même temps, à côté de la littérature nouvelle se montraient les nouveaux venus de l'arène politique, les héros de cette tribune triomphalement posée au sommet du dix-huitième siècle, comme pour enseigner au monde ébloui, les sciences, les luttes, les vertus, le dévouement, et même les crimes qui mènent à la liberté. Grâce à cet enseignement parti de si haut, la langue de Milton et de Shakspeare s'étendit bientôt d'un monde à l'autre, ce qui est pour les idées d'un peuple, l'*ecce signum!* de la domination et de la conquête. Cette fois la littérature anglaise si longtemps inconnue à la

France ou dédaignée par elle, franchit le détroit avec l'ardeur de l'aigle qui vole, et l'Angleterre put voir Voltaire lui-même, ce bel esprit railleur qui devait tant s'inquiéter de Shakspeare, tant l'imiter et tant se repentir d'avoir déifié le *sauvage ivre*, venir à Londres, pour confier à une princesse anglaise, et aux plus nobles souscripteurs parmi les grands seigneurs de l'Angleterre, ce poëme français, en l'honneur de Henri le Grand, *la Henriade*. *Qu'il est doux d'apprendre une langue étrangère par les yeux et les lèvres d'une jeune beauté*[1]; car c'est ainsi que Voltaire apprit l'anglais; la leçon était de son âge, et il en profita doublement. Ce fut dans ce voyage (ne dirait-on pas Guillaume duc de Normandie étudiant à l'avance son royaume à venir?) que, pour la première fois, Voltaire devait apprendre les noms de cette littérature féconde en grands exemples; de cette nation rivale, où il exerça toutes ses séductions de poëte français, il rapporta (avec plus d'un billet doux) comme on rapporte quelques spécimens curieux des peuples lointains, les tragédies de Shakspeare, *le Paradis perdu*, l'*Essai sur l'homme* et l'*Essai sur la critique*, en un mot, toutes les élégances de Pope, ce poëte de la civilisation anglaise qui devait jouer à la cour de la reine Anne, le rôle

[1] By feminal lips and eyes. — *D. Juan*.

d'Horace à la cour de l'empereur Auguste. Cette fois, le grand pas était fait, l'esprit français qui, en dépit de tant d'efforts avait dominé le siècle littéraire de la reine Anne, est vaincu à Londres, aussi bien qu'à Paris, à l'instant où commence la seconde moitié du dix-huitième siècle. Des deux côtés du détroit, la réaction littéraire s'accomplit, tout entière en l'honneur de l'Angleterre; eh! le moyen de ne pas obéir à cette impulsion nouvelle, une fois que Voltaire eut donné l'exemple? Lui-même, Voltaire, quand plus tard, offusqué et mécontent de ces renommées de son adoption, il voulut revenir sur les avances qu'il avait faites au génie anglais, ni par l'ironie, ni par le bon sens, ni par l'éloquence, il ne put remonter le courant qui l'emportait.

De ces avances de la France à l'Angleterre, de cette admiration passionnée, souveraine et folle que tout d'un coup les Français du dix-huitième siècle ont témoignée à l'esprit, à la littérature, à la philosophie, aux institutions de leurs voisins, il nous reste un irrécusable témoignage. Nous voulons parler du séjour de Voltaire à Londres, à la fin de 1726[1] et des *Lettres sur les Anglais* qu'il écrivait, deux ans plus tard, à son retour. Lorsqu'il passa le détroit, Voltaire était un esprit tout parisien; il était amoureux-

[1] Et non pas 1722, comme l'a dit lord Brougham.

fou de la conversation, de l'esprit, de l'ironie, des légèretés charmantes de ce Paris, qui, maintenant que le *Grand Roi* était mort, dominaient même à Versailles. — Son aventure avec le chevalier de Rohan, et l'ignoble insulte de ce lâche gentilhomme qui se cache derrière les bâtons de ses laquais pour châtier une épigramme à laquelle il n'ose pas répondre, avaient forcé Voltaire à cet exil en Angleterre dont il devait rapporter tant d'idées. Il part, il arrive, il est le bien venu dans cette patrie des plus grands seigneurs de l'Europe, puisqu'ils vont de niveau, pour le moins, avec cette royauté, forcée par eux, d'accepter les conditions qu'ils lui ont faites. Soudain toute maison est ouverte à ce bel esprit venu de France; on ne veut pas souffrir que Voltaire devienne, comme disait Catilina de Cicéron : *inquilinus civis urbis Romæ*, un habitant d'hôtel garni, mais au contraire, chacun s'empresse de devenir l'hôte du poëte français.

M. Falconnet, le chef d'une puissante maison de commerce, le même qui fut plus tard ambassadeur de l'Angleterre, près de la Sublime Porte, fit à Voltaire les honneurs de la grande cité[1]. On lui montra les monuments et les hommes, on lui expliqua le mécanisme social de ce gouvernement admi-

[1] *Voltaire et Rousseau*, par Henri Lord Brougham. Chez Amyot, 1845. C'est un livre d'un très-ferme écrivain, rempli des plus curieux détails.

rable; il entendit parler tout haut et librement et sans que personne s'inquiétât de la Tour de Londres, de liberté et de tolérance; en même temps il se vit encouragé, applaudi, enrichi. Ce fut dans une belle maison des champs, aux environs de Londres, à Wandeworth, au milieu de ces épais ombrages et de cette splendide fraîcheur, que Voltaire put terminer son poëme de *la Ligue*, cette *Henriade*, dont les premiers vers, crayonnés au charbon, avaient illustré les murs de la Bastille; et chose étrange! ce livre écrit à la gloire du plus français des rois de France, il fut dédié à la princesse de Galles, qui allait être bientôt la reine Caroline. Bien plus cette louange presque épique des Crillon, des Mornay, des Sully, elle fut publiée aux frais des lords de l'Angleterre et du surplus de cette souscription vraiment royale, le poëte commença l'établissement de sa fortune. Ainsi, tout le favorisa en Angleterre, même la loterie, même les spéculations du commerce dans lesquelles il se mêla heureusement; si bien qu'il revint en France chargé d'argent, chargé d'honneurs et d'idées, plein de sécurité et plein d'espoir. Il est vrai qu'il n'eut pas l'honneur de se prosterner aux pieds d'Isaac Newton, mais il en avait entendu parler par des intelligences qui l'avaient vu à l'œuvre, et qui s'étaient mûries au soleil de ce tout-puissant génie. — Pope avait appelé Voltaire son ami, Congrève l'avait appelé son élève.

ajoutez à ces joies si vives, les joies délirantes d'un nouvel amour; madame du Chatelet, à vingt-quatre ans, éclatante de toutes les belles grâces de la beauté, de l'esprit, de la jeunesse et saluant la première, d'un regard enthousiaste et charmé, le système de Newton, que Voltaire devait enseigner à la France. En ce moment, l'auteur de *la Henriade* était aussi heureux et aussi fier de sa découverte, que Christophe Colomb lui-même, lorsque le Génois rapporta au monde agrandi de moitié, un nouvel univers.

*Ces lettres sur les Anglais*, écrites par un homme que poussaient à la fois l'admiration, l'esprit, la reconnaissance, le paradoxe, exercèrent et elles durent exercer en effet, une périlleuse influence sur l'esprit national français. Chaque page de ce récit de découvertes en Angleterre, était une nouveauté hardie, et le Parlement de Paris (10 juin 1734) finit par s'en inquiéter, jusqu'à condamner *les Lettres sur les Anglais* à être brûlées vives « comme scandaleuses, con- « traires à la religion, aux bonnes mœurs et au res- « pect dû aux puissances! » La cour de Rome, de son côté, lança son anathème (4 juillet 1752) un peu tardif; cependant le livre suivait sa trace, il était écrit avec la verve la plus brillante, avec l'admiration la mieux sentie. L'enthousiasme du poëte va si loin qu'il célèbre même, ô prodige! *le beau* ciel de Londres! Par bonheur il est arrivé avec un soleil radieux, il a sa-

lué les verdoyants rivages de la Tamise, il a vu passer, dans leur barque pavoisée, le roi et la reine : « précé- « dés de bateaux remplis de musique, et suivis de « mille petites barques ; chacune avait deux rameurs, « tous vêtus comme l'étaient autrefois nos pages, avec « des chausses et de petits pourpoints ornés d'une » grande plaque sur l'épaule. Il n'y avait pas un de « ces mariniers qui n'avertît, par sa physionomie, « par son habillement et son embonpoint, qu'il était « libre et qu'il vivait dans l'abondance. »

Certes, voilà de l'admiration et de l'enthousiasme qui n'attendent même pas que le voyageur ait mis pied à terre. Voltaire admire toutes choses dans la patrie de Clarisse Harlowe. Il trouve que les jeunes gens sont beaux et bien faits, que les femmes montent à cheval avec grâce ; il admire ces jeunes filles : « fort « belles, vêtues de toiles des Indes ; toutes étaient « bien faites, elles avaient un air de propreté, et il y « avait dans leur personne une vivacité et une satis- « faction qui les rendaient toutes jolies ! » A peine débarqué, il assiste à la véritable fête des Anglais, à une course de chevaux, on lui prête un beau cheval, et le voilà à cheval, se mêlant à cette foule somptueuse : « Je me crus transporté aux jeux olympiques ; mais la « beauté de la Tamise, cette foule de vaisseaux, « l'immensité de la ville de Londres, tout cela me fit « rougir d'avoir osé comparer l'Élide à l'Angle-

« terre ! » Bien plus, dans cette expansion enthousiaste, il compare les boxeurs anglais aux gladiateurs antiques : « J'appris que dans le même moment il y « avait un combat de gladiateurs dans Londres et « *je me crus aussitôt avec les anciens Romains.* » Le soir venu, notre Parisien se fait présenter à quelques dames de la cour, car il ne doutait pas qu'elles ne fussent de ces dames qu'il avait vues galoper de si bonne grâce. — Ce n'étaient pas les mêmes dames, c'était la plus haute aristocratie de l'Angleterre : « Elles étaient guindées et froides, prenaient du thé, « fesaient un grand bruit avec leurs éventails, et « criaient toutes à la fois pour médire de leur pro- « chain ; quelques-unes jouaient au quadrille, d'au- « tres lisaient la Gazette ; enfin, une plus chari- « table que les autres voulut bien m'apprendre « que *le beau monde* ne s'abaissait pas à aller à ces « assemblées populaires qui m'avaient tant charmé ; « que toutes ces belles personnes, vêtues de toiles des « Indes, étaient des servantes ou des villageoises, qu « toute cette brillante jeunesse, si bien montée et ces « caracoleurs au bout de la carrière, étaient une « troupe d'écoliers et d'apprentis, montés sur des « chevaux de louage. Je me sentis une vraie colère « contre la dame qui me dit tout cela. »

Le lendemain (ramassons avec soin tous ces détails, c'est la décoration, ce sont les comparses de

notre drame de *Clarisse Harlowe*), le lendemain Voltaire sort par la ville, il entre dans un café *malpropre, mal meublé, mal servi!* et il retrouve les mêmes hommes qu'il a vus la veille, si heureux et si gais. Ces messieurs parlaient de leurs affaires et d'une nouvelle qui paraissait les intéresser fort peu : « *Molly* « *s'est coupé la gorge ce matin, son amant l'a trou-* « *vée morte dans sa chambre, avec un rasoir san-* « *glant à côté d'elle!* Cette Molly était une fille, « jeune, belle et fort riche, qui était prête à se « marier avec le même homme qui l'avait trouvée « morte le matin. Ces messieurs, qui tous étaient « amis de Molly, recevaient la nouvelle sans sour- « ciller. L'un d'eux seulement demanda ce qu'était « devenu l'amant? — *Il a acheté le rasoir!* dit froi- « dement quelqu'un de la compagnie. » — car cette belle personne s'était tuée, tout simplement, *parce que le vent était à l'Est*! Mais comprenez donc, par de pareils détails, quelle fut la peine de Richardson et quel génie il lui fallut déployer pour faire accepter sa Clarisse, par ces belles dames dédaigneuses, par ces jolies filles si fantasques, par ces phlegmatiques lecteurs qui se demandent froidement: *Qu'a-t-on fait du rasoir!*

Vous pensez que pour nous autres Français du XIX[e] siècle, séparés de ces mœurs tout au plus par cent ans de distance, *l'âge d'un vieil homme*, c'est

une grande joie de savoir quelle était cette fière et terrible cité, dans laquelle, tout à l'heure, va tomber notre divine Clarisse? Figurez-vous l'abîme des licences, des démences, des mensonges, tous les contrastes; l'un soutient que lord Marlborough est un lâche, l'autre que M. Pope est un sot. Les Whigs votent pour la cour, les Torys votent contre le roi. Dans ce pays de liberté, on vous prend un homme, on le charge de fers et on vous l'envoie, pieds et poings liés, loin de sa femme, loin de ses enfants, dans les mers du Nord pour le service de l'Angleterre. Tel libraire publie impunément quatre traités contre la divinité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tel autre est mis au pilori pour un pamphlet politique! Étrange nation! Elle coupe la tête à Charles I$^{er}$, pour quelques dissentiments religieux, et elle laisse Cromwell fouler aux pieds les lords, les lois, les parlements! — Voilà d'abord ce que Voltaire a pu voir en pleine ville de Londres; il a vu tout cela en gros; puis peu à peu, avec la bonne foi et le sang-froid d'une intelligence d'élite, il a étudié les moindres détails de cette nation. Sa première visite sérieuse fut pour un Quaker, et le Quaker lui donna à dîner, tout en parlant de l'inutilité du baptême et de la communion, de la vanité du serment, des dangers de la confession. Le Quaker raconta à Voltaire l'histoire de Guillaume Penn, le fondateur de sa secte,

l'ami de la princesse palatine Élisabeth, la femme de Georges I[er], l'illustre princesse à qui furent dédiés les premiers livres de Descartes.

Quand il est bien instruit des choses de la Pensylvanie, et de l'histoire des *Amis*, le voyageur s'inquiète de la religion anglicane. Il étudie le haut et le bas clergé, et il approuve le mariage de ces prêtres, pères de famille, si peu semblables aux abbés de France. Le prêtre anglican est pauvre et fier comme Diogène, sa démarche est grave, sa figure est austère, sa vie correcte. Le dimanche est le jour qui appartient à Dieu, et c'est à peine si la loi laisse aux hommes quelques heures de cette journée consacrée à la prière, ou tout au moins au silence ; du reste toutes les religions vivent en paix sur cette terre de liberté.

Le parlement d'Angleterre se peut comparer au sénat romain ; un jour un des membres de la Chambre des Communes parle *de la majesté du peuple anglais!* D'abord la Chambre fut étonnée, mais l'instant d'après elle approuva, en silence. Son parlement c'est le rempart de cette nation contre l'envahissement royal, car la royauté anglaise est toute-puissante pour le bien, impuissante pour le mal ; le peuple respecte un gouvernement où il a son influence, les grands seigneurs n'ont plus de vassaux, la Chambre des Pairs et la Chambre des Communes sont les arbitres de ce grand peuple. Au surplus, il a fallu bien du sang et

bien des larmes pour l'établissement d'une pareille société, mais les Anglais trouvent qu'ils ne l'ont pas payée trop cher. Songez donc, en effet, que l'Angleterre a été tour à tour l'esclave des Romains, des Saxons, des Danois, des Normands de France; Guillaume *le Conquérant* en fit sa chose et la coupa à sa volonté en mille parcelles, qu'il inscrivit sur le grand registre de sa conquête. A la mort du Bâtard, ses barons, ses capitaines, les sous-tyrans, les évêques exercèrent en détail leur immense tyrannie, traitant ce peuple de marchands, d'artisans, de laboureurs comme un vil troupeau, jusqu'au jour où la noblesse arracha au roi *Jean sans terre, la grande Charte*, non pas sans faire au peuple anglais sa petite part dans ces libertés nouvelles. Cette part devint bien vite une conquête importante, jusqu'à ce qu'enfin l'égalité légale eût porté ces grands fruits, d'autant plus admirés par Voltaire, que la France de 1789 était encore loin d'éclater.

Par son commerce, Londres est devenue la rivale heureuse de Carthage, de Venise, d'Amsterdam. De bonne heure la question des laines et des marchés fut un sujet de dissensions violentes entre l'Angleterre et la France; la paix et la guerre étaient contenues dans le comptoir des marchands. Les marchands anglais trop bons spéculateurs pour ne pas spéculer même sur la gloire, ont payé Crécy, Poitiers, Azincourt,

le siége de Paris, le siége d'Orléans, l'occupation de la Normandie, ils ont payé même les victoires du prince Eugène ; aussi qui dit un *marchand anglais*, dit un citoyen romain.

Quand il s'est bien rendu compte de cette histoire aux cent actes divers, Voltaire va se reposer au théâtre ; il assiste aux tragédies de Shakspeare, et il prouve, dans ses *lettres*, qu'il ne comprend pas grand' chose à *Macbeth*, au *Roi Lear*, à la douleur d'*Hamlet*, à la jalousie d'*Othello* ; il est plutôt du côté de Dryden que du côté de Shakspeare, il affirme que M. Addison, l'auteur de *Caton d'Utique*, est le premier poëte de l'Angleterre qui ait fait une tragédie raisonnable. Il traite la comédie anglaise de turc à more, disant comme dit le vers latin : — Les Anglais beaux dans les larmes, ridicules dans le rire :

« Anglica gens est, optima flens, sed pessima ridens. »

il s'élève, avec justes motifs, contre ces licences si facilement acceptées [1], ou bien il s'indigne contre l'imi-

[1] Quand on songe que la *Venise sauvée* d'Otway est citée par Richardson lui-même, comme digne des larmes et de l'attention de miss Clarisse ! Clarisse elle-même parle à miss Howe de cette *Venise sauvée* dont elle a fait, dit-elle, des extraits dans ses cahiers d'études. Eh bien ! il y a dans la tragédie d'Otway tel passage qu'il eût été impossible de réciter, même sur le théâtre de Pantin, chez mademoiselle Guimard, *la belle damnée* de Marmontel, en presence des danseuses et des duchesses les plus effrontées de l'Opéra et de

tation des comédies de Molière. A quoi bon copier *le Tartufe!* à quoi bon *le Misanthrope!* Chemin faisant il accable de mauvaises épithètes, le maladroit copiste, ce pauvre Wicherley, l'amant de la duchesse de Cléveland, une des maîtresses de Charles II. Il est plus tendre pour Congrève.

Toutes ses louanges, Voltaire les accorde aux grands seigneurs qui ont eu assez d'esprit pour cultiver les lettres. C'est un honneur que les grands seigneurs de la France ne font pas encore à la poésie ou à l'éloquence. Tout au plus si les beaux messieurs des grands appartements permettent à nos meilleurs écrivains, de les amuser une heure. A ces causes Voltaire célèbre le comte de Rochester, lord Dorset, lord Roscommon, il met Waller au-dessus de Voiture. Quant aux écrivains d'un vrai génie, quelle que soit leur origine, Voltaire se prosterne devant eux : Butler, Swift, le Rabelais anglais ; « mais Rabelais, dans son « bon sens et vivant en bonne compagnie ! « *Mon-* « *sieur* Pope (gros comme le bras!) a réduit les siffle-

Versailles. Même on se demande pourquoi Lovelace ne choisit pas quelque puissant drame de Shakspeare, *Roméo et Juliette* par exemple? Le dialogue de Juliette : — *Non, ce n'est pas le jour!* et ces touchantes mélodies de l'amour heureux, devaient avoir plus de puissance sur l'âme de Clarisse que toutes les brutalités de la muse d'Otway. Au reste, nous avons essayé de faire l'analyse de cette tragédie au moment où Lovelace y conduit Clarisse Harlowe.

« ments aigres de la trompette anglaise, aux sons harmonieux de la flûte. » En un mot, il cherche surtout la France, en Angleterre ; plus Londres lui rappelle Paris et plus il se trouve heureux de fouler ces domaines dont il a sa part.

Surtout ce qui lui plaît, c'est la façon considérable avec laquelle sont traités, non pas les gens de lettres, mais les hommes de génie en Angleterre. En ceci nous voilà bien loin de la France et des maigres pensions accordées par Louis XIV, aux plus beaux génies de son siècle. Addison, secrétaire d'État ; Newton, intendant des monnaies du royaume ; Congrève, magistrat ; Prior, plénipotentiaire ; le docteur Swift, doyen d'Irlande ; M. Pope, qui vend 200,000 francs sa traduction de l'*Iliade* ; — après leur mort, honorés comme dans leur vie, ces grands hommes sont portés à Westminster, dans le tombeau des rois.

Nous avons recueilli ces détails, contemporains de Richardson, pour mieux expliquer l'anglomanie qui tout à l'heure va s'emparer de la France entière, lorsqu'à tant de conquêtes dans la philosophie, dans la politique, dans l'histoire, dans l'éloquence, l'Angleterre aura pu ajouter la plus importante exportation qui ait jamais alimenté la littérature d'un peuple, l'exportation des romans anglais.

En effet, c'est à ce moment de triomphe pour la

littérature anglaise, que se place ce produit inespéré de l'imagination, de l'observation et du bon sens des meilleurs écrivains de l'Angleterre, le roman, ce rêve de la vie éveillée, cette récréation de la pensée heureuse, ce théâtre toujours ouvert : enfant du rêve, aussi vieux que la fable, aussi puissant que la comédie et plus maître de lui-même ; à la jeunesse il parle d'amour, à la toute-puissance il vante la modération et la sagesse ; au malheureux, il dit : espère ! pour le méchant, il a des leçons et des menaces ; tout lui sert, tout lui est bon ; les hommes quel que soit leur état, les passions quelle que soit leur fortune ; tous les royaumes, toutes les époques, le palais superbe et le toit de chaume, le cadavre et les fleurs, toutes les joies, toutes les croyances, toutes les douleurs. Il est le roi de la foule, il en est le dieu, son charme est irrésistible, il peut tout pour le bien, il peut tout pour le mal ; il commence où s'arrête l'histoire, dans les plus hautes régions comme dans les plus basses ; l'alcôve du roi lui est ouverte, aussi bien que l'échoppe du bateleur. Le roman, c'est, comme le monde, un rendez-vous de toutes les passions, c'est une mine inépuisable creusée dans les entrailles même du genre humain. Laissez passer l'habile romancier, il n'a pas besoin de lanterne pour trouver son homme, le premier venu lui peut servir, une seule passion lui suffit, une seule douleur, une seule maison ; il est l'his-

torien sérieux ou goguenard de la vie réelle, et il n'ira pas frapper de porte en porte, pour chercher le sujet de ses annales. Il agit par la vérité, il agit par la fiction ; il appelle à son aide le récit, le dialogue, le costume, le paysage, la description, le mystère ; il est naïf, singulier, moqueur, pathétique, sublime, éloquent et goguenard, tout à la fois et souvent dans la même page, pour peu que sa passion et son œuvre aient besoin de cette accumulation de ressources. Avec de plus grands et de plus nombreux moyens d'exécution que l'orateur, le poëte, l'historien réunis, le romancier a moins d'entraves, il obéit à des lois moins strictes, il a plus de chances de réussir, puisqu'aussi bien son domaine est exposé aux quatre vents du ciel. De ces hauteurs, il parle à toutes les âmes, il agite tous les esprits, en haut et en bas de ce monde ; les cœurs simples et les cœurs élevés, les humbles et les superbes, le riche et le pauvre, le vieillard et le jeune homme, la jeune fille au sein agité et qui devance la dix-huitième année, la grande coquette à son zénith et sous les armes, et la femme sur le penchant de l'âge, à la descente de la colline, sur les feuilles jaunies de l'automne, tout est bon au roman, tout le sert, il satisfait à tous les besoins, à tous les rêves de l'imagination, de l'esprit et du cœur. Lui aussi, il connaît à merveille ces habiles apprêts *qui éveillent l'appétit de plus d'une manière :* et comme

il se rit de vos poétiques, de vos rhétoriques, de vos lois littéraires : l'unité! les vingt-quatre heures! Aristote! Il est roi à la façon de ces grands princes qui sont rois en toutes choses, qui sont rois partout. Il se montre, il se cache, il va, il s'arrête, il parle, il se tait, il agit à sa guise, plus libre que le vagabondage en personne : *ipsa lubentia, lubentior;* tantôt il explique à plaisir les ressorts cachés de son drame, tantôt comme le Jupiter Tonnant, il entasse les nuages sur les nuages, tant il est sûr d'être obéi quand il dira : *que la lumière soit faite!* Rien qu'à le suivre d'un pas confiant, vous allez apprendre la vie, ses obstacles, ses périls, ses joies si courtes, ses longues douleurs, ses espérances; il vous montre le point de départ, il vous indique le but et par quels sentiers perdus dans la montagne, on peut arriver à cette palme dernière d'un repos plein de dignité : *otium cum dignitate,* dont les vieux Romains, arrivés au troisième âge, à *l'âge de seigneurie*, avaient fait le but paisible de la vieillesse.

Quelles sont les origines de ce poëme familier dont la palme doit rester aux nations modernes? Le savant évêque d'Avranches nous a laissé à ce sujet, un gros livre sans conclusion. Les uns disent que la fiction nous vient de l'Orient, le pays des fables et des cieux étoilés; astronomes et conteurs étaient les bergers de la Chaldée, double génie. La Grèce nous a montré

tout ce que peut ajouter d'esprit et de grâce, le mensonge à la vérité, le conte à l'histoire :

« Quidquid Græcia mendax
« Audet in historia. »

Mais la Grèce jeune et brillante, avait pour romans l'*Iliade* et l'*Odyssée* d'Homère ; la Grèce affairée se passionnait autour de Démosthènes ; pour remplacer cette fiction domestique, le roman, toujours ouvert à l'oisiveté et au rêve éveillé, la Grèce avait ses jeux, ses théâtres, ses festins, ses rhéteurs, le Portique, l'Académie, la conversation ardente de la place publique. Le roman veut des âmes moins occupées, des esprits moins bruyants, une vie plus intime : non certes, ce n'est pas un Athénien qui a défini le paradis : *Lire un roman nouveau, étendu sur un bon fauteuil, au coin d'un bon feu. — Causer autour de la bûche de Noël*, disent les Anglais. Ajoutons que le roman, c'est la famille, c'est l'action toute-puissante du père, de la mère, des enfants, au dedans, au dehors, avec eux-mêmes, avec les autres humains. Or le père de famille dans l'antiquité, armé de sa toute-puissance, n'est pas homme à prêter l'oreille aux humbles passions qui l'entourent. Quant à l'amour, qui est, à vrai dire, le grand intérêt du roman et de la vie, ce noble et charmant mobile des actions humaines était singulièrement affaibli chez les peuples antiques

par l'absence des difficultés, des périls, des dangers qui en font le charme. L'esclave, car les anciens respectaient la femme libre, appartenait à son maître; l'affranchie, même la plus aimée, même Glicère ou Lesbie, ou cette fière Cinnare qu'Horace a chantée, conservait la trace originelle, et si ses liens étaient brisés, elle n'était libre que d'être un peu coquette. « *Lydia, dormis!* Tu dors, Lydie? » mais elle ne dormait pas longtemps quand elle reconnaissait la voix du jeune homme qui lui avait donné, la veille, avec un baiser, le soufflet de l'affranchissement.

Ceci arrêté, plusieurs critiques écoutés parmi nous, disent du roman ce que disait Quintilien de la satire : *Tota nostra est ;* le roman est tout nôtre, à nous Français; c'est l'heureux et poétique produit de la chevalerie, de la femme libre et chrétienne, des tournois, des fêtes, des loisirs, des écharpes amoureuses, des beaux petits Jehan de Saintré qui courent, les yeux bien ouverts, après la dame des Belles-Cousines. Cette chevalerie chantée, amoureuse et guerrière, pleine de fictions et d'enchanteurs, écrite en langue vulgaire, devint la grande fête des plus beaux esprits de la Normandie française et de l'Angleterre normande. Henri *Beauclerc*, le maître de tant de gens des deux côtés du détroit, se faisait transcrire, pour son usage, les plus célèbres romans du moyen âge; mais dans ces fictions colportées par les trouvères,

vous ne trouvez pas encore la vie réelle, la vie éternelle, c'est-à-dire la vie de tous; au moyen âge, le peuple était absent du roman, tout comme de l'histoire; histoire, roman, poëme, tragédie ne s'intéressaient guère qu'aux gentilshommes, aux belles dames... cuirasses brisées par la mort, écharpes ternies par le temps, débris vermoulus du passé.

Soyons modestes et ne prenons pas pour nous seuls, toute la gloire de cette découverte, c'est un des soldats de l'empereur Charles-Quint et de Don Juan d'Autriche, Cervantes, qui le premier a porté dans le roman la vie universelle; le premier de tous, il a fait descendre la fiction dans l'arène commune, afin que chacun en prît sa part comme de l'eau d'un fleuve limpide, afin que chaque homme né ou à naître prêtât sa grâce, son costume, son visage, son esprit, ses ridicules et ses vices, à cette œuvre passionnée et féconde. Vous vous rappelez le *Don Quichotte*, ce monde éveillé, attentif, prompt à la réplique, prompt du geste, animé de la voix, croyant, hâbleur, malicieux, railleur, gourmand, et ces belles dames qui passent au loin, jetant un regard dédaigneux sur les Maritornes, et l'admirable Sancho dont la panse rabelaisienne est pleine de mangeaille, de bon sens et de proverbes, et ce Don Quichotte, le dernier, naïf et touchant reflet de la chevalerie expirée... voilà la belle et grande route que le roman moderne a suivie, voilà

le sentier parcouru par ces héros de la vie réelle, dont nous savons par cœur, les noms et les visages, grâce à Cervantes : le barbier, le comédien , le laboureur, les infantes égarées, le soldat qui revient de l'Afrique, les vieux chrétiens, les chevaliers — frais sentiers des plus naïves passions où l'herbe naissante nous conduit à la taverne, où les bergères mal vêtues, nous disent plus d'injures que de chansons; vieux liéges sous lesquels Ginès de Passamont fait sa ronde, idéal mêlé de réalité, la vie enfin, rien que la vie, mais la vie tout entière, et les bruits qu'elle amène et ses fantaisies , et ses efforts , et sa gloire, car la vie, c'est la gloire ; c'est mieux que cela, c'est la jeunesse, c'est l'entrain réel, animé, de tout ce qui est jeune, insouciant et fort! — Et pourtant le *Don Quichotte*, cette merveille, elle fut perdue pour la France tant que la France de Corneille resta la France de Scudéry et de sa sœur. Dans le couplet d'une romance populaire en Espagne, le grand Corneille trouve *le Cid;* dans tout le *Don Quichotte,* la France n'a rien trouvé d'abord que des Artamènes, des Alexandres, des festons, des astragales, des bergers de trumeau; mais enfin, après bien des hésitations, des essais, des tentatives, après le *Roman comique*, où quelque chose se remue qui ressemble à la réalité, après *la Princesse de Clèves*, ce quelque chose qui ressemble à une âme, Lesage vint, il se posa près de Cervantes, et

Cervantes lui fit place à côté de sa gloire, car Lesage tenait par la main son impérissable Gil Blas.

Grâce à Gil Blas, sur les deux rives de l'Océan dompté par tant de génies si divers, nous voilà, à tout jamais délivrés des *Cyrus*, des *Clélie*, des *Diane*, des *Arténice*, des *Alcidiane*, montagnes héroïques plus fécondes en souris qu'en héros. Le roman qui n'était guère qu'un poëme fabuleux, impossible, est devenu la comédie véritable. Importante révolution qui nous devait conduire, du roman de la vie errante, au roman intime, à l'histoire de la famille; maintenant le pas était facile à franchir, telle fut l'œuvre de Richardson et voilà son grand triomphe. Vous avez vu avec quelle prudence et quelle sage hésitation cet homme excellent, aussitôt qu'il se vit délivré du terrible souci des écrivains par métier : plaire pour vivre, et qu'il n'eut plus qu'à vivre pour plaire, s'était mis à tenter la grande chance des beaux ouvrages. Son plan était tracé depuis sa jeunesse; il voulait plaire par cette grâce ingénieuse qui est hors de l'atteinte de l'art; il était plus jaloux de persuader et de convaincre par de bons conseils, par de sages leçons, que d'attirer l'attention et d'exciter l'intérêt du lecteur. Il avait déjà cinquante ans (dix ans de plus que Jean-Jacques Rousseau, quand Rousseau commença à écrire), il était le maître de ses loisirs, de sa pensée, il était sûr de la probité et de la grandeur de sa

mission. Semblable à l'*Allegro* et au *Penseroso* de Ben Johnson, l'auteur de *Clarisse Harlowe*, pouvait à son gré, entendre chanter l'alouette, le matin et le soir le rossignol.

Un des grands reproches que nous avons entendu faire aux belles peintures du naïf romancier, c'est qu'elles reproduisent, d'une façon très-incomplète, les mœurs, le langage et les habitudes de la haute société anglaise; les critiques dédaigneux, car en tous pays la critique a ses dandys, accusent l'auteur de Clarisse Harlowe d'avoir étudié *le grand monde dans la cuisine*, comme dit la comédie, et c'est là, dit-on, une cause innocente de proscription pour ce chef-d'œuvre. Mais, pourtant est-ce à dire que s'il s'est privé de quelques élégances périssables, s'il n'a pas montré dans leur vrai jour douteux, les finesses de certains salons choisis parmi les plus difficiles, le père de *Clarisse* ne soit pas resté un écrivain puissant, non pas, je le veux bien, par les mièvretés d'une observation minutieuse, mais par la vigueur des pensées, par l'énergie du drame, par la puissance et l'entraînement immortel des passions? Vos élégances passeront, le drame restera; loin d'accuser votre poëte, vous seriez plus justes d'admirer comment il a fait, lui, qui ne connaissait de grand seigneur que lord Warthon! pour deviner tout ce qu'il a deviné de ce beau monde des vices éclatants qui lui était

fermé, de sa naïveté, il ne rougit pas, car il est, avant tout, un écrivain bourgeois. Il ne disait pas comme dit Hamlet : *Celui qui joue les rois soit le bienvenu*; ceux-là étaient surtout les bienvenus, dans les fictions de notre poëte, car le roman tient au poëme, qui n'étaient ni rois, ni princes; les plus simples, les plus timides, les plus chastes jeunes filles d'un foyer anglais, tels sont les personnages que l'historien de Clarisse Harlowe, préfére et de beaucoup à ces *Pasiphaés de l'esprit*, à ces *Dalilas de l'imagination*, dont parle Dryden. Tout réservé qu'il était, il avait ses jours d'audace; sa timidité naturelle ne l'arrêtait pas toujours quand il fallait raconter, même les excès de l'esprit, même le délire des sens. — *J'ai le projet de faire de lui un monstre énorme*[1], disait-il de son Lovelace, et vous savez s'il a tenu parole. Il ne se mettait pas à la fenêtre pour voir plus commodément la nature, mais il la voulait étudier de plain-pied et face à face ; homme sincère et vrai, et peu disposé à flatter même les innocents mensonges, il ne s'inquiétait pas *de ternir d'un soufle impur l'oripeau du sentiment ;* sa main était loyale, c'est-à-dire ferme au besoin, soit qu'il fallût toucher à la vérité, la montrer sous toutes ses faces, la dépouiller de ses habits d'emprunt, enfanter, encore un coup, quelque *monstre en morale*, soit qu'il s'attachât courageusement à la grande

[1] *I have a mind to make him a huge monster.*

famille des vices, il n'y allait pas de main morte, et il se croyait dispensé de mettre à ses mains, des gants musqués, *comme un joli monsieur qui offre la main à une dame pour danser un menuet* [1]. Calme et naïf conteur, ses sentiments étaient pieux et tendres, son humeur enjouée, il excellait à reproduire, non pas le paysage, non pas l'homme extérieur, comme sir Walter Scott, par exemple, mais le type intérieur de l'homme. Son style, sauf les grandes circonstances des jours de fêtes carillonnées, et quand absolument il lui fallait des mots doués de vie pour des pensées de feu, était un bon style de tous les jours, avec plus de chaleur que de lumière; son grand bonheur c'était d'étudier *les objets qui parlent du temps présent;* sa grande ambition c'était *d'ôter le masque des choses, aussi bien que des personnes*, comme eût dit Montaigne. Il savait à fond la famille, les relations des hommes entre eux, la puissance du vice, l'autorité de la vertu, et pour mettre ces grands débats dans leur vrai jour, il n'avait eu qu'à s'imbiber de ce génie de la lutte qui a rempli cette époque de l'histoire d'Angleterre : whigs et torys, haute église et basse église, controverses religieuses, politiques, morales, débats immenses qui ont duré plus d'un siècle, que la révolution française a fait taire de sa grande voix, Napoléon de sa grande épée! Ajoutez cet amour complet,

[1] Cowper.

cet amour *bourgeois*, pour la vérité, et vous comprendrez la valeur morale et la haute portée du roman de Richardson.

Vous avez vu que Lovelace était un être réel, tout est vrai dans ce beau livre, même le nom du héros. Que cette divine miss Clarisse Harlowe ait vécu en effet, et qu'en effet ait existé dans quelque comté de l'Angleterre, la pédante famille des Harlowe, attachée à sa terre, à son argent, à cette avarice qui est la source ignoble de toutes les méchancetés et de tous les crimes, nul ne peut en douter. Qui de nous n'a pas rencontré cette famille d'esprits médiocres, de cœurs étroits, d'orgueils froissés, de vanités misérables? Cette maison des Harlowe! mais rien qu'à toucher de son manteau, ces pierres froides et luisantes, on éprouve un indéfinissable malaise. Je vois la maison, le parloir, le jardin, le bûcher, la grande allée remplie d'une mousse verdâtre, le pavillon hanté par les esprits, je vois même les beaux oiseaux d'or et de feu, génies familiers et joyeux qui viennent saluer les belles mains de Clarisse, remplies d'une graine choisie. Je vois tout : je m'assieds dans le petit salon, dans le grand parloir, je détourne la tête : vient à passer M. James Harlowe et mademoiselle Arabelle Harlowe. Tristes lieux, tristes témoins d'une épouvantable tragédie :

« Oui, la mort a passé dans ces murs, mais le sou-
« venir de ces douleurs s'est apaisé et tourné en mé-

« lancolie, tant nous sommes loin de ces dou-
« leurs[1]... »

Que tout ce monde ait vécu dans cette maison, dans cet univers de quelques pieds, il n'y a pas à en douter; l'histoire de miss Clarisse Harlowe, c'est une histoire faite comme un roman, et si par malheur quelque habile critique venait à nous démontrer que notre louange est un mensonge, que notre admiration est une fiction, que Clarisse est restée dans le ciel sa patrie, que Lovelace n'a pas été vomi par l'enfer, soudain je ferme le livre, mécontent de ma duperie, indigné contre ces bâtisseurs de solitudes[2] qui pour des êtres vivants me donnent des fantômes : « Loin « d'ici, créatures oisives, retirez-vous dans vos mai- « sons, est-ce là une fête? » Despréaux, dans un vers plus précis, s'est écrié : *Rien n'est beau que le vrai!* C'est là justement l'excellente et immortelle beauté des romans de Richardson.

Mais pourquoi tant nous débattre contre la réalité qui se manifeste à chaque page, à chaque ligne de ces grands livres? Lui-même, notre bienveillant romancier, plus d'une fois il a pris soin de nous convaincre de la véracité de son roman. Cette touchante histoire, un peu longue, de *Paméla*, a fourni à son auteur le sujet d'un récit qui rappelle quelque peu la manière du

[1] Walter Scott. — *Old mortality.*

[2] *Ædificaverunt sibi solitudines.*

*Vicaire de Wakefield, le chef-d'œuvre des romans en miniature*, comme Gœthe l'appelle. Un bon gentilhomme qui vivait il y a vingt ans, avait raconté à Richardson que, dans une de ses excursions pédestres au milieu des divers comtés de l'Angleterre, il s'était arrêté, un jour de dimanche, à une auberge située sur le chemin de l'église. A peine le voyageur était attablé près de la fenêtre, qu'il vit passer, dans une belle et bonne voiture, le mari et la femme, jeunes et beaux, celui-ci et celle-là, mais surtout la dame avait une tête si noble et si touchante, les pauvres la saluaient avec tant de reconnaissance que le voyageur la suivit à l'église; là il put voir tout à l'aise la grâce et la piété de cette belle personne. Cette dame entourée de tant de bénédictions et de louanges était, il y a quinze ans, une pauvre enfant, élevée par charité, dans le château que vous voyez là-bas, chez lord ***. Notre bonne châtelaine avait fait de cette enfant sa femme de chambre, mais elle la traitait comme sa fille. La dame mourut que Paméla avait dix-huit ans; bientôt notre jeune seigneur se mit à aimer cette belle personne; mais ni la prière, ni la passion, ni la menace, ni l'injure, ni les piéges tendus à cette chaste et douce vertu ne purent venir à bout de cette honnêteté généreuse. A la fin le jeune comte fut touché de tant d'innocence et de beauté, et il fit de Paméla une comtesse; à cette heure lady Paméla est bénie, honorée.

entourée de respects et d'hommages ; son mari est le plus heureux des pères de famille. — Tel fut le récit du voyageur.

Quand donc il se fut donné toute cette peine pour se renfermer dans cette heureuse et brillante position, au bout de vingt-cinq ans d'un rude labeur, Richardson se rappela cette touchante histoire et il la mit en œuvre, avec quelle joie calme, vous le savez ! Il faisait vie qui dure, de ce drame touchant et mouillé de larmes ; il écrivait lentement, longuement, à ses heures, quand tout souriait autour de lui, quand le silence était profond, l'enfant tranquille, le vent tiède, ou la maison bien chauffée. Il est le premier à se réjouir de son œuvre, chapitre par chapitre, s'arrêtant avec complaisance, aux beaux passages, se souriant à lui-même quand il y avait de quoi sourire (témoin la préface !), et prenant, sans façon, sa bonne part des sympathies de l'auditoire. Chaque matin (tout comme pour *Clarisse*), famille de parents, d'amis, de serviteurs demandait : *Paméla, comment va-t-elle!* et quand il avait de bonnes nouvelles à donner, il ne les faisait pas attendre. A la fin, cependant, et ce jour-là, on fit dans cette heureuse maison un grand feu de joie, après bien des traverses, Paméla se mariait au jeune comte. La première rencontre des deux amants s'était faite le 10 novembre 1739, et le 11 janvier 1741 le mariage (en quatre volumes) était si-

gné ; ainsi en dépit de tant de longueurs, nos amoureux n'avaient pas perdu trop de temps.

Le succès fut immense ; jamais livre *n'avait roulé avec plus de rapidité dans le torrent de la vente ;* on lut, on fut touché, on applaudit, avec des larmes, avec des sourires ; le roman fut recommandé en pleine chaire, comme un livre d'un prix inestimable et qui valait mieux que les meilleurs sermons des plus grands maîtres, et même Richardson se range tout à fait de cet avis quand il dit quelque part que l'éloquence chrétienne est tombée dans les excès les plus condamnables. Jamais, jusqu'à ce jour, l'Angleterre n'avait rêvé une joie plus littéraire et plus complète. Pour le coup, la nation anglaise était prise sur le fait, et le Phébus de Versailles n'avait rien à voir dans ce style facile et naturel. Voilà enfin les deux amoureux de roman qui osent soupirer pour tout de bon, point d'incidents compliqués, nul effort, une fable très-simple qui se déroule au grand soleil ; voilà enfin une jeune fille de la plus petite condition qui intéresse mille fois plus que les hautes princesses, reines détrônées du roman moderne ; le style est aussi limpide que l'action est claire, ces gens-là parlent comme ils agissent, c'est de la comédie vieille d'un jour, car rien ne ressemble à un tableau fidèle comme cette histoire de *Paméla ;* on y retrouve toutes les émotions contemporaines des hommes avec qui l'auteur a vécu ;

chaque mot et chaque événement se ressentent de l'ordre, de la paix, de la subordination si fortement établie dans cette société anglaise dont Richardson, Fielding, Goldsmith, Smolett, Mackensie, Sterne lui même, ont été les charmants, les profonds, les ingénieux historiens.

Le bruit avait couru un instant qu'un célèbre imprimeur de Londres, Ch. Aaron Hill avait *aidé* Richardson à écrire le roman de *Paméla*. A cette époque où la littérature était chose sérieuse et ne se prodiguait pas, au hasard, comme l'eau des fontaines, un pareil bruit ne pouvait être qu'une calomnie sans portée; toutefois M. Hill pensa qu'il était de son honneur de démentir ce petit mensonge qui eût pu devenir à la longue, une grosse vérité : « Richardson, dit-« il, est le seul auteur de cette école de vertu, et à « mon sens il est peu d'hommes vivants ou morts « qui aient égalé celui-là dans la vigueur de ses ta-« lents naturels. Tout d'un coup, par un jour d'été, « vous découvrez un océan au flot calme et puissant, « soudain cet océan plein de soleil, dominant peu à « peu son immense profondeur, soulève jusqu'aux « cieux, les masses les plus énormes; l'instant d'après « cette vague imposante retombe sur elle-même avec « grâce et sans fatigue. Dans tout ce qu'il dit, dans « tout ce qu'il fait, il est toujours près de la nature : « je ne lui sais qu'un seul défaut, mais j'avoue que

..

« Richardson le porte à l'excès, la méfiance de ses « œuvres. On dirait que pour lui a été faite cette pa- « role du livre : *Verebar mea opera omnia.* »

Huit ans après le mariage de Paméla, venait au monde, jour pour jour, miss Clarisse Harlowe; « étoile brillante qui jetait ses premières splendeurs « dans le fleuve de la vie. Trop douce image pour un « pareil miroir! être charmant à peine formé, la fleur « entr'ouverte avec tous ses parfums[1]! »

## V.

Cherchons maintenant, si vous le permettez, quelques détails des habitudes, des mœurs, des usages de cette nation anglaise dans laquelle nous allons entrer tout à l'heure, à la suite de Lovelace et de Clarisse Harlowe, deux guides si différents. A coup sûr Voltaire est un bon guide, mais juste ciel! son observation tout enthousiaste que vous l'avez vue, n'est pas chose sur quoi l'on compte; il vise au trait, sa louange même a des griffes. Suivons un cicerone plus calme et surtout plus anglais; cherchons l'état de la société en Angleterre, tout simplement parmi les moralistes, parmi les poëtes comiques qui l'ont étudiée jusqu'au fond; Addison, par exemple, quel

[1] Lord Byron.

guide meilleur? Où donc rencontrer une tutelle plus bienveillante et plus vraie, une satire plus affable, un esprit plus disposé à l'indulgence? Il met en préceptes ce que Richardson met en œuvre, il dessine en masse, cette même foule que le romancier fait parler, fait agir à son gré : « Apprenez, s'écrie-t-il, appre-« nez, jeunes gens, et souvenez-vous, vous qui êtes « déjà avancés dans la vie, le but et la fin de toutes « choses, et comment l'homme sage qui veut bien finir, « doit faire ample provision de probité et de vertu![1] »

« Le jour d'hier est passé, où en est le jour d'au-« jourd'hui? et le jour de demain où donc ira-t-il? » Ne dirait-on pas une invocation de Richardson? Ceci dit, Addison raconte ces mille petits détails qui donnent sa physionomie à un peuple. Par exemple, quels étaient les livres de toute bonne maison anglaise, en l'an 1720? Je rencontre, dans les parloirs de ces riches bourgeois, *les Plaisirs innocents de la vie rustique*, *les Rêves de la comtesse de Kant;* sur la toilette d'une femme à la mode je vois la dernière brochure : *Tout cède à l'amour;* la tragédie jouée le mois passé : *l'Innocent adultère*, repose à côté du traité d'*Arithmétique du gouvernement patriarcal* et de *l'Histoire des grands orateurs embarrassés dans leurs ha-*

[1] *Petite hinc juvenesque senesque,*
*Finem animo certum, miserisque viatica.*
Pers. s. V

*rangues*. Parfois on s'entretient d'un grand succès de comédie : *l'Amour produit l'amour;* il y a surtout le rôle du chevalier Simpson qui a fait rire toute la cité. Les contes de la Fontaine ne se lisent que sous le manteau et en français. Les romans de chevalerie sont encore à la mode; on croit aux chevaliers, aux varlets, aux belles dames, aux combats de taureaux. Les duels s'accomplissent très-souvent dans la forme ordinaire : le chapeau sur les yeux, un silence farouche, première botte, parade, repos, explication, raccommodement[1]. *La Doris* de M. Congrève est une satire qui passe pour un chef-d'œuvre de raillerie : le poëte a tracé le portrait d'une femme débauchée en traits si vifs que de nos jours la pruderie anglaise en serait révoltée. On s'occupe de la prétention ridicule d'un libraire français qui est venu à Londres avec une cargaison de sermons. De temps à autre paraît incognito, quelque méchant pamphlet contre le gouvernement, ou bien arrive une averse soudaine de libelles et de satires anonymes. Chaque parti se donne de grandissimes coups de pied avec la plume qu'il tient à la main et les gens insultés en sont à regretter cette loi des douze tables qui punissait de mort quiconque, dans un libelle, attentait à l'honneur d'un citoyen romain. Ces pamphlets remplis de violences, de colère, d'insultes, s'attaquaient aux personnes les

[1] *L'Héritière*, comédie.

plus honorables de la nation anglaise, ils sortaient, pour le plus grand nombre, de cette bourgeoisie avide et jalouse de toute prérogative, même nous serions bien étonnés, le connaissant comme nous le connaissons, si M. James Harlowe n'était pas un des fauteurs les plus acharnés de ces tristes écrits. Quoi d'étonnant? les Anglais sont avides, comme tous les hommes, de nouveautés et de nouvelles : *Est natura hominum novitatis avida*, et quoi de plus nouveau que de donner un démenti quotidien à la probité, aux grands noms, aux grands services? Les feuilles volantes font les délices des cafés. De Paris, de Bruxelles, de la Haye, de toutes les grandes villes de l'Europe, les nouvelles arrivent chaque matin, et comme on s'y est habitué durant les guerres, la paix venue, l'habitude du journal est restée. Londres veut savoir tout ce qui se passe au dehors : *le pape a nommé un cardinal, le roi de France est en son château de Marly*, et autres nouvelles, surtout le lecteur est ravi quand la nouvelle est assaisonnée de quelque bonne grosse médisance, de quelque bonne calomnie. Voilà ce qui plaît, ce qui charme, ce qui rappelle son buveur, d'où il suit que déjà, en ce temps-là, pour bien remplir une gazette, ce qu'il y a de mieux, c'est le mensonge, le mensonge de parti, bien entendu. — Ne nous parlez pas d'une chanson nouvelle ou d'un conte bien fait, mais en revanche, tombez à bras rac-

courcis sur les whigs, si je suis tory, ou sur les torys si je suis whig. C'est l'usage : ça ne blesse personne, en fin de compte, et d'ailleurs le monde n'est pas fait autrement.

Entre autres publications, voici la onzième édition *du Voyage d'un pèlerin pour aller de ce monde à l'autre*, par Jean Bunyan, le fervent enthousiaste qui nous indique le chemin du paradis. — Il se publie le prospectus d'un nouveau journal : *la Gazette des bruits sourds*, remplie de l'immense *on dit* de la ville : ce sera comme si l'on se parlait à l'oreille, et nous ne serons plus exposés aux murmures dévorants de M^me^ Brouïne et C^ie^. La caricature, cette satire en plein vent, qui fait partie du génie anglais, qui touche à tous les ridicules et qui tient à toutes les libertés, je la vois commencer en Angleterre, non pas seulement sous la plume de Richardson et de Fielding, mais sous le crayon des plus habiles dessinateurs. Les Italiens ont inventé cette façon de rire au nez du genre humain; ils appellent ces portraits exagérés : *caricaturas* et ne s'inquiètent guère de ce que dit Pascal : « Il est dangereux de faire voir à l'homme combien « il est semblable aux bêtes, sans lui montrer sa grandeur! » — On prépare un bleuet : *Histoire des ouvrages des ignorants, à l'usage de la république des hommes sans lettres*. Bref, la manie d'écrire s'est emparée des Anglais; vous savez bien, il s'agit de

cette fièvre maligne qui s'appelle le *Cacoëthes*[1] dans Juvénal, et quand ce levain de raillerie s'est aigri dans les cœurs envieux ou blasés, la maladie ne peut plus se guérir qu'à Bedlam. Ce n'est pas que MM. les Anglais ne se soient défendus à outrance contre cette maladie incurable de l'écrivaillerie; ils ont employé, mais en vain, tous les remèdes et la plus active surveillance : le fer et le feu ont poursuivi les garçons écrituriers de l'Angleterre; on a appliqué plus d'une fois, le patient dans un trou fermé par deux planches, et il a été exposé pendant une heure à toutes les intempéries de l'air, rien n'y fait, ils veulent écrire. — Ils n'aiment guère la musique, et ils s'en moquent, l'un d'eux même qui avait un mauvais cheval, l'avait nommé : *Fiddleback, dos de violon*[2]. Ils sont fous de critique; entre autres critiques, ils veulent qu'on leur parle de théâtre, et quand on s'occupe des comédiens ou des comédies, on n'y saurait mettre trop de férocité. — Les savants de la Grande-Bretagne ne valent guère mieux que ses critiques. Vous connaissez l'illustre M. de Cadencill; c'est un digne homme qui ne dit pas grand' chose et qui en dit encore beaucoup trop. Il ressemble à un

[1] *Tenet insanabile multos*
*Scribendi cacoëthes, et ægro in corde senescit.*
Juvenal, s. VII.

[2] Le nom du cheval de Goldsmith.

savant, comme les joueurs de violon dans les rues, ressemblent à Corelli. Il a mis en stances les onze mille vierges, et chaque vierge aura sa stance, encore serez-vous trop heureux s'il ne leur donne pas des talons rouges et des robes couleur de rose, semées de poudre de perles. Cadencill est un des personnages de la littérature savante ; de ces tâches fastidieuses se contente l'esprit de tous les jours, c'est ce qui se fait de mieux, chaque matin, pour être oublié chaque soir.

Les Anglais, en ce moment de leur histoire, ne songent guère qu'à faire leur fortune ou à se pousser à la cour. On aime mieux être le favori du roi que d'être un citoyen populaire ; ils sont fiers de leur nationalité et ils ne consentent à la partager avec personne ; un auditoire anglais veut absolument qu'on lui lâche de temps à autre, quelque bonne citation latine, sauf à n'en comprendre que la moitié. —C'est l'habitude des jeunes gens de la Grande-Bretagne de se moquer du mariage, de célébrer les bienfaits de la vie libre, d'accepter, tout au plus, les liens *d'un mariage d'Écosse*, avec le divorce en perspective ; et enfin de s'atteler au joug conjugal, mais de mauvaise grâce, et quand il le faut absolument. Aussi bien, les a-t-on comparés à des lévriers, fous dans la jeunesse et puis tristes à mourir. — L'Anglais est fier de son gouvernement. — « O mon cher pays, s'é-

« crie-t-il avec le poëte latin[1] que vous valez beau-
« coup et que vous méritez bien l'estime de toutes
« les personnes judicieuses! » La Bible est dans toutes les mains, traduite mot à mot; de là une certaine pompe orientale, mêlée de familiarité qui n'est pas sans grâce, mais cependant ne leur parlez pas de religion, c'est un genre de conversation qu'ils évitent; on rougirait d'être trop chrétien; déjà l'usage s'en va de faire bénir le pain et la viande par le père de famille et de remercier Dieu au dessert. On ne se met plus à genoux dans les églises, non pas que la piété manque à ces âmes superbes, mais depuis le règne des hypocrites qui ont fait mourir le roi Charles I$^{er}$, les beaux esprits, les jeunes gens, les galants seigneurs de la cour de Charles II ont tourné en ridicule ces faiseurs de momeries; de leur côté les hommes graves et justes rougiraient de ressembler aux puritains de Cromwell. —L'homme du peuple est superstitieux, il croit aux songes et aux pronostics, il consulte les devins et les sorciers. Les villages et les bourgs sont remplis de bohémiennes chargées de la bonne et de la mauvaise fortune de quiconque leur tend une main et une demi-guinée. En général, le peuple anglais a perdu quelque peu de sa simplicité naturelle, de cette franchise noble et généreuse qui annonce les grandes âmes; son discours est surchargé de salutations, de compli-

[1] Ménandre.

ments, de précautions oratoires; les belles phrases à la mode ont dénaturé la langue, elles ont gâté le caractère national. *Comment vous portez-vous?* et *mille pardons!* autant de locutions nouvellement introduites, dans les meilleurs parloirs. Plus on est un Anglais à la mode et plus il faut ressembler à un Français de la place Royale. — C'est la nation la plus fameuse qu'il y ait au monde pour ce qu'on appelle les *gens bizarres* et *d'une humeur fantasque*. La mélancolie est une espèce de démon qui, à de certaines époques, envahit l'île entière; alors on n'entend parler que de suicides : « Dans ce triste mois de no- « vembre, lorsque les amants anglais se pendent ou « se noyent, le jeune comte de ***, etc.; » tel est le début d'un roman publié à Paris. — Aussitôt qu'un Anglais aspire à l'honneur de représenter son pays au parlement, ce n'est plus le même homme; il ne dit plus comme dans la comédie : *Vive la liberté et Fleetsrée*[1]; il accepte toutes les humiliations, il se trouve à toutes les tavernes; pas de vieille femme qu'il ne salue, pas de manant aviné avec qui il ne choque le verre; triste manie de vouloir s'élever par tant de bassesses. Puis une fois au parlement vous avez des statues parlantes, quand elles parlent. Le malencontreux orateur est immobile, le regard sans force, le geste sans grâce, la voix mo-

[1] *La Méprise d'une nuit*, comédie de Goldsmith.

notone; tout lui manque, le bruit et l'éclat, l'inspiration et les mille hasards heureux de l'éloquence. Médiocre orateur de parlement, médiocre sermonneur à l'église, monotone causeur au barreau. Ils plaident les mains dans les poches, les yeux attachés sur une feuille de papier que le vent aura poussée à terre; les plus habiles tiennent leur chapeau à la main et quand arrive l'inspiration le feutre fléchit sous leurs doigts, première victime de leur éloquence. Tout au rebours, les poëtes anglais; autant les orateurs sont embarrassés dans leurs harangues, autant les poëtes sont remplis d'audace; ils obéissent librement aux voix intérieures, ils savent retrouver dans l'espace, les formes, les bruits, les couleurs, les rêves, l'âme errante! la passion, l'idéal, l'enchantement!

Parmi tant de caractères différents dont se compose cette nation, il en est de tranchés et d'un relief vigoureux, que l'on ne rencontre guère qu'en Angleterre. On admirait beaucoup, en ce temps-là, une suite d'images énergiques qui représentaient : *La vie du mauvais sujet,* ce mauvais sujet était le brillant joujou du *Club des dames*, et, du moins dans ces images, il en eût remontré à Lovelace. Plus d'un oisif s'amuse à prendre au contre-pied tout le genre humain; il mange quand il a faim, il dort quand il a sommeil, il n'a pas d'autre boisson que l'eau de Spa ou l'eau-de-vie; il s'habille à sa guise, il reste où il est

bien; peu s'en faut qu'on ne l'envoie aux Petites-Maisons. Le gentilhomme fermier passe sa vie à la chasse et à la pêche, à la pêche et à la chasse; c'est de lui qu'il est dit dans l'Écriture ce que Goliath dit à David : *Je te donnerai les oiseaux du ciel et les bêtes des champs.* — *Peuple de Cous-roides*, disaient les premiers apôtres de l'Angleterre, en parlant de ces obstinés.

Les Anglais, déjà en ce temps-là, sont de très-grands amateurs de curiosités; un très-savant et très-habile libraire de Londres, qui fut un peu le contemporain de Richardson et son égal en considération et en bonheur, Robert Dodsley[1] a laissé une jolie petite comédie qui se pourrait intituler d'un mot parisien tout moderne : *Le marchand de bric-à-brac ;* montres d'or, porcelaines, coquilles curieuses pour tabatières. « Nous sommes dans le siècle des riens, et l'on n'es-« time que cela. » Cette boîte est si *petite* que c'est la plus *grande* curiosité de l'Angleterre. — Ce petit chien empaillé dormait naguère sur un coussin de velours, rehaussé d'une couronne ducale; il est mort, le pauvre cher petit animal, pour avoir suivi une femme de chambre au jardin, et la malheureuse fille en a perdu sa place et sa bonne renommée.

La collection des tabatières est des plus complètes,

[1] Le libraire Dodsley eut l'honneur d'acheter et de publier la première édition du *Vicaire de Wakefield.*

en or, en ivoire, en argent, en coquille, mais il faut savoir agréablement s'en servir ; plus elles sont élégantes et riches plus il est convenable de les accompagner d'un propos leste et joyeux; c'est le cas ou jamais d'employer le mot *à double entente*, le mot à la française, graveleux et grivois.

On vend de tout dans cette boutique de bric-à-brac ; au besoin on y trouverait même un anneau de mariage, mais la femme est une crécelle à l'oreille de son mari, c'est le tambour qui bat le pas de charge, c'est le cheval de bois de la fantaisie. — Voulez-vous un masque? le marchand de curiosités en vend à tout prix. Pourtant, à quoi bon les masques ? on a tant perfectionné l'art du déguisement !— des lunettes? des balances? Parlez ! — En fait de *haute curiosité*, voici la planche de cuivre sur laquelle furent gravés les discours d'Adam et d'Ève, discours effacés par le temps, on peut remarquer cependant que déjà les discours de notre première mère étaient plus longs de moitié, que ceux de son mari. — La boucle de cheveux de Samson, enveloppée dans un morceau du manteau de Joseph, — une larme d'Alexandre le Grand, — une maille du filet de Vulcain, — la flûte d'ivoire de Caïus Gracchus: elle calmait le tribun, elle apaisait ses colères, — pacifique instrument dont les sons mélodieux sont inconnus dans les tavernes de Londres.

Et enfin voici la morale du marchand de bric-à-brac, on dirait que cela est écrit d'avant-hier, vu et corrigé par son digne successeur, *après-demain.*

« Mon magasin est une comédie, et j'ai grand'-
« peine à ne pas rire aux éclats lorsque je vois un
« idiot de la bonne compagnie acheter cent guinées,
« une bagatelle qui ne vaut pas un schelling ! Que de
« beaux patrimoines donnés en retour d'un mauvais
« titre ! En voilà un qui était libre comme l'air, et qui
« se fait valet de cour ! »

Le chapitre des femmes — c'est l'infini ! Voltaire n'a vu que les servantes et les duchesses de Londres, Addison a vu toutes les femmes. En voici quelques-unes prises sur le fait et en courant : — *La savante.* Elle disserte de la vertu de l'aimant, mais elle ne sait pas le prix du beurre ; elle lit Locke et elle n'entend rien à la pâte feuilletée. A peine sait-elle comment se distille l'*essence de roses, l'eau de rose et la rosée d'olympe, et l'essence de corne-de-cerf* pour les vapeurs.—Lydie vivait heureuse dans son vieux château, en province ; elle recevait de temps à autre, la visite de la femme du ministre de la paroisse et ces deux dames échangeaient, à qui mieux mieux, leurs recettes pour faire des onguents, des potions, des sirops, des cataplasmes, des eaux cordiales. Mais Lydie se fatigue de mener la vie des dieux Sylvains ; un beau jour elle vient à Londres pour

chercher les plaisirs de la ville. C'en est fait, elle est lancée. On ne voit qu'elle à Hyde-Park, à la comédie, à l'Opéra, partout, habillée à la dernière mode du *Memorandum des dames anglaises*, journal orné de dessins très-exacts.—Florinde est indolente, rien ne l'émeut, rien ne la touche; à peine est-elle assez curieuse pour prêter l'oreille à ce qu'on lui dit.—Il en est plus d'une que rien n'étonne; hardie en ses propos, on peut tout oser avec elle: elle ne rougit plus, elle n'a jamais rougi de sa vie; la médisance est, pour ces jeunes filles, une parole innocente. C'était encore un vice très-commun parmi les dames anglaises, le désordre de la parure, la robe négligée, les cheveux mal peignés, du linge sale, véritable poison de la tendresse conjugale,—*Aussi malpropre qu'une Irlandaise élevée en France*[1], c'était déjà un proverbe en ce temps-là. — Parthenisse qui avait autant de beauté et d'amants que pas une demoiselle de la Grande-Bretagne, a été prise par la petite vérole, la dame est abandonnée par ses amants, c'est-à-dire par tout le monde, Parthenisse est inconsolable. Corinne est plus sage, elle se console par le bon sens, de sa beauté évanouie et elle appelle à son aide les grâces faciles d'un bon caractère. Jeunes femmes, qui êtes belles, ne soyez pas trop fières de votre joli visage, ne le gâtez pas par l'affecta-

[1] *L'homme franc*, comédie de Wicherley.

tion et l'afféterie, soyez bonnes et douces à vivre; laissez les duchesses de Drury-Lane se coiffer *au sévère, au capricieux, à la parfaite aimable.* En fait de jolie Anglaise, parlez-nous de cette bonne Sylvie, elle est bonne à tout; elle chante et elle tient les livres en partie double, elle danse une *gigue* et elle fait le thé à merveille; elle sait par cœur *la ménagère parfaite* et *la nouvelle échéance des modes;* elle n'a pas eu besoin de lire *les Épreuves du caractère,* pour être aimée, pour être aimable, pendant que sa sœur Marthe, malade de la rate, indolente et plaintive, boude et languit dans un coin, tout exprès pour arriver à cet *air négligé,* à ce *je ne sais quoi* que l'on trouve si charmant.

Les femmes grosses ont des envies ruineuses : envie de meubles précieux, envïe d'un carrosse et de deux chevaux bai brun, envie de vaisselle d'argent ou de porcelaines chinoises; il leur faut des petits pois au mois d'avril et des raisins au mois de mai. Eh! bon Dieu, quand une femme est prise de l'amour de la dépense, il n'est pas nécessaire que cette femme soit enceinte pour ruiner son mari, le moindre prétexte lui suffit. Nous en savons une qui est charmante, avec tous les talents; elle chante, elle danse, elle joue du luth, elle dessine, elle parle le français, elle sait l'italien, elle brode, que de sciences! or ce sont justement ces sciences qui la ruinent; elle a

des maîtres qui viennent chaque jour et qui sont hors de prix ; elle achète des livres pour sa bibliothèque, des couleurs et des brosses pour son atelier. Belinde, qu'il ne faut pas confondre avec Belinde de *la boucle enlevée,* passe tour à tour de la coquetterie au bel esprit, et du bel esprit à la médisance. Elle était naguère tout occupée à faire revivre un bonnet à la Henri IV qu'elle a retrouvé dans le portrait de sa tante Debora, par Kneller. —Entrez chez Belinde sur les dix heures, c'est un feu roulant de médisances. On vous dit : *Qui* aime *quelqu'un;* on vous parle de Monsieur et de Madame *vous savez qui;* que l'on a surpris *vous savez où*[1]. — Dans cette école de médisance, vous apprenez tout au long l'histoire de *lady Fashion* et du *colonel Cotterie*, là on vous dira, si vous le désirez, comment et pourquoi la Fille de *Trip* (*croc-en-jambe*) se promenait à Kensington, dans un vis-à-vis de drap bleu, tiré par des chevaux de printemps et surmonté de trois laquais poudrés. D'ordinaire la séance se termine par la lecture de quelques pages de morale que la dame compose à l'aide de toute une bibliothèque de comédies et de romans.

Cette autre dame, plus modeste et moins dangereuse, se passionne pour les travaux à l'aiguille ; où est le mal? Le mal c'est qu'elle se brode nuit et jour manteaux, jupes, tabliers, mouchoirs, bour-

[1] *L'Orpheline*, comédie d'Otway.

ses, pelotes, devant-de-corps. Pour ajouter au travail des mains, la dame se fait broder, par quatre Françaises réfugiées qui sont à ses gages, des courtes-pointes, des toilettes, des tentures pour cabinets, des rideaux de lit et de fenêtre, des tabourets et des fauteuils. Pauvre mari, toutes ces tapisseries te mettront sur la paille, et, voyez la belle façon de se creuser sa propre tombe au milieu des tombeaux de tant de propriétés décédées! — La pharmacie est encore un objet de grosse dépense et les dames anglaises se font une joie de cette science. — Emplâtres, poudres, ratafia, persicot, cerises: fleurs d'oranger, vins fabriqués avec des fruits, des feuilles, des baies, autant d'horribles boissons qu'il vous faut avaler quand on vous dit d'un air câlin; — C'est moi, monsieur, qui les ai faites! Il est vrai que la dame économise sur les habits de son mari, sur la pension qu'elle fait à son père, sur le pain et sur l'éducation de ses enfants qu'elle garde chez elle pour les élever au plus bas prix possible. Pauvres enfants! le sommelier de la maison leur sert de gouverneur, un comédien ambulant devient leur maître de danse, un déserteur de Dunkerque leur enseigne le français.

Ainsi les dames sont faites, et même en laissant de côté les belles histoires du *Magasin scandaleux*, nous ne sommes pas encore à bout de ridicules. C'est surtout au retour de chaque printemps qu'une femme

bien élevée doit se tenir sur ses gardes, selon une remarque judicieuse du chevalier de Coverley, un de nos juges de paix. En fait d'extravagances, nous vous signalons l'ardeur de certaines femmes à monter à cheval; elles portent le chapeau, le plumet, le surtout à *ventre d'or*, la perruque; elles nouent leurs cheveux avec un ruban, ou bien elles les enferment dans une bourse, à l'imitation des cavaliers du bel air.

Il faut plaindre les marchands de Londres, ils n'ont pas ville gagnée. Dans les heures de la journée, les plus favorables à la vente, leurs boutiques sont encombrées de petites-maîtresses qui, sans vouloir rien acheter, viennent marchander du thé, un écran, une aiguière, une jatte à faire le punch, des plats, des assiettes, tout ce qui vient des Indes, tout ce qui vient de la Chine, puis, quand elles ont bien marchandé, nos oisives quittent la boutique comme elles y sont entrées, ce n'est qu'une journée perdue pour la marchandise et pour le marchand.

La dévote perd son temps à l'église, elle est médisante, colère, elle se pose comme l'ennemie de tout innocent plaisir; elle a toujours ses poches bourrées, non pas d'un petit chien de Boulogne, d'un écureuil ou d'une marmotte, comme c'est l'usage, mais de quelque traité de morale qu'elle ne manque pas d'ouvrir en cachette aussitôt qu'on la regarde. A la dernière course d'ânes, quand nos bons gentilshommes campagnards,

en perruques d'abbés et en ceintures blanches, s'escrimaient à conter fleurette à la portière des carrosses, la dame, dans cette gaieté et dans cette foule, se mit à prier Dieu, avec les grands roulements d'un regard hypocrite. Une autre hypocrite, plus excusable, veut faire, de son teint olivâtre, un teint de roses et de lis, elle y perd son visage et sa peinture. Pourquoi rougissez-vous à tout bout de champ, Orbicilla? une honnête jeune fille ne doit pas toujours avoir la rougeur à la joue. — Et pourtant rien de plus triste que les pâles couleurs. Sabine oubliée dans son pensionnat où elle est entrée fraîche et vivante comme une belle plante au soleil, en est sortie avec la figure d'une déterrée; d'abord elle a mangé le gruau cru et par poignées, puis elle s'est régalée avec les morceaux d'une vieille pipe imprégnée de vieux tabac; de la terre de pipe, nous avons passé à la craie, de la craie à la cire rouge qui fut longtemps son régal, puis nous avons dévoré la cire noire des billets d'enterrement; à la fin les murs du jardin nous ont fourni leur plâtre et leur gravier pour notre déjeuner, maintenant nous en sommes arrivée au charbon pour tout potage!

Un jour, qu'elle se rendait dans un coche public, d'Essex à Londres (figurez-vous notre pauvre Clarisse en compagnie de pareils voyageurs!) madame Chatelain eut bien à souffrir de ses compagnons de

voyage. Les discours étaient crus, de toute crudité; il y avait dans la voiture un soi-disant capitaine qui chanta des obscénités tout le long du voyage; un autre gentilhomme de la même tournure, répliquait par des quolibets du plus mauvais goût, et quand le chariot arriva à Londres, il était temps. Ce qu'on appelle en Italie *le sigisbée*, s'appelle à Londres le chausse-pieds. Une dame bien posée dans le monde, ne saurait se passer d'un chausse-pied, dévoué, plein de zèle, attentif, et content de soupirer en silence, *vrai sigisbée platonique*, jusqu'à ce qu'enfin l'amour de ce digne servant trouve chaussure à son pied. Plus une dame est à la mode et plus elle a de ces sortes de bons enfants à son service. Telle femme n'a que rarement chaussure neuve à ses pieds, qui possède dans son parloir des chausse-pieds de tous les pays et de toutes les couleurs. — La danse c'est la science des mouvements décents; il ne faut pas qu'une fille bien née dédaigne la danse qui est un art véritable, mais aussi il ne faut pas ressembler, le moins du monde, aux danseuses de profession. — On appelle : *maris béquetés de la poule*, le mari tatillon qui veut savoir le prix des huiles de noix, et quelle est la meilleure sauce pour la venaison et comment on peut confire les abricots? le *béqueté de la poule* s'appelle aussi un *Jean jeane;* on appelle cela, Jean Jean, en français. — Il y a bien peu de galanterie à cette heure, et en preuve

écoutez les plaintes de ce vieux gentilhomme qui va se promener à la campagne un jour de fête. « Regar-
« dez un peu cette jeune fille qui se promène avec
« son galant. La belle mode ! l'homme marche sur le
« pavé sec, contre la muraille, pendant que la demoi-
« selle crotte sa belle robe dans la boue pour se tenir
« à côté de son galant. »

Toutes les Anglaises se peuvent diviser en deux classes : *les Pictes, les Bretonnes ;* la Bretonne à l'air vif et animé, la Picte à la démarche superbe et nonchalante. Il n'y a pas déjà si longtemps que pour imiter les dames françaises, Pictes et Bretonnes se faisaient servir par des valets de chambre ; leur buste appartenait au valet de chambre ; *depuis la pointe des pieds jusqu'à l'épaule* elles étaient servies par leurs femmes [1] ; un valet leur présentait le miroir, un valet pour dames peignait leurs cheveux ; la dame parée et fardée, recevait au lit les visites du matin, toujours pour copier les petites-maîtresses de Versailles ; elle riait aux éclats, tout en parlant de la politique courante ; allait-elle au théâtre? elle avait grand soin d'arriver quand la tragédie était commencée, et de saluer de la voix et de l'éventail, toutes les dames de sa connaissance. — On se baise *à la française*, entre les sourcils, pour ne pas gâter les couleurs du visage.

[1] *L'Héritière*, comédie.

Rien qu'à la façon dont ses mouches sont posées, vous reconnaissez les tendances politiques d'une merveilleuse de Drury-Lane ou de Covent-Garden ; la mouche à droite, indique une whig exaltée, la mouche à gauche, une tory intraitable ; les indifférentes mettent leur mouche de chaque côté du visage, sans s'inquiéter du côté whig ou du côté tory.

Si vous voulez avoir l'idée de la vie que peut mener un honnête gentilhomme anglais, contemporain du lord M*** et de l'oncle Antony, dans une bonne maison bien tenue, nous vous citerons le chevalier de Coverley. Vous lui faites visite, il faut tout de suite vous rafraîchir avec un excellent breuvage où il entre du vin sec, de la crème, de la muscade, des œufs battus et du sucre. Dès ce moment vous devenez l'hôte du chevalier, vous êtes chez vous, vous êtes le maître, liberté entière, et s'il arrive quelque importun du voisinage, promenez-vous tranquillement derrière la charmille, votre incognito sera respecté. Les domestiques sont peu nombreux et bien choisis ; ils font partie de la maison, ils y vivent, ils y meurent. Le valet de chambre est plus âgé que le maître, le sommelier est plus que grisonnant, le cocher ressemble à un empereur romain ; le palefrenier est un ancêtre ; tout ce monde-là s'aime et s'entr'aide ; le vieux chien dort dans son coin, la vieille haquenée a gardé sa place dans l'écurie ; après avoir trotté dix ans, elle se repose. Le

maître de la maison est adoré de tous ses gens, la cave est bien garnie, le bûcher est rempli, la cuisine est pleine de feu, le garde-manger est à la glace; déjà la science du *Comfort* est trouvée et elle ne s'arrêtera plus. Le chapelain de la maison est un bon prêtre qui ne sait pas trop de latin, pas trop de grec, et qui se défend au trictrac; chaque dimanche le digne homme récite d'une voix sympathique et sonore, quelque beau sermon de l'archevêque Tillotson, de l'évêque Saunderson, du révérend Barrow, du docteur Calamy. C'est l'usage dans toute maison anglaise, que les serviteurs recherchent la présence du maître, aussi c'est à qui se trouvera sur le passage du chevalier, pour obtenir un regard, une bonne parole. Ce n'est pas M. de Coverley qui voudrait voir messieurs ses valets porter ses vieux habits pour mieux ressembler à leur maître; le valet a son habit fait à sa taille et c'est pour lui un avertissement de ne pas sortir de sa sphère. Le chevalier est économe pour avoir le droit d'être généreux; les fermiers sont sûrs, avec lui, de n'être pas torturés dans les temps de disette; ses terres sont affermées de préférence aux enfants de ses vieux serviteurs. Homme prudent autant que sage, quand il vint pour habiter ce château, il le trouva trop grand des trois quarts, tout était en délabrement, excepté la chambre *du revenant* que personne ne voulait habiter et dans

laquelle il s'installa sans crainte des spectres et des fantômes. La maison du chevalier est ce qu'on appelle une *maison fossoyée*, il est lui-même, *un homme à carrosse*, mais il n'est pas plus fier. La chasse est la grande joie de sa vie, et les murailles de sa grande salle, chargées de trophées, attesteraient au besoin que c'est là une main habile et ferme. Tout son équipage de chasseur est contenu dans un arsenal rempli de fusils de différents calibres, avec lesquels il a abattu des milliers de faisans, de perdrix, de bécasses; la tête des renards est attachée aux portes de l'écurie; une de ces bêtes a été traquée pendant quinze grandes heures, elle a coûté au chevalier deux chevaux hongres et la moitié de ses chiens. Il rit de toutes les choses risibles. Un jour qu'il voulait aller dans la rue *Sainte*-Anne et qu'il demandait son chemin, un passant l'appela *chien de papiste* en disant qu'il ne connaissait que la rue Anne et qu'il n'y avait plus *de saints*. L'instant d'après il demanda la rue *Anne* à un autre homme, et celui-ci le traita comme un drôle, car, disait-il, sainte Anne était sainte Anne, que tu n'étais pas né, et elle restera sainte Anne malgré tes dents. Que fit alors notre chevalier? il demanda au premier venu, comment s'appelait telle rue qui débouchait dans tel carrefour? Ainsi il arriva à bon port, sans choquer aucun parti. Voilà, j'espère, ce qui s'appelle *glisser doucement sur la surface polie*

*d'une mer paisible*[1]. Tout honnête homme qu'il est, s'il entre en chasse, il aime mieux tirer sur le gibier de son voisin que sur son propre gibier, et sans cesse il bat la plaine d'aussi loin qu'il le peut faire, sauf à revenir par les sentiers connus. Quel dommage (pour sa femme) qu'un si bon gentilhomme ne soit pas marié, pour faire vivre, dans l'avenir, sa famille et son nom. Il s'était réservé cent arpents de ses terres pour acheter un diamant à sa femme, et cinquante gros chênes pour lui acheter des perles; il avait destiné une mine de charbon à l'achat de son linge, un moulin à vent aux éventails, un de ses troupeaux pour fournir aux jupes de la dame! C'est beaucoup, ce n'est pas trop, en songeant au grand prix des *épingles*, car l'usage veut qu'on en donne à sa femme, à chaque enfant qu'elle met au monde. Quand notre ami le chevalier de Coverley s'en va au Temple pour prendre un bateau qui le mène sur la Tamise, il choisit de préférence un batelier invalide, que sait-on? c'est peut-être un des combattants de la bataille de la Hogue. Hélas! le digne chevalier, il s'est senti frappé aux dernières assises de la province où il s'était traîné pour faire rendre justice à une pauvre veuve et à ses trois enfants; il eut grand' peine à rentrer chez lui et à jeun, car il avait perdu le goût du bœuf rôti; il a langui quelques semaines, puis il est

[1] *La Lune de miel*, comédie de John Tobin.

mort après avoir partagé quelques-uns de ses biens aux amis qu'il aimait le plus; on l'a enterré dans l'église, à la gauche de son père le chevalier Arthur. Le cercueil fut porté par six de ses fermiers et le drap mortuaire par six des principaux juges du comté. Les pauvres pleuraient, le vieux chien hurlait; ce fut une journée de deuil pour toute la province de Glocester.

Dans cette foule d'êtres divers et de physionomies différentes dont se remplissent et s'animent les pages du moraliste, vous rencontrez les Irlandais : « Vous « autres, Irlandais, disait le fameux Doyen, vous « voilà bien! Au bout du premier tas de fumier vous « ne connaissez plus votre chemin. » Allons toujours; vous pouvez reconnaître, dans cette galerie, le *quaker* Ephraïm qui s'est rendu muet à force d'étudier, le *capitaine recruteur* armé de sa demi-pique et de son tambour, *le quêteur de riches héritières*, un grand diable d'Irlandais qui se promène sous les fenêtres des filles richement dotées, jusqu'à ce qu'il en ait enlevé au moins une; *le parasite*, pauvre diable que son petit emploi ne peut pas nourrir, vous le reconnaissez à sa riche tenue, car, dit-il, une perruque bien accommodée, du linge fin, un air gracieux sont aussi nécessaires à qui veut dîner, que de bons outils à un habile artisan! — Mon ami, se dit-il, se parlant à lui-même : « Puisque tu n'es pas riche, souviens-toi « d'être joli homme! » Dans ce monde à part, et si

nouveau pour nous autres Français du dernier siècle, il est impossible de se figurer combien de façons d'agir opposées, que d'êtres étranges et bizarres! Celui-ci rit toujours, il sait le latin, il danse à merveille, il est parfaitement honnête homme, mais il a un grand défaut, il est pauvre; la vie de celui-là est une dispute sans fin, il est impertinent, outrecuidé et sot; la tracasserie est son élément, et cependant on le consulte, on le recherche, il est quelque chose dans le gouvernement. L'un, tout noirci de mélancolie, fait profession de haïr l'espèce humaine; il cultive le spleen, *le plus méchant des dieux infernaux*[1]; il appartient par son choix, plus que par l'âge, aux générations refrognées; il n'a jamais souri de sa vie, mais en revanche, il est venu trop tard pour être un martyr et il est resté un Jacques Rosbiff inamusable. L'autre, tout au rebours, bien qu'il soit d'un âge mûr, ne pense qu'à la bagatelle et à la joie; il sait ce que c'est que de vivre friandement, sa plus sérieuse occupation c'est de battre le pavé et de se donner un peu de bon temps; il a tous les vices de son état, toujours paresseux, volontiers libertin. On peut dire de ce digne homme: *il est couvert de petites taches comme un lézard*[2], et il prend cela pour une louange.

*Les Modes?* On va vous les dire. Au XVIII^e^ siècle,

[1] *L'officier en recrutement*, comédie.

[2] Ménandre.

l'ajustement était roide et fier, on ne savait pas encore suppléer à la magnificence par un goût tout galant, on laissait cela aux coureuses, et la légèreté de leurs habits passait pour une enseigne de la légèreté de leur conduite. Les dames anglaises jouaient entre elles à qui le portera plus beau. Elles plaçaient au sommet de leur tête de véritables pyramides chargées de jardins suspendus, d'une hauteur si prodigieuse que toute femme ainsi vêtue semblait un colosse. Cette haute montagne était surmontée de crêpes frangés qui descendaient comme des banderoles sur les épaules de la dame. Un saint moine finit par s'offusquer de cette mode burlesque, et il parla si bien que les femmes renoncèrent soudain à cet échafaudage ridicule. « Ces forêts de cèdres dont la tête se « perdait dans les nues, ne furent plus que de petits « buissons ornés de fleurs. » — L'aiguille est l'outil des honnêtes filles, elle occupe, elle console, elle apporte la santé et l'espérance ; elle vous suit à la ville, à la campagne ; elle aide au silence, elle favorise le discours, elle donne le maintien, elle fait obstacle à la médisance, elle déroute l'oisiveté, elle règle la dépense, elle encourage à l'ordre et à l'économie, elle ne nuit pas à l'imagination, elle a toutes les complaisances ingénieuses, elle est l'arme ordinaire du bon sens. Avec son aiguille, Pénélope s'est sauvée, et elle a acquis la gloire immortelle d'avoir

été la plus chaste et la plus prudente des femmes de la Grèce. — On remarque encore à cette heure, et la mère de miss Clarisse en portait, des jupes de baleine évasées, qui font paraître toutes les femmes comme si elles étaient sur le point d'accoucher. — Soyez parées simplement, à l'air de votre visage : fi des habits et des hommes trop négligés ! Un petit maître malpropre ne vaut pas un matelot bien vêtu ; je hais un riche habit couvert de poudre, une perruque en désordre, un justaucorps semé de tabac de Séville, un diamant d'Alençon, un linge douteux qui s'étale sur des haillons brodés d'or ; parlez-moi au contraire d'une modestie cossue ; la petite coiffure à demi-plis du plus beau Cambrai, la coiffe de taffetas noir, la robe de la plus exquise propreté, la propreté est une *demi-vertu* et peut-être n'est-ce pas assez dire. C'est une marque de politesse ; elle achève ce que la beauté a commencé, elle donne un air d'agrément, même à la vieillesse qui décharme toutes choses.

Une fille élevée dans la modestie, cette première grâce des femmes, se méfiera des jeunes gens oisifs qui passent leur vie à écrire des billets amoureux, à envoyer des messages, à indiquer des rendez-vous ; comme aussi ne vous fiez pas trop à ces habits galonnés qui rôdent par les rues, cherchant quelque bonne fortune. Le damoiseau ou le ci-devant jeune homme, deux tristes sires, aussi fous qu'un tailleur

français qui rêve des modes nouvelles ; leurs armes sont : l'épée, la langue et la bourse ; ils ont des habits à conquêtes, et des allures de conquérant ; ils sont empressés, curieux, indiscrets, ils vous diront ce qui se passe dans les maisons les mieux fermées, ils ont toujours dans leur poche un billet doux, sans adresse et sans nom, destiné à la première femme qui passe à leur portée ! L'homme à bonnes fortunes n'est pas un sot, ce n'est pas un homme de bon sens, encore moins de bonnes mœurs : être équivoque, on le supporte, parce qu'il est à la mode et parce qu'il sert l'oisiveté des femmes dont il est l'amant banal et quelquefois la passion.

Les repas anglais sont devenus un vaste champ de gloutonnerie ; de tout temps l'Anglais a été gros mangeur ! mais jamais autant qu'à présent [1].

Que de poissons, de volailles, que de viande de boucherie pour composer un seul repas ! Il faut des salades mêlées d'une trentaine d'herbes différentes ; des sauces à emporter la bouche, des confitures, des fruits, du café, des liqueurs, des vins de toutes qualités. Le temps n'est plus où le digne chevalier Temple, roi du festin, adressait ces conseils aux convives : « Le premier verre pour moi, le second pour « mes amis, le troisième à la joie ! et si je vais au « quatrième, tant mieux pour mes ennemis ! » Or, le

[1] Nous parlons toujours de la première moitié du XVIIIe siècle.

bon chevalier n'allait pas plus loin que la joie. A quoi bon d'ailleurs jeter sa fortune à ces dépenses, et pourquoi donc s'endormir si serré dans *le palais de l'indolence*, pour être éveillé par un coup de tonnerre! Autour de ces tables, si bien servies, si vous y regardez d'un peu près, vous verrez des valets, inquiets pour leurs gages, et des fournisseurs mal payés; la richesse et les dettes peuvent bien marcher de compagnie, mais c'est une société qui dure peu. L'imprévoyance, c'est le grand malheur des gentilshommes d'Angleterre. L'usure les presse, et Dieu sait si c'est un beau monopole, la détresse d'un riche malaisé! les chevaux, le jeu, le vin, l'amour, les coteries, tout les dévore, et même *le serment de la corne* dans le cabaret de *Highgate* :

« Je jure de ne jamais embrasser la servante quand
« je pourrai embrasser la maîtresse; de ne jamais
« boire de la petite bière tant qu'on me servira du
« porter, et de ne boire du porter qu'à défaut de vin
« de Porto. »

Voici le journal d'un oisif de la ville de Londres, et certes il est impossible de rencontrer quelque chose de plus rempli de vérité et de bonne humeur :

*Lundi*, à huit heures du matin, je fais un tour dans la salle à manger. — A neuf heures, attaché mes jarretières et lavé mes mains. — A dix, à onze heures et à midi, fumé trois pipes de tabac de Virginie. Lu

le *Supplément* et la *Gazette journalière*. Les affaires vont mal dans le Nord. L'opinion de M. Nisby là-dessus. — A une heure après-midi, j'ai grondé Rodolphe pour avoir égaré ma tabatière. — A deux heures, je me suis mis à table pour dîner. NB. *Trop de raisins secs au boudin*, et point de saindoux. — De trois heures à quatre, *j'ai fait la méridienne*. — De quatre à six, je me suis promené hors la ville, dans les prairies. Le vent sud-sud-est. — De six à dix, j'ai été à la Coterie. L'opinion de M. Nisby sur la paix. — A dix heures, je me suis couché et j'ai dormi profondément.

*Mardi*, jour de fête. Debout à huit heures. — A neuf heures, je me suis lavé les mains et le visage, *fait ma barbe*, pris mes souliers à double semelle. — A dix, onze et à midi, fait un tour de promenade à Islington. — A une heure, bu chopine d'une bière exquise chez la bonne femme Cob. — Entre deux et trois, revenu de ma promenade, dîné d'un cuissot de veau et de lard. NB. *Les brocolis* manquaient. — A trois heures, méridienne comme à mon ordinaire. — De quatre à six, j'ai été au café, lu les nouvelles, et bu une tasse de café mêlé avec du thé. — *Le grand vizir étranglé*. — Depuis six jusqu'à dix, j'ai été à la Coterie. Discours de M. Nisby sur le Grand Turc. — A dix heures, rêvé du grand vizir. Sommeil fort interrompu.

*Mercredi*, huit heures du matin. L'ardillon d'une boucle de mes souliers s'est cassé. Lavé les mains, et non pas le visage. — A neuf heures, payé le compte du boucher. — A dix et onze, au café. Les brouilleries augmentent dans le Nord. Un étranger, coiffé d'une perruque noire, m'a demandé comment allaient les fonds publics. — De midi à une heure, promené hors de la ville. Le vent au sud. — De une heure à deux, fumé une pipe et demie. — A deux heures, dîné selon ma coutume. Bon appétit. — A trois, mon sommeil est interrompu par la chute d'un plat d'étain. NB. La cuisinière est amoureuse et néglige beaucoup son devoir. — De quatre à six, au café. Les avis de Smyrne portent que le grand vizir fut d'abord étranglé, et ensuite décapité. — A six heures du soir, passé une demi-heure à la Coterie, avant que personne s'y rendît. M. Nisby pense que le grand vizir n'a pas été étranglé le 6 de ce mois. — A dix heures, au lit; dormi tout d'une traite jusqu'à neuf heures du matin.

*Jeudi*, à neuf heures. Gardé la maison jusqu'à deux heures après midi, pour y attendre le chevalier Timothée ***. Il ne m'a point apporté les intérêts de mon fonds perdu, comme il me l'avait promis. — A deux heures après midi, je me suis mis à table pour dîner. Fort peu d'appétit. La bière s'est aigrie, le bœuf était trop salé. — A trois, pas de méridienne!

—A quatre et à cinq, donné un soufflet à Rodolphe; chassé ma cuisinière. Envoyé un message au chevalier Timothée ***. NB. Je n'ai pas été ce soir à la Coterie, et je me suis couché à neuf heures.

*Vendredi*. Passé la matinée à méditer sur la négligence du chevalier Timothée ***, qui s'est rendu au logis un quart d'heure avant midi. — A midi, acheté une pomme toute neuve pour ma canne, et un ardillon pour ma boucle. Bu un verre de bière d'absinthe pour recouvrer mon appétit. — A deux et à trois, dîné et bien reposé. —Depuis quatre jusqu'à six, j'ai été au café. — J'y ai trouvé M. Nisby. Fumé plusieurs pipes. M. Nisby pense que le café avec du sucre ne vaut rien pour la tête. — A six heures, je me rendis à la Coterie en qualité de boursier. J'y demeurai fort tard. —A minuit, à peine au lit, il me sembla, dans mes rêves, que je buvais de la petite bière avec le grand-vizir.

*Samedi*. Je m'éveillai à onze heures. Un tour de promenade dans les prés. Le vent au nord-est. — A midi, je fus surpris par une grosse pluie. — A une heure après midi, revenu à la maison, et pour changer d'habit. — A deux heures, M. Nisby dîna avec moi. Le premier service fut : un plat d'os de bœuf pleins de moelle, et le second un groin de cochon, avec une bouteille de vin de chez Brooks et Hellier. —A trois heures, je fis une trop longue mé-

ridienne. — A six, je me rendis à la Coterie; peu s'en fallut que je ne tombasse dans un égout. Le grand vizir est mort à coup sûr.

Telles sont les mœurs, les lois, les habitudes de ce peuple au milieu duquel vint au monde, pour y lutter, pour y mourir, calme et résignée, à la fleur de sa beauté et de son âge, miss Clarisse Harlowe, une sainte image de la plus chaste piété ! De ces vices, de ces ridicules, de ces désirs plus vastes que l'Océan, de ces intimes observations du cœur humain, de ce profond et limpide coup d'œil jeté sur la société humaine, de ces découvertes merveilleuses de la nature prise sur le fait, Richardson a composé son livre et l'on nous pardonnera si nous l'avons cherché où lui-même il l'a trouvé, dans les journaux, dans les livres et dans les comédies de son temps [1].

[1] Lui-même, Richardson, il s'est mêlé plus d'une fois à cette patiente et ingénieuse étude des mœurs anglaises si goûtée de ses contemporains que chaque numéro du *Spectateur* se vendait par vingt mille exemplaires en un jour. En ce temps-là, pas une bonne maison de Londres n'eût fait bouillir son eau, *le thé élémentaire,* comme dit Pope, pour le thé du soir, avant d'avoir reçu son *Spectateur* ou son *Rôdeur* (*the Rambler*). « La livraison d'aujourd'hui, dit Johnson, est écrite par un homme qui a déjà rendu de plus grands services, il a doublé la science du cœur humain, il a appris aux passions à se mouvoir dans le cercle tracé par la vertu. » A ce portrait, l'Angleterre salua, d'une voix unanime, son grand romancier Samuel Richardson.

## VI.

Il n'est rien de si laborieux que les grands cœurs n'entreprennent; quand donc il eut recueilli tous les matériaux de son drame, Richardson se mit à l'œuvre; mais avant de se mettre à remuer cette horrible aventure, il s'arrangea tout de suite pour que cette grande joie d'écrire qu'il avait rêvée si longtemps ne fût pas de trop courte durée. A l'âge des têtes grisonnantes, l'esprit de cet habile inventeur était resté plein de jeunesse, de fraîcheur et pour ainsi dire d'une grâce enfantine. Il retrouva tout de suite, à si longue distance, ses habitudes de confident et d'écrivain, quand il avait quinze ans, et qu'il écrivait pour le compte de jeunes amours, des lettres dont on lui fournissait les coquetteries, les passions, les douleurs, pour qu'il donnât la forme et la vie à toutes ces belles choses. « Préparez-« vous à voir la vie représentée avec autant de vé-« rité que la mort le fut jamais par un paisible « sommeil[1]; » le roman de Clarisse fut donc un roman par lettres, en souvenir des premières années de l'écrivain, et naturellement cette forme une fois acceptée, l'auteur en vint à retracer dans les moin-

[1] Shakspeare. *conte d'hiver.*

dres détails, la fiction d'une correspondance véritablement remplie des mille accidents, des mille longueurs d'une longue suite de lettres écrites par des êtres réels au courant de la plume et de la pensée. Pour mieux ajouter à la vraisemblance de cette fiction, l'auteur écrivait, en effet, et jour par jour, tantôt la demande, tantôt la réponse, aujourd'hui pour miss Clarisse Harlowe, le lendemain pour Lovelace, et cette lettre toute fraîche encore il la lisait aux femmes de sa maison, car il préférait ses voisines à ses voisins; il aimait les louanges avec passion, ce qui est bien permis, pourvu que l'on ne s'en croie pas trop digne; il redoutait la moindre critique, il lui fallait, pour l'encourager à bien faire, un beau visage attendri, de beaux yeux curieux et pleins de larmes, au reflet bleu ou noir, l'intérêt prolongé, l'attention soutenue que les femmes seules peuvent apporter à une histoire d'amour[1].

Bientôt, à force de lire une à une, chaque matin ou chaque soir, ces lettres qui coulaient comme l'eau limpide de la source au pied du hêtre de Tityre, l'écrivain et l'auditoire en vinrent à croire à l'existence de miss Clarisse Harlowe. Ils se passionnèrent pour tout de bon, de ces passions et de ces orages.

[1] Vous savez le proverbe anglais : « Quand je lis Thomas, je deviens Thomas! » On dirait que ce proverbe a été fait pour Richardson.

« Comment va-t-elle? — A-t-elle bien passé la nuit? — M. James Harlowe était bien insolent avant-hier. — Comme je souffleterais cette Betty de bon cœur! — Pauvre miss! » — En même temps nos belles lectrices se pressaient, haletantes, pour décacheter le dernier courrier. On eût dit qu'il s'agissait, pour chacune d'elles, d'une question de vie ou de mort. Plus d'une fois, pour les calmer, le digne Richardson adressait à ces bonnes âmes un tendre sourire; ce sourire voulait dire : « Rassurez-vous, ça va « bien! nous avons de bonnes nouvelles! » et puis, soit que le petit jardin fût en fleurs, le houblon grimpant jusqu'à la fenêtre comme pour dire un amical bonjour à cette longue histoire des grands événements de la famille, soit que la bise d'hiver soufflât au dehors de cette maison bien chauffée, comme pour ranimer la sympathie de l'auditoire par l'intime sentiment d'une paisible vie domestique, entourée de bénédiction, d'estime, de fortune, de repos, le bon père Richardson se mettait à lire tantôt une lettre étincelante de l'esprit, de la philosophie et de la bonne humeur de miss Howe, tantôt quelque terrible déclamation du fougueux Lovelace, ombre éternellement errante et damnée qui soupire encore dans les grands arbres agités par le vent de la Tamise. A ce récit dont le fil cruellement brouillé disparaissait souvent pour se montrer de nouveau beaucoup plus loin, à cette

illusion toute puissante d'un homme qui lit une lettre et qui lui-même se passionne jusqu'aux larmes en la lisant « *Voyez comme il a pâli naturellement et comme les larmes lui viennent aux yeux!*[1], » l'auditoire ne savait que sourire ou pleurer. Soudain l'aiguille tombait des mains les plus agiles, toute pensée était suspendue à ce drame aux mille accents partis de l'âme humaine; les femmes âgées prêtaient l'oreille à ce cri sonore de la jeunesse écoulée, les jeunes filles agitées et pensives suivaient du fond de l'âme ce conquérant nommé Lovelace; c'étaient des concerts de louanges! c'étaient des bénédictions! c'étaient des cris, c'étaient des larmes! Puis, peu à peu, à mesure que le drame avançait, à chaque pas que miss Clarisse faisait vers l'abîme, c'étaient des prières suppliantes! — « O monsieur Richardson! monsieur Richardson! épargnez Clarisse! ne la tuez pas! laissez-la vivre! sauvez cet ange! ne plongez pas dans la nuit éternelle cette enfant qui rivalise en éclat l'aurore d'un beau jour! Prenez pitié de cette grâce, de cette beauté, de cette vertu de seize ans, âge heureux où tout s'épanouit. » Ainsi l'on parlait de tous les côtés de l'Europe, attentive malgré elle, et répandant ses larmes les plus vertueuses, à une histoire d'amour. Les avis étaient partagés comme dans une immense académie où se débat le

[1] *Hamlet.*

*pour* et le *contre* de toute science. Faut-il nécessairement que la vertu soit récompensée en cette vie et les tragiques grecs ont-ils donc raison, quand sous les yeux des magistrats et du peuple d'Athènes, ils mettent en action cette morale du Sage : *qu'il vaut mieux s'instruire à l'école de la tristesse qu'à l'école de la joie!* Là était le débat, et le débat s'augmentait de la coutume des poëtes du théâtre moderne en Angleterre, qui, peu à peu, par on ne sait quelle *justice poétique*, ou plutôt par quelle justice banale, s'étaient appliqués à faire en sorte que la personne innocente et vertueuse dans le malheur, sortît de l'épreuve, heureuse, triomphante, ou tout au moins bien mariée. « Déplorable façon de comprendre le « drame et la justice divine, disait Addison. Eh! « que devient la pitié, que devient la terreur et « pourquoi donc comptez-vous l'autre vie, si, néces- « sairement, toute vertu est récompensée en ce « monde? » Addison disait juste, et à coup sûr, les anciens poëtes tragiques étaient de son avis, lorsque d'une main impitoyable ils tenaient l'auditoire épouvanté des malheurs les moins mérités et les plus terribles, lorsqu'ils faisaient de profondes blessures à ces cœurs héroïques, lorsqu'ils appelaient à leur aide cette force sans règle, sans frein, sans contrepoids, sans remontrance : *la nécessité!* Laissons donc leur libre cours à la pitié, à la terreur, émo-

tions puissantes qui prennent leur source dans la sympathie de l'homme pour son semblable, et d'ailleurs si la vertu devait recevoir ici-bas la palme qui n'est que là-haut, comptez donc que de drames touchants il vous faudrait effacer de la poésie. Quel est le crime de ces deux êtres charmants Euryale, Nisus, quel est le crime de Desdemone? Pour quelle faute meurent, égorgés par leur oncle, les enfants d'Édouard, et ce petit Arthur de Bretagne qui s'écrie : *Ne crève pas mes pauvres yeux, Hubert!* quelle faute a-t-il commise? Virgile lui-même, quand d'une main ferme il a frappé un coup mortel, ajoute et sans remords : « Ce héros qui vient de tomber était « le plus juste des hommes.

« Cadit et Ripheus justissimus unus! »

« Et toi Panthée, prêtre d'Apollon, tes bandelettes « sacrées ne te sauveront pas de la mort! *Nec te* « *tua plurima, Pantheu.* » — « Vous apprendrez des « actions impudiques, sanguinaires et dénaturées, des « justices *accidentelles*, des morts accomplies par la « fourbe ou par la violence, et en résultat des projets « qui, *par méprise*, retombent sur la tête de leur « auteur! » En quatre lignes Shakspeare explique ainsi sa tragédie de Hamlet, et l'on dirait que dans ce passage, Richardson a trouvé son plus beau drame. Il faut donc rayer de nos tablettes cette prétendue

justice poétique, et rester soumis à l'éternelle justice, la seule que doive consulter le poëte, la seule qu'il faut redouter quand on veut être un honnête homme ou un grand artiste; car c'est seulement à l'aspect de ces coups d'une foudre imprévue, frappant les hautes cimes aussi bien que l'humble saulaie, que l'homme retombe dans sa modestie. N'accusez pas la Providence d'injustice, elle a des récompenses au delà de tous nos mérites; ne dites même pas — *c'est étrange!* en effet, quel événement plus étrange que la vie? Soyons des hommes, même en présence de la volonté inflexible du poëte et délivrons-le de notre sensiblerie misérable! Voilà ce qu'on disait, voilà ce qu'il fallait dire au nom d'Homère, d'Euripide, de Sophocle, au nom de Shakspeare; ceux-là savaient à merveille que l'infortune ajoute à la beauté même, un charme irrésistible. Richardson cependant, au milieu de cette émeute qui se faisait autour de son livre, aux cris de ce jury de l'Europe éplorée qui se levait pour ou contre la mort de Clarisse, pour ou contre le châtiment éternel de Lovelace, Richardson restait calme, impassible, impénétrable comme le juge souverain et sans appel. Sans doute il avait passé bien des nuits d'anxiété et d'insomnies, sans doute il avait hésité bien des jours avant de ternir même d'un souffle, la pureté virginale de cette immaculée, mais enfin, la main sur mon cœur : *oui*,

*en mon âme et conscience!* non-seulement Lovelace doit mourir pour avoir voulu salir de son infamie cette vertu divine, mais miss Harlowe doit mourir. Or, soyez certains que ceci est bien jugé, même en justice clémente. Avez-vous pu croire, en effet, que notre poëte allait traiter cette fille des anges, comme une des abandonnées du Ranelagh ou du Vauxhall, filles du *tapis vert* qu'on est trop heureux de pourvoir d'un amant au dernier acte? Non, non, nous ne sommes pas dans *le paradis des coquettes*, nous sommes dans le monde réel des sincères douleurs et des expiations utiles. De toute nécessité et pour l'accomplissement de la leçon morale, il faut que Clarisse meure, il faut que la douce fleur tombe et se fane dans la fraîcheur de la première jeunesse. — Aubépine de Glastonbury qui fleurit en hiver! — Eh quoi! séparer si cruellement de ce beau corps, cette âme qui était un rayon de l'éternelle bonté? Eh quoi! détruire cet admirable ensemble qui était le plus parfait modèle de la beauté et de la grâce? — Il le faut, pour que la charmante et pieuse victime tombée, tombée hélas! en dépit de cette ardente charité, de cette constance inébranlable, de cette patience et de cette résignation chrétienne, précipitée par un infâme, des plus vigilantes hauteurs de la chasteté et de la vertu, devienne désormais un avertissement impérissable, *une alarme à toute chair,*

*an alarm to all flesh.* « Je conserve cette heure salutaire comme un gardien pour mon cœur! » Disons mieux, disons tout et que les petites-maîtresses se consolent de n'avoir rien compris à ce grand drame. La justice veut qu'une âme si noble soit à ce point bouleversée[1], afin que l'héroïque victime soit élevée à la seule récompense qui soit digne de ses combats, de sa victoire. Comparez les félicités passagères du vice, à l'exil de Clarisse expirant avec la conviction profonde de son impérissable honneur!

Un jour qu'il visitait le *Campo Santo* de Pise, à l'ombre de la tour penchée, au bruit lointain du gémissement de la mer, par ces douces clartés qui se prolongent à travers les ruines et les mélancolies de ce grand cloître éclairé par le Giotto et le grand Andréa, lord Byron fut frappé de cette épitaphe touchante :

« Lucrecia Piccini
« Implora eterna quiete! »

Vous aussi, vous touchez au repos éternel, miss Clarisse Harlowe! Quant au Lovelace, quant à ce coupable sans miséricorde et sans foi, honte à la chevalerie! déshonneur au tombeau de sa famille! encore une fois, Lovelace doit mourir; mais mourir pour le châtiment, pour l'exécration, pour la ven-

[1] *O what a noble mind is here overthrown.*

geance des hommes, silence! — pour la vengeance de Dieu, car il aura beau disparaître de cette terre, son déshonneur lui survivra. Fatalement, inévitablement, l'arrêt du Lovelace est porté dans l'âme du poëte, et c'est déjà bien assez longtemps rôder autour de ces crimes qui appellent la vengeance! Le poëte est un juge, il entend les voix intérieures qui lui disent : tue et tue! Tue l'âme avec le corps, frappe ce réprouvé, frappe-le, et de façon qu'il se sente mourir! Richardson! il faut brûler ces étables d'Augias, *fer stabulis inimicum ignem*. Voilà ce qu'il entendait dans sa conscience, et soyez-en sûrs, notre poëte n'était que trop porté à faire justice de ce bandit, car, au grand désespoir de Richardson, il se trouvait qu'aux yeux mêmes des plus honnêtes femmes de l'Angleterre, ce scélérat de Lovelace était protégé par ce charme irrésistible des mauvais sujets amoureux, des natures corrompues mais élégantes, auxquels les femmes et même les femmes sensées ne savent guère résister. Donc Richardson en voulait à son damné, des séductions qu'il entretenait même par ses vices, car cette fascination des esprits n'entrait pas, tant s'en faut, dans le plan primitif du drame, tel que l'avait conçu l'auteur. Aussi plus que jamais le digne romancier se montra-t-il inflexible, quand ses plus belles lectrices se mirent à supplier, non plus pour Clarisse, mais, ô misère! pour Love-

lace ! Il était si beau, si vif, d'un si noble sang, d'une nature patricienne si choisie ! Il était si insolent, si amoureux ! Pourquoi le tuer si vite et si jeune, quand avec un peu d'aide, vingt ans de plus et une bonne pleurésie, il peut devenir tout comme un autre, un mari vertueux et corrigé ? Ainsi parlaient les puritaines les moins indulgentes, et véritablement Richardson avait beau faire, il avait beau prodiguer les couleurs les plus sombres, couvrir son héros de vices, de malédictions, d'ironie, il ne venait pas à bout de guérir ces dames de leur passion insensée pour cet être de leur fantaisie ; plus loin allait Lovelace, et plus elles le trouvaient charmant, *épique*, plus elles applaudissaient à ce *noli me tangere*, le plus furieux de la nation anglaise. A ce héros de leur folie, elles tenaient aussi bon compte de ses perfides qualités, que de la magie de son esprit, tant il est vrai qu'une vertu que l'on n'aperçoit pas dans un homme de bien, se fait remarquer dans un homme de malheur. Que dire de plus ? elles célébraient sa beauté extérieure, son fier regard, son cruel sourire, sa tête haute et dédaigneuse, et elles ne prenaient pas garde à cette débauche parée de tant de grâces ; elles s'extasiaient devant ce tact exquis qui pouvait toucher à tous les sommets, elles admiraient cette sorte d'audace que donne le génie du mal, cette exquise élégance de la forme, mêlée à l'antiquité de

la race, et elles ne songeaient pas à s'écrier : « où sont mes tablettes? j'y veux inscrire qu'un homme peut dormir et être un infâme ! » Mais elles ne demandaient pas leurs tablettes. De là, cette pitié, cette miséricorde pour cet empoisonneur public, non pas des corps mais des âmes. Et que sait-on? ajoutaient ces belles avocates, cet homme est-il vicieux sans espérance, n'y a-t-il donc pas de remède, et n'en serait-il pas des grands vices, comme des grandes vertus qui s'acquièrent à force d'esprit et de courage? D'ailleurs celui-là n'est pas véritablement bon qui n'a pas la force d'être méchant. Par l'exemple même de Socrate le plus sage des Grecs, ces éloquentes obstinées voulaient prouver à Richardson qu'un grand penchant pour le vice, n'est pas toujours une barrière infranchissable! Par ces arguments téméraires, par ces paradoxes, les plus illustres personnes de l'Angleterre osaient prendre la défense de Lovelace; alors vous eussiez vu ce digne Richardson se voiler la face de ses deux mains et reculer d'horreur en voyant tant d'honnêtes gens prosternés devant son monstre! Ainsi s'accomplissait cette parole du Psalmiste : « J'étais envieux du sort des insensés, ils ne « vivent point dans la peine et l'inquiétude comme « les autres hommes, leur regard est fier, la santé « brille sur leur visage! » Oui, mais l'homme juste finit par comprendre *la fin des méchants*, et qu'en

effet arrive un moment qui paie tous les crimes. Or, le cœur de Richardson bondissait, rien qu'à l'idée que lui-même, père et grand prêtre de son drame, il irait prendre la main de Clarisse Harlowe et la placer dans la main souillée de Lovelace! La belle idée en effet de nous montrer ces dignes amis de la débauche et de la joie, *coopérateurs et prédicateurs du serpent* (*predicatores serpentis*) quand une fois ils n'ont plus ni santé, ni fortune, quand leur cave est vide, leur bourse épuisée, leur honneur anéanti, leur tête chancelante et chauve, leur conscience à jamais endormie, couronnant par un bon mariage, le furieux désordre des sens et les prodigalités insensées de l'esprit! O la chose étrange que ces coureurs de filles perdues, ces acharnés aux bagatelles et aux chimères qui ont porté la rouerie jusqu'au pédantisme, terminant par une mort honorée, paisible, enviée, une jeunesse de libertinage et de débauche, et leur digne maître Lovelace, ce démon féroce, faisant inscrire sur leurs tombes vénérées : *Bon fils! Bon père! Bon mari!* Ceux là qui donnaient ce conseil à Richardson, en parlaient bien à leur aise, ils ne savaient pas tout ce qu'il avait débattu dans son âme, ce grand ouvrier du cœur humain, à propos de cet immense procès. Mais il me semble que je l'entends lui-même qui s'explique et qui s'écrie : « O dupes d'une mau-
» vaise gloire! vous vous laisserez prendre toujours

« à ces futiles dehors? Ne voyez-vous donc pas que
« mon œuvre est double, tout vice ou toute vertu?
« Dans le même vase étaient contenus l'or et la vi-
« père, et maintenant que l'or s'est purifié dans
« l'adversité humaine, laissez-moi étouffer la vipère!
« Laissez-moi Lovelace et ses dignes compagnons,
« que je les abreuve de fiel et d'absinthe, que je les
« livre au seul dieu qu'ils redoutent, à la peur, le
« dernier des dieux! Je n'ai que faire de vos conseils,
« et je prétends soutenir, à moi tout seul, le poids
« de mes tragédies. Laissez-moi ces masques pour
« que je les arrache, ce faux éclat pour que je le
« foule aux pieds; laissez-moi déchirer ces vieux
« lambeaux d'une pourpre usée et les traîner dans les
« fanges méritées. Ceci est mon œuvre, et mon de-
« voir; je ne veux pas, je ne dois pas laisser passer,
« sans les punir ces lâches victoires, ces fils de la
« malice et des ténèbres, ces esprits gâtés, ces cœurs
« corrompus, ces furieux enivrés de vin, d'orgueil
« et de jeunesse. Allons çà, bonnes gens, faites trêve
« à vos plaintes, trêve à vos prières; ce Lovelace
« s'appelle *Nego,* comme l'Antechrist, il a étouffé la
« probité, il a déshonoré tous les gentilshommes en sa
« personne, il est l'homme du déréglement et de la
« honte; tout y brille, mais tout y est dangereux;
« ses cruelles bontés, ne voyez-vous pas que c'est de
« l'orgueil, cet honneur dont il se vante, est l'hon-

« neur d'un comédien qui joue un rôle, et s'il y tient,
« il n'y tient que par vanité.

« Son art est un fléau, son triomphe est un crime. »

« Je vous prie et je vous supplie donc, si vous voulez que ma conscience reste paisible, ne vous laissez pas prendre à ces faux dehors, à ces mensonges, à ces vaines apparences, au ramage étincelant de ces êtres frivoles, à cette facilité puérile pour produire des pensées brillantes, à ces vices qui portent avec eux je ne sais quoi qui indique qu'ils sont des vices, à cette agitation fébrile et affairée, à cette amitié des lèvres non du cœur. L'amitié est la fille du discernement, c'est une des vertus les plus dignes d'occuper la vie, si la vertu seule mérite en ce monde d'être appelée une occupation. Point de pitié pour les pervers, j'en ai eu trop, je n'en veux plus avoir. Ne voyez-vous pas bien que ces gens-là se font une idole de leur esprit, comme une femme se fait une idole de sa beauté, que le luxe de l'esprit suit toujours le luxe des mœurs et ces mœurs je les condamne impitoyablement, *ut fructificentur morti* : pour qu'ils portent les fruits de la mort! Impassible, je verrai Lovelace et ses dignes frères descendre dans cette république invisible qu'ils ont faite à l'image de leurs passions, et là ils apprendront, ces fougueux adorateurs de Vénus (*Cyprian*

« *Goddess*| si les méchants dorment en effet de ce « sommeil sans agitation et sans réveil, qu'ils appel« lent la mort! »

Revenons à une réalité plus vraie encore, et dites-nous sans aller au delà du tombeau, sans appeler à l'aide de la fiction et de la morale la vie éternelle, ne vous semble-t-il pas avoir rencontré de temps à autre sur cette terre, et pour des crimes qu'on ne saurait comparer aux crimes de Lovelace et de ses complices, tel héros, tel génie, exposé à tant de dédains publics, que tout d'un coup vous eussiez juré que cet homme était châtié trop cruellement? Il en est un, le héros poétique de ce siècle : *qui que tu sois Byron :* bon génie, fatal génie, il unissait l'ironie à l'enthousiasme... même dans ses faiblesses il portait ce bon sens qui est indispensable aux grands rôles et qui peut rendre glorieuse toute une vie. Il y avait dans cet homme, du fat et du héros, et il ne riait pas tout à fait lorsqu'il s'écriait : Je vais vous nommer les trois grands hommes du XIX[e] siècle : Brummel, Bonaparte et Byron; dans cette liste sans gêne, Bonaparte cédait le pas au roi vilipendé, perclus et châtié de la *fashion*. Je ne veux point entreprendre un parallèle impossible, à Dieu ne plaise, mais cependant, voyez que de points de ressemblance entre Lovelace le neveu et l'héritier du lord M***, et ce jeune homme, ce Byron qu'attendait aussi la pairie de son oncle. Dès l'âge

de quinze ans, il est déjà superbe, à ce point que ses camarades l'ont surnommé *le vieux baron anglais!* Trois ou quatre ans plus tard il se place au premier rang : « parmi ceux pour qui dispute et noise sont « toute jouissance et pitance! » Il obéit aux plus violentes passions, à tous les désirs; ce qu'il n'obtient pas il l'arrache; il est plus volontairement obstiné que le vent qui souffle, l'éclair qui brille, ou le torrent qui gronde : il est goguenard, téméraire, bouffon. « *Inveni portum!* j'ai trouvé du vin de Porto, » et le voilà qui rit aux éclats de ce bon mot anglo-latin. Son ivresse est l'ivresse de Bacchus, il est beau comme Milton, et pourtant, par le pied de Pharaon! il rougit comme une fille, si le *pauvre* qui prend son aumône (le pauvre dans le don Juan de Molière!) vient à remarquer qu'il est boiteux [1]! Il est aussi habile que Lovelace en personne ou don Juan lui-même, à tous les exercices dangereux, car ces terribles gentilshommes d'aujourd'hui qui ne sont plus que les mânes de leurs ancêtres, comptent peu sur la protection des lois qu'ils ont violées, et bien peu sur la sympathie des hommes qu'ils ont offensés; quant à la Providence, ils la nient, ils ne comptent que sur eux-mêmes et sur leur épée. Ils disent comme

[1] « Et cela (montrant son pied) me met au-dessous de tous les hommes. » Il oubliait que Shakspeare était boiteux, tout comme le contemporain le plus intime de lord Byron, sir Walter Scott!

ce ferrailleur dans Shakspeare. « Je puis cligner de « l'œil tout comme un autre et tenir ferme mon fer « en main.... Allons, Grégoire, à toi! souviens-toi de « ta passe[1] ! » Byron dit quelque part : « J'ai été un « habile tireur, ma balle allait se couper en deux sur « le tranchant d'un sabre, les rodomonts du monde « rendaient cette adresse nécessaire. »

Ces brillants jeunes gens sont ainsi faits; offensez-les, ils vous tuent; que votre visage leur déplaise, ils vous insultent; ils ont un courage qu'on ne peut nier et ils y tiennent, d'abord parce que c'est leur seule vertu et ensuite parce que c'est la seule vertu qu'on ne puisse pas contrefaire. Toujours au-dessus du préjugé et au-dessous de tout, qu'on les attaque de loin, ils traitent les rumeurs du monde comme le bruit d'un orage qui ne saurait les atteindre :

« .... Seigneur, ils sont au moins dix mille....
MACBETH. — *Oisons*, traître! »

Puis quand ils se sont tirés d'affaire par un bon mot, ils se regardent à la glace pour savoir si leur dernier grincement n'a pas ébréché quelque peu l'émail de leurs blanches dents. — Fumée et scandale! — Ils s'aiment, et tout leur soin se passe à s'aimer, au jour le jour, sans aller plus loin que demain, car demain

[1] *Roméo et Juliette.*

c'est un songe. Donc ne leur parlez pas de réforme, car il n'est plus temps déjà, bien qu'à peine ils entrent dans la vie, car voici ce que lord Byron va vous répondre : « Voyez ce que c'est que d'avoir trente ans : avec dix « ans de moins, vous pourriez vous corriger ! » Nulle menace ne les épouvante, nulle prière ne les touche ; ils affrontent toutes les fortunes : les créanciers, la prison, le gibet, la nécessité. Ils ne tiennent guère plus à la patrie qu'à la famille, car, disent-ils, l'homme brave porte avec lui sa patrie, *omne solum forti patria!* Ils vont, ils viennent, ils agissent au hasard, ils meurent par hasard dans une maison embrouillée de scandales, de débauches, de dettes, d'adultères et à l'instant où les autres commencent à vivre. Ils n'aiment rien, « l'homme ne les ravit « pas... et seulement la femme par moments ! » Devenus vieux, et quand ils n'ont plus assez de santé pour suivre ces passions sans frein, ils tombent dans cette vieillesse dégradée d'un vieil homme sans jugement, sans expérience, sans considération personnelle. Enfin ils meurent comme ils ont vécu, par hasard, ou bien écrasés sous le faix des remords inutiles, les plus importuns et les plus cruels des remords. Alors pour toute oraison funèbre, on se contente de dire *Finita è la musica :* cet homme est mort qui faisait si bien sa partie dans ce concert de folies ; après quoi en voilà seulement pour toute

l'éternité ; les gens que ce malheureux appelait ses amis, se ruent soudain sur ses dépouilles, à défaut de mieux, ils trafiquent de ses *mémoires* en les mutilant avec outrage; les pauvres femmes agrégées un instant aux plaisirs du défunt, deviennent ce qu'elles peuvent, et l'enfant légitime change de nom, épouvanté par les bâtards. Ces héros anéantis appellent cela du stoïcisme et ils prétendent que toutes ces choses faites et dites à l'aventure, *conviennent aux hommes* (*propria quæ maribus*). Insensés ! à force de vouloir ressembler à des hommes, ils ressemblent à des tigres ou à des renards.

« J'ai passé huit jours avec mes hôtes et me suis « bien comporté, quoique la maîtresse de la maison » fût jeune, *pieuse* et jolie, et le maître mon ami in- » time. Pour un homme de ma trempe, *ne pas* « *convoiter* est la meilleure preuve d'amende- « ment. »

Ainsi parle, non pas Lovelace, mais lord Byron. Lovelace et Byron, le beau sujet de parallèle académique ! mais rassurez-vous, nous l'indiquons à peine, en passant.

Ils ont l'un et l'autre les mêmes coquetteries de l'esprit, les mêmes idées sur le mariage, la même répugnance *à s'inoculer le levain de la félicité conjugale !* « Après tout, il faut faire une fin et en venir au « mariage qui est un état délicieux quand on vit à

« la campagne, lisant la gazette et embrassant par « fois la chambrière de sa femme[1]. »

L'un et l'autre ils décrient les femmes, comme les moines le plaisir. « Il y aura au Vauxhall six billets « réservés aux honnêtes femmes et l'on suppose que « ce sont trois de trop! »

Hommes de qualité tous les deux : « les oreilles « petites, les cheveux frisés et les mains blanches! » Qui donc de Byron ou de Lovelace a prononcé ces funèbres paroles : « J'aimerais à savoir ce qu'éprouve « un homme qui vient de commettre un meurtre! » Lequel des deux ordonnait, par son testament : de l'*enterrer à côté de son chien!* Le matin de son premier duel on fut obligé de réveiller cet autre Alexandre. Il y a des jours où il écrit : « pensez à moi, « *quand vous serez ivre*, je ne vaux pas une pensée « sobre! » et cette lettre n'est pas adressée à Belford! Vous parlez de la gaieté de Lovelace et vous vous étonnez des plaisanteries de cet homme après la mort de Clarisse (horreur pleine de génie!) Lord Byron

[1] Et encore ce passage : « Bonaparte eût mieux fait de s'en tenir « à Joséphine ; son mariage avec l'Autrichienne l'a perdu. Jamais, « que je sache, on n'a vu une jeune femme et un mariage légitime « porter bonheur, sinon à des hommes flegmatiques, qui vivent de « poisson et ne boivent point de vin. N'avait-il pas tout l'Opéra, « tout Paris, toute la France? Il est vrai qu'*une* maitresse est aussi « embarrassante qu'une femme, quand on n'en a qu'une. A la « bonne heure avec plusieurs, le partage les rend plus traitables. »

va vous dire : « qu'après tout c'est la gaieté qui fixe « le mieux le bonheur et qui lui ressemble le plus, « d'aspect, non de réalité! » Mais quelle étrange aventure que, de ces deux hommes, celui-ci ressemble si cruellement à celui-là?

Dans une de ses premières lettres à miss Clarisse, à l'instant des renseignements préliminaires, miss Howe raconte à son amie que l'été venu, tous ces jeunes gens sans morale et sans frein se réunissent dans une des terres de M. Lovelace, pour y mener une vie de bohémiens (*une poignée de puces au soleil*: dit Shakspeare) et se jeter à brûle-pourpoint quelqu'une de ces bonnes vérités que les Latins appelaient des *vérités fescennines*, chacun poussant sa pointe dans l'orgueil ou dans la vanité de ses voisins, vous lirez ces détails dans les premières pages de *Clarisse Harlowe*, sachez cependant ce qui se passait l'été, à *Newstead-Abbey*, dans cette vieille maison où les *filles de Paphos ont remplacé les vierges de la superstition*, au milieu de cet air d'antiquité répandu sur tous les objets, excepté sur les jeunes filles, les dignes *subintroductæ* de ce beau lieu, comme disaient les anciens moines.

Il faut vous transporter à trente-six milles de Londres, dans les nobles ruines de l'antique abbaye dépouillée de ses richesses et meublées au hasard de quelques jolies filles, enfants perdus de la pauvreté.

dont la vie se passe, le matin à courir après le renard, et la nuit à courir après le violon; le temps a respecté la double rangée de cloîtres, les cellules massives, et la longue salle du réfectoire. Tout au loin s'étend une vaste campagne dépouillée de son ombre et de ses prestiges, car le vieux lord, pour ruiner son fils, avait vendu les arbres de cet héritage substitué, il en avait fait un désert sans culture; ces ruines, cette désolation c'était sa vengeance, vengeance inutile, le fils mourut avant le père. Malheureux! qui veut haïr, et qui n'a pas compté sur la mort.

La description vous paraît étrange, mais les habitudes de ce *palais de la liberté* répondent tout à fait à notre description. Toute ruinée qu'elle est, la maison est aussi gaie que peuvent la faire les cartes, les soupers, le vin, l'esprit et le vice. Si l'envie vous prend de vous encanailler en si bonne compagnie, montez ou plutôt grimpez avec soin les escaliers de cette arche de Noé, moins la colombe, et si vous voulez être présenté vivant, au jeune lord et à ses amis, regardez-y à deux fois avant de mettre un pied devant l'autre. A votre droite, malheur à vous! vous tombez dans les griffes d'un ours! à votre gauche, tant pis pour vous, c'est un loup qui vous reçoit à gueule ouverte. Mais, supposez que vous ne soyez tombé ni dans Scylla, ni dans Charybde, prenez garde

encore ! Annoncez-vous, vous-même, à haute voix : c'est moi, me voici ! *me! me! adsum!* car ces merveilleux, plantés sur le perron vermoulu, le pistolet à la main, s'amusent à tirer au blanc, à l'extrémité de l'escalier, et ma foi ! ce serait grand dommage si vous receviez une balle en traversant ce vestibule de l'enfer ! « Jeunesse impatiente, vivace, alerte, brusque, mouvante, *galoise,* » dit un vieil écrivain.

« Quant à notre façon de vivre, devinez-la : chacun « déjeunait à son heure, et d'ordinaire on n'avait pas « faim avant onze heures du matin, car tout dormait « au château. La table restait jonchée de vins et de « viandes, une partie de la journée. Mangeait qui « voulait, puis chacun agissait à sa guise, on buvait, « on faisait des courses, ou jouait du bâton ; le pisto- « let, le cheval, le bateau, le fleuret, l'ours même « et le loup aidaient à chasser les heures. A huit heu- « res du soir le dîner, et ce dîner (Dieu sait la vie !) « se prolongeait jusqu'à trois heures du matin. On ne « se séparait pas sans avoir vidé la fameuse coupe ou « plutôt le crâne du moine, les croix, les chapelets, les « robes longues, les tonsures, le cliquetis des san- « dales, rien ne manquait à cette fête d'un cloître ca- « tholique, non plus qu'à la folie de ces écervelés qui « dépensent le temps, comme si le temps leur avait « été donné pour s'amuser ou pour s'ennuyer [1]. »

[1] *Mémoires de lord Byron.*

Ces accès de bon sens, durant lesquels ces bons amis, poussés par les vérités blessantes de l'ivresse, se chantent leurs dix-sept péchés mortels, en s'accablant des épithètes les plus riches, sans avoir peur d'épuiser ce trésor d'injures, le seul de leurs trésors qui soit inépuisable, se retrouvent dans le camp de lord Byron, et dans le camp de Lovelace. Bien plus, cette même scène, digne du festin de Trimalcion, qui cause tant de frayeur et de dégoût à miss Clarisse Harlowe, elle est racontée tout au long, dans les Mémoires de lord Byron. *Amis de Job*, ils ont presque assez d'esprit pour passer pour des fous; ils se servent de la langue, comme les spadassins se servent de leur épée, plutôt pour attaquer que pour se défendre, ils se traitent entre eux avec tant de cruauté et de mépris que s'ils avaient des instants de bonne foi avec eux-mêmes. « J'ai acquis un nouvel ami — « *un ours apprivoisé!* » Mais laissons lord Byron raconter lui-même les orgies de ses beaux jours :

« Nous allâmes à Newstead où j'avais une cave « des mieux garnies et des plus complètes; nous portions des robes de moines, achetées chez un marchand de vieilleries. Nous étions sept ou huit jeunes « fous de la même volée, auxquels se réunissaient « nos plus jeunes voisins. C'était une vraie orgie; « nous passions la nuit à boire du vin de Bourgogne, « du vin de Bordeaux, du vin de Champagne, de

« tous les vins célèbres, dans un crâne qui nous ser-
« vait à porter des toasts à nos maîtresses ; de temps
« à autre on se levait et la procession commençait
« sous les voûtes de l'abbaye effrayée ; on m'appelait
« *l'abbé*, tant j'y allais bon jeu et bon argent ; notre
« confrère W*** s'appelait *l'intrépide* depuis le jour
« où il avait vaincu tous ses rivaux, soit à pied, soit à
« cheval, d'Ipswich à Londres, de Londres à Bright-
« elmstone ; il régnait entre nous une amitié vrai-
« ment fraternelle ; la plaisanterie, même acerbe, était
« de bonne guerre ; cependant il y eut un jour où, à
« la suite de quelques épigrammes un peu vives, no-
« tre ami Mathews menaça *l'intrépide* de le jeter par
« les fenêtres. Alors W... se leva, il vint à moi, avec
« beaucoup de déférence, et il me dit tout haut que
« comme j'étais son hôte, et comme la considération
« qu'il avait pour moi, ne lui permettait pas de de-
« mander raison chez moi, à qui que ce fût, il n'a-
« vait plus qu'à se retirer. En vain je voulus le rete-
« nir, lui représentant qu'après tout la fenêtre n'était
« pas très-haute et qu'il serait tombé tout doucement
« sur un moelleux tapis de gazon.... il partit le len-
« demain ! » Que dites-vous de ce passage, n'est-ce pas du Lovelace tout pur, et Lovelace plaisante-t-il autrement? Quant à ce brutal Mathews ne ressemble-t-il pas à l'ami Tourville, comme deux gouttes de vin, Byron nous le représente « aussi beau que Pope

« dans sa jeunesse, mais plein de colères soudaines
« et grand railleur. » Un pauvre innocent gentilhomme campagnard qui était venu dans ce guêpier, pour faire une visite au jeune lord, un peu avant le dîner, eut le malheur de frotter sa botte contre le bas de ce moine en goguettes. — Monsieur,
« dit Mathews, c'est peut-être un petit accident pour
« vous qui avez sans doute beaucoup de bas de soie,
« de ne pas vous gêner avec les bas des autres, quant
« à moi, c'était ma seule et unique paire, je l'avais
« mise pour faire honneur à l'abbé ici présent, et du
« diable! si vos excuses me chausseront aussi bien
« que feu mes bas. »

En fait de galantes aventures, celui-là qui serait monté, un jour de bataille, sur le cheval noir de Byron, ne serait peut-être pas tenté d'en descendre, pour monter le cheval bai brun de Lovelace. Dans la vie de Byron, nous rencontrons aussi sa Polly Hortense, ou quelque chose d'approchant, malheureuse créature fort jolie, fort éveillée et fort jeune, très-mignonne et très-formée, qui suit notre jeune homme à Brighton, en plein beau monde. Elle était habillée en jeune garçon, elle montait fièrement un beau cheval et elle appelait Byron, son frère! — En ce temps-là le jeune lord avait pour amis un certain Jackson, maître de boxe et d'escrime, et autres gens de toutes sortes de mauvais commerce, que messire Lovelace eût fort

estimés en son temps. Lovelace perd son ami Melton, il le pleure à peine, Byron perd son ami lord Falkland, officier d'un rare mérite et de mœurs peu régulières, tué en duel par M. Powell, et voici l'oraison funèbre qu'il en fait :

« Dimanche soir je vis lord Falkland faire les hon-« neurs de sa table avec le noble orgueil d'une fran-« che hospitalité ; mercredi, à trois heures du matin « je vis étendu devant moi, tout ce qui restait de « tant de courage, de sensibilité, d'une foule de pas-« sions généreuses. »

Et cette joie de dîner dans un café borgne du Strand, qu'il appelait *la Maison sans gêne*, parce qu'il avait le droit de garder son chapeau et de faire un exécrable dîner, en compagnie des laquais, des filles et des filous du quartier.

Et quand ils s'en allaient, les bandits ! courant la ville comme des tireurs de laine, et troublant le sommeil de lord Mancel :

« Nous te supplions de nous entendre : Bonfort ! (son nom de baptême). L'évêque bouillant de colère, se mettait à la fenêtre—*je sais qui vous êtes*, s'écriait-il ! Mais que Lovelace se serait amusé à ces folies ! j'aime aussi cette histoire du Mowbray et du Belford de Byron, une fois qu'ils mettent huit jours à revenir de Newstead à Londres. Ils allaient à pied, l'élégant Mathews et le spirituel Hobhouse, et pendant ces

huit jours de route, ils ne se disent pas un mot. Arrivés aux portes de Londres, Mathews était sans argent, Hobbouse avait sauvé trois *pence* avec lesquels il but un grand pot de bière à la barbe de Mathews. — « Oh! l'angoisse de n'avoir autre chose à faire que « des ennemis, l'amour et des vers! »

Ainsi ils pourraient parler l'un et l'autre, Byron et Lovelace, et tous ces jeunes gens de joie et d'esprit, dont la scélératerie de bon goût était un démenti donné à l'honnêteté des vieux temps. Après l'orgueil, après l'applaudissement des mauvaises actions, c'est l'oisiveté qui les perd. Assurément, c'est belle chose que jeunesse, mais encore faudrait-il l'employer à quelque chose. Notre esprit est un outil d'autant plus dangereux et téméraire qu'il est plus vagabond et que nous savons moins où l'arrêter. Le sage craint le mal et l'évite, qui peut tout ose tout, et il faut plaindre ces insensés qui ne savent dépenser leur vie qu'en choses impossibles. *Attenter à la chasteté de Diane*, à la bonne heure, mais comptez qu'ils ne se dérangent pas pour moins que cela. Au contraire, faites de Lovelace un homme lancé dans les premières magistratures de l'Angleterre, faites-en un secrétaire d'état, ou, tout au moins, un ambassadeur à la cour de France, taillez à cet ambitieux plus de besogne qu'il n'en peut faire, peut-être qu'au lieu de célébrer chaque matin ses hyménées misérables de la

veille, et de tourner son esprit aux futiles intrigues, vous aurez un homme d'État de la force de ce Robert Walpole, qui eût été le premier homme de l'Angleterre, même quand il n'aurait pas été son premier ministre [1]. Faites que lord Byron vienne assez à temps pour assister à ces grandes batailles contre l'Empereur Napoléon, qui ont illustré l'Angleterre, qu'il accepte de bonne heure le service d'armée, avec ses travaux, ses ambitions, ses récompenses, et vous aurez un vaillant capitaine, ce qui ne l'empêchera pas d'être un très-grand poëte : « Ah ! si le sénat ou les « camps réclamaient mon courage, peut-être mar- « cherais-je en avant pour conquérir un beau nom ! « Je vais lever une troupe dont tous les hommes se- « ront habillés de noir, et montés sur des chevaux « noirs. On les nommera *les hommes noirs de Byron*, « et vous entendrez parler de nos prodiges. »

Mais aussi, à défaut de quelque occupation généreuse ne vous étonnez pas de voir ces natures violentes tomber de désordre en désordre, et ces hommes qui auraient dû ne laisser que des traces glorieuses, laisser au contraire une longue traînée de misères.

[1] *Signore, non vi manca altro chun poco di necessità.* — « Il ne vous manque, Monseigneur, que d'être un pauvre diable pour avoir un grand talent », disait Casanova le peintre à M. le Régent, qui lui montrait ses gravures pour l'édition de *Daphnis et Chloé*. Quels contrastes ! le chaste roman de Richardson est le contemporain de la fameuse gravure qu'on nomme : *Les petits pieds* !

C'est qu'en effet, rien n'est plus en péril qu'un oisif qui veut agir à toute force. — De Lovelace et de Byron, qui donc oserait répondre dans toute l'Angleterre? Ils n'ont pas d'autres répondants que les sept péchés capitaux ! Pourvu qu'ils ne s'écartent pas du droit chemin de l'immoralité, ils vont au hasard dans ces excès, dans ces vices, dans ces passions colorées d'esprit, car cet esprit malheureux leur paraît une excuse suffisante aux excès les plus graves; ils sont, en toutes choses, semblables à celui qui se met à la poursuite du vent pour saisir l'ombre qui passe. « Allons ensemble pleins de nos crimes! » se disent-ils, et ils vont en effet, sans s'inquiéter des avertissements de la honte à venir. Toujours dans les extrêmes; de cette hauteur offensante pour tout le monde, ils passent soudain à cette affabilité qui ne peut séduire que les sots. L'un et l'autre, dès leurs plus jeunes années, ils sont, comme disaient les raffinés de Louis XIII, *très-friands de la lame,* et rien ne les charme tant que de fouiller dans le feu, avec l'épée. Que voulez-vous? cette horrible vanité s'aide de tout, et même du meurtre; de bonne heure ils se sont remplis de cet orgueil féroce du duel qui, dans leur pensée, les peut absoudre de bien des violences, de bien des crimes. Sur le point de quitter l'Angleterre soulevée contre lui, l'assassin de miss Clarisse Harlowe imagine qu'honorablement il ne peut pas quitter la partie

sans avoir au moins fait prévenir le colonel Morden ; à son départ, sur le point de quitter ce royaume, où l'opinion publique le traite en paria, et quand il a licencié ses harems, lord Byron, lui aussi, avant de quitter l'Angleterre et de livrer sa fortune à cette voile nouvelle, trop large pour sa barque, s'arrête sur les limites de cette patrie qu'il va quitter pour n'y plus rentrer ; l'épée à la main, il jette çà et là, sa menace, sa bravoure, son défi, avec cet enjouement funeste, cette grâce à la Lovelace, qui prend sa force dans les plus profondes tristesses d'un cœur aigri, usé et malheureux :

« On dira peut-être que je quitte l'Angleterre « parce que j'ai insulté publiquement des personnes « qui ont par la ville renom d'honneur et de mérite ; « mais je reviendrai, car j'espère en leur vengeance et « que je la retrouverai vivante à mon retour. Quiconque sait qui je suis, apprendra que si je quitte ma « patrie, ce n'est pas, Dieu merci, que je m'inquiète « d'une haine politique, ou d'une haine littéraire ; ceux « qui ne me connaissent pas verront bien, si cela leur « plaît, qu'en effet telle n'est pas mon humeur. A « peine mon poëme a été publié, on a su mon nom, et « que j'étais prêt *à accepter tous les cartels ;* j'en demandais beaucoup, *pas un seul n'est venu!* O chevaliers intrépides ! mais de nos jours le courage est « relégué parmi les vertus d'autrefois ! »

Lovelace! Byron! c'est le même langage, et que je les reconnais bien tous les deux! Ils vous assomment de leur orgueil; ils font de leur amour-propre la ruine de quiconque s'en approche. Gonflés de respect pour eux-mêmes et d'une orgueilleuse pitié pour les hommes ordinaires, plus frappés de la réputation d'esprit que de l'esprit même, séparés par la vanité du reste du monde, tout ce qui les environne les inquiète et les blesse. De là mille tourments inévitables, des lassitudes inouïes; aussi bien l'un et l'autre ont-ils toujours à la bouche ce souvenir du More : « Une fois dans Alep je vis un Vénitien! » Un coup de seconde leur paraît une réponse suffisante à toutes les accusations; ils confondent l'Honneur, fils tranquille de la Raison et de la Justice, avec ce démon pointilleux qui ne songe qu'à lui seul et qui troublerait l'univers pour des vétilles; de ces batailles privées ils se font une gloire, tant ils croient obéir aux plus simples notions patriciennes; malheureux, excusables en fin de compte, d'écouter au moins ce dernier point d'honneur.

Enfin, après qu'il s'est donné tant de peine *pour se mettre de niveau avec les étoiles*, voulez-vous savoir ce que serait devenu M. Lovelace, s'il n'eût pas été châtié de son crime? Vous allez le savoir, car, Dieu soit loué! en attendant que la justice divine se mette à châtier ces actions fatales et infâmes, la so-

ciété des hommes prépare des pénitences cruelles à ces féroces orgueils. Non pas seulement la peine qu'il faut payer aux lois de sa nation, mais ce châtiment exécrable du mépris, du silence, de l'abandon qui atteint le coupable, même dans ces positions élevées et solennelles, où il est si facile d'en imposer à la foule, émerveillée de ces hauteurs. — Donc je suppose qu'en effet Lovelace a tué M. de Morden, qu'il a imposé silence aux clameurs de la famille des Harlowe, qu'il a déshonoré publiquement ce pauvre M. James, que le lord M*** est mort de honte et de douleur de voir finir par le vice, sa maison commencée par la vertu. Faisons plus, et supposons que le grand jour qui doit ouvrir la pairie à ce vil criminel, est arrivé enfin! Son oncle meurt de douleur et de honte; sa seigneurie, *le très-honorable* M. Lovelace, est attendu à la chambre des lords de ce royaume. Il arrive la tête haute, le regard superbe et provocateur, le geste dédaigneux... il est impossible de porter plus insolemment une plus effrayante famosité... Eh bien! alors, c'est maintenant, à défaut de Dieu, qui est patient parce qu'il est éternel, à défaut d'une épée vengeresse qui peut se tromper, la justice des hommes se trompe si souvent! que va commencer, ici-bas et tout de suite, le châtiment de ce pervers :

« Il était pâle, son esprit était agité; il me dit : « Je suis bien aise que le hasard vous amène, je vais

« prendre mon rang à la chambre, peut-être m'ac-
« compagnerez-vous? Je lui exprimai mon empresse-
« ment à le faire, tout en lui cachant ma surprise *de*
« *ce qu'un jeune homme que la naissance, la fortune,*
« *le talent plaçaient si haut, se trouvât délaissé au*
« *point de ne pas avoir, dans le sénat dont il allait*
« *faire partie, une seule personne pour l'intro-*
« *duire*..... Il fut reçu dans une des antichambres,
« par quelques-uns des officiers de service, avec les-
« quels il régla les honoraires qu'il avait à payer;
« l'un d'eux sortit pour avertir le lord chancelier de
« sa venue, et il revint l'instant d'après. Il y avait
« *peu de monde* à la chambre. Lord Eldon s'occupait
« de quelques détails d'un intérêt médiocre. Quand
« il entra, il pâlit de nouveau, *sur son visage on*
« *pouvait lire autant d'humiliation, que de colère*
« *et d'orgueil.* Il passa devant la balle de laine
« sans regarder ni à droite, ni à gauche; le chance-
« lier lui tendit la main, à peine s'il la toucha du
« bout de ses doigts. Il s'assit, presque au hasard,
« sur un des bancs restés vides, à la gauche du trône,
« ordinairement occupés par l'opposition. »

C'est vous que j'atteste, ami lecteur! Si M. Lovelace fût entré à la chambre des lords, y serait-il entré par une porte plus sombre et plus abandonnée, par un silence plus dédaigneux, et dans un isolement plus complet? Vous demandez le châtiment? voilà le

châtiment qui se montre, le voilà irrécusable, net, précis, complet! En dix minutes de ce mépris écrasant de la chambre haute, ce malheureux, réduit à la raison, expie tous ses libertinages, le libertinage de sa plume et celui de son corps, et le cynisme de sa pensée et ce lamentable débat de sa conscience dans toutes ces fanges méotides. Ah! maintenant que le voilà tombé dans cette ignominie rétroactive pour ses aïeux, le sentiment de cette honte pèsera, jusqu'à la fin, sur cet homme coupable; s'il ne connaît pas le remords, tout au moins il n'osera plus se permettre ce ricanement insipide des mauvaises natures, il n'osera plus regarder en face un honnête homme dont l'âme sera au-dessus de son âme. Vengeance et triomphe! notre sénateur comprend enfin qu'un gentilhomme méprisable l'est plus qu'un autre homme; il comprend que jusqu'à présent il a fait un métier méséant à un homme d'honneur; que pour être honoré de tous, il ne s'agit pas seulement de ramasser un mont-joie d'impiétés et d'ordures, et de les jeter à la face de l'espèce humaine; enfin on n'est pas un homme fort, parce qu'on est un être méchant.

Ainsi, plus nous allons du héros de Richardson, aux mémoires mutilés et tranchés de lord Byron, et plus nous trouvons, sans le chercher, qu'entre les deux héros la ressemblance est frappante. Où donc rencontrez-vous, à côté de plus d'esprit, plus d'affec-

tation; plus de bon sens réuni à plus d'extravagance; une science plus mal employée, une façon plus élégante de se passer des vertus les plus nécessaires, deux génies plus dédaigneux des mépris de la foule et plus disposés à irriter la satire? Mauvais signe, ce mépris pour la bonne renommée, il annonce, presque toujours, le dédain ou la négligence des bonnes actions. Avec un peu de zèle jusqu'à la fin, vous trouverez des analogies irrésistibles entre ces deux jeunes gens des plus tumultueuses passions.—Même l'espèce d'intérêt et de passion tendre et non avouée que portent les dames à Lovelace, je le retrouve autour de lord Byron, car après avoir prié pour que le corps fût sain et sauf, nous vous disions tout à l'heure comment ces tendres victimes de l'amour se rejettent sur l'âme, demandant qu'au moins l'âme soit traitée à la façon d'une chose immortelle et divine! Même les plus jeunes et les moins prudentes de l'Angleterre s'efforcent de convertir Lovelace, et celui-ci, froid de conscience, brûlant de passion, répondait comme lord Byron devait répondre plus tard, en pareille circonstance : « Sont-elles jeunes et un peu jolies? « qu'elles viennent un matin et je les renverrai per- « suadées de ma conversion! » *Quant à la restauration de son âme* (*restoration of his mind*), Lovelace ne s'en inquiète guère non plus que Byron, ils vont où va don Juan, où la fatalité les pousse.

« *Dites-lui qu'on lui demande une livre de sa chair* », et Lovelace, tout comme Byron, ainsi que don Juan, leur frère aîné, va se défendre comme un beau diable. « Dites-lui qu'il y va de la damnation éternelle, » il n'y veut même pas songer : seul, Richardson y songe, mais pour tirer un châtiment infini de cette corruption infinie : « *Cette tache pour la jeu-« nesse, cette vertu brisée, cette honte éternelle, ce « crime suivi d'un blâme sans fin!* »

Allons! le sort en est jeté, abordons sans ménagement ces crimes abominables et que tout ce débat finisse ; n'hésitons plus à mesurer le crime au châtiment[1] ; ils seront envoyés, quoi qu'on fasse, dans la république invisible qu'ils ont rêvée, ces fougueux adorateurs de Vénus (*Cyprian goddess*), et là ils apprendront si, dans cette nuit du tombeau, on dort en effet de ce sommeil sans réveil qu'ils appellent la mort. Loin d'ici toute défense de ce vice rehaussé de clinquant et de bonne grâce, les femmes ont beau prier pour Lovelace, le juge n'a pas quitté son tribunal, l'observateur est resté à son poste. Le cœur assailli de toutes ces émotions pleines d'angoisses, ému plus que nous, de tant d'émotions douloureuses, Richardson peut dire à son héros ce que disait Socrate au jeune Alcibiade, son disciple : *Il n'y a rien de divin en toi!* C'en est fait, terminons

[1] *Et dubitamus adhuc mercedem extendere factis!*

tout ce débat, il faut que le coupable tombe dans l'abîme, il faut faire un exemple de ces Catilinas de la pudeur des femmes et de l'honneur des maris..... *O fortunatam rempublicam si quidem hanc sentinam hujus urbis ejecerit*[1]! « O Rome! quand donc aurras-tu chassé ces immondices de tes murailles! » Croyez-moi, laissez l'auteur de *Clarisse Harlowe* accomplir les devoirs de sa conscience, fiez-vous à sa justice, abandonnez-vous à cette âme toujours ouverte, où vos sentiments ont déjà retenti; ni le poëte ne manquera à cette réalité qu'il veut vous peindre, ni l'homme à l'indignation dont il remplit nos âmes. D'ailleurs, quand le châtiment, de son pied boiteux, est arrivé à la porte du crime, il faut qu'il entre. Voyez don Juan se débattre contre la nécessité à la main de fer; à ce quelque chose qui le réduit au désespoir. Don Juan résiste, orgueilleux et content de tomber plus bas que l'enfer. Mais Don Juan résiste en vain: l'abîme invoque l'abîme.... En vain cette femme qui l'a tant aimé, dona Elvire, s'en vient-elle, sous le vêtement du deuil éternel, supplier cette nature indomptable, à ce moment suprême; don Juan comprend enfin que la Providence est à son terme, tout lui ronge le cœur; il tremble, il s'inquiète, il est sans défense, son armure de débauche s'est brisée; il se sent perdu, et pourquoi? pour un rêve, pour un souffle, *l'éternité*

[1] *Catilinaires.*

*pour une bagatelle;* l'orgueil, dans l'âme de don Juan, est plus fort que le remords.

« Don Juan! écoutez une tendresse toute sainte, « un amour détaché de tout, qui n'agit point pour « soi, et ne se met en peine que de votre intérêt! — « C'est le parfait et pur amour qui me conduit ici « pour votre bien, pour tâcher de vous retirer du pré- « cipice où vous courez. — Évitez, par un prompt « repentir, le courroux du ciel, vous n'avez peut-être « pas encore un jour, à vous soustraire au plus grand « de tous les malheurs! — De grâce! don Juan, ne « me refusez point votre salut que je vous demande « avec larmes; sauvez-vous; je vous en conjure par « tout ce qui est le plus capable de vous toucher! »

« Vite à souper, » répond don Juan!

Et c'est ainsi qu'elles parlent toutes, ces malheureuses et faibles créatures du Dieu charitable; elles ne peuvent pas arracher de leur cœur timide et dévoué, une certaine admiration pour de certains crimes au delà de toutes les lois divines et humaines. Dans la vie réelle tout comme dans l'art, ces mêmes sentiments se rencontrent au même degré; dès qu'il s'agit d'un sentiment vrai, le roman et le monde tiennent le même langage. Écoutez, par exemple, ces plaintes touchantes (science admirable de la vérité!) non pas de la dona Elvire repentante, mais les prières désintéressées d'une femme jeune et charmante qui, de son

lit de mort, implore la miséricorde céleste en faveur du dernier Lovelace, du dernier don Juan, en faveur de lord Byron.

L'histoire est touchante, et elle tient sa place à merveille à côté de ces *De profundis* que toutes les femmes d'Angleterre adressaient à Richardson pour la sauvegarde de son terrible héros.

Un Anglais, homme sérieux, écrit à lord Byron que dans les papiers de sa jeune femme qui vient de mourir, (« une sainte qui est au ciel et qui est morte « avec un sourire pour son enfant nouveau-né, une « larme pour son mari, une prière pour le Seigneur ! ») lui, John Sheppard, il a trouvé cette prière dans les papiers de sa femme Lucy ; « — et lisez-la, Milord. « Certes, vous ne trouverez pas dans ces lignes l'en- « thousiasme et l'éclat des vers que vous adresse le « plus grand poëte de la France, M. de Lamartine, « mais en revanche, vous trouverez une âme chré- « tienne, une charité inépuisable, incessamment « éclairée de la justice d'en haut. »

Or voici ce passage, et cette fois, c'est une louange à lui faire, lord Byron ne dit pas : *Allons souper !*... il fut touché jusqu'aux larmes. — Non, disait-il, je ne changerais pas la prière de cet ange défunt, contre les gloires réunies d'Homère, de César et de Napoléon.

« O mon Dieu, écrivait Lucy Sheppard, je me fie

« sur ta parole, pleine d'encouragement et d'espé-
« rance, pour te prier en faveur de celui qui m'inspire
« cet intérêt tout fraternel. Tu sais son nom et pour
« qui je t'implore! Il a oublié ta voix, ô Seigneur!
« mais tu es la bonté même et tu lui apprendras à
« chercher dans l'observance de tes lois, cette paix
« de l'âme qu'il ne trouvera jamais dans la gloire et
« dans les vains bruits du monde! Change son cœur!
« que son exemple démente à l'avenir le mal qu'il a
« fait dans ses livres! Que le soleil de justice et de
« vérité qui finira par se lever sur sa tête, avec ton
« aide, ô Seigneur, soit éclatant à proportion des
« nuages que ses erreurs ont entassés! [1] »

Voilà donc l'Angleterre tout entière (et à cet instant même l'Angleterre lisait *Tom Jones* en cachette), qui s'agite en mille transes autour de cette singulière et touchante vertu, autour de ce vice plein d'éclat et de grandeur; soudain, pour mieux s'occuper de cette his-

[1] Vous retrouvez les mêmes sentiments dans cette page de Massillon, tant les nobles idées sont de tous les esprits et de tous les cœurs!

« Dans l'éternité, ô mon Dieu! votre vengeance sera celle
« d'une justice sévère et implacable; mais dans le temps vous ne
« vous vengez qu'en Dieu de paix et de miséricorde. Eclairez ses
« ténèbres; que, détrompé d'une vaine sagesse, il renouvelle le
« triomphe de votre grâce sur Saül! qu'à son exemple, il entre,
« il marche dans la carrière d'un autre apostolat plus digne de la
« supériorité de ses talents. Maître habile dans la science de sub-
« juguer les esprits, il peut tout pour l'erreur, que ne pourrait-il

toire vivante, toute émotion étrangère fut suspendue, on ne se préoccupait que de Lovelace, que de Miss Clarisse Harlowe, et ce fut dans tout ce royaume, comme un cantique d'admiration ineffable. La chaire même, ce tambour de l'église, s'occupa du nouveau roman, et le prédicateur qui avait prêché *Paméla*, recommande *ce saint livre* à l'étude des familles chrétiennes. Cependant le récit avançait peu, l'action avançait moins encore. Recueilli dans son triomphe autant que dans sa pensée, l'auteur faisait languir les lecteurs de la Grande Bretagne, presque autant qu'il s'était fait désirer de son petit cercle féminin. Il était de cet avis qu'il est plus difficile de raconter les choses sensibles aux esprits bornés, que d'en dire de rares et de délicates qui sont comprises de si peu de gens. Si donc les quatre premiers tomes de cette immense histoire, devenue presque impossible à lire aujourd'hui, ont soulevé tant de sollicitude et de passion, il est facile d'imaginer combien cet intérêt devait aller croissant

« pas pour la vérité? Elevé, ennobli par la majesté de l'objet, « avec quelle sublimité d'idées, quelle force de raisonnement, « quelle énergie d'expression, il développerait les preuves victo- « rieuses de la divinité de votre doctrine! combien l'éclat de sa « nouvelle gloire effacerait celui de sa première célébrité! Il éprou- « verait, il reconnaîtrait que le mérite n'est qu'un demi-mérite, « lorsqu'il ne remplit point toute son étendue et ne se montre point « avec tout son éclat; la religion applaudirait à son succès, et le « remercierait de lui avoir montré un tel défenseur. »

toujours, quand enfin, miss Harlowe est tombée entre les mains de Lovelace. D'ailleurs il faut se souvenir que cette émotion du roman intime était toute nouvelle à l'apparition de *Clarisse;* c'était la première fois que l'Angleterre s'abandonnait si librement aux tranquilles plaisirs d'une approbation si éclairée. L'heure était bien choisie pour le succès; la nation obéissait doucement à ces calmes mouvements d'un progrès imperceptible et tout-puissant, elle se reposait des grands désordres sociaux dans l'intime sentiment et dans l'habitude de la liberté. Le lecteur de ce temps-là était intrépide, il était le maître de sa *sainte journée*, comme l'oisif dont nous avons publié le journal, il n'y a qu'un instant. L'Angleterre, quelle que fût son animation politique, avait conservé dans ses mœurs quelque chose de l'ancienne gravité; le citoyen anglais vivait dans sa maison, occupé de choses sérieuses, ses plaisirs mêmes étaient sérieux. On n'avait pas encore inventé la vapeur, cette force nouvelle qui s'est appliquée à toutes choses, même à l'art du conteur. On ne demandait pas au conte de faire cinq lieues à l'heure, non plus qu'au gentilhomme en voyage; chacun allait son pas, et au pas qui lui convenait. Dans les nombreux châteaux de ces divers comtés, au milieu de ces calmes et nombreuses familles qui entendaient sonner toutes les heures de la vie, le roman était le bien-venu, surtout s'il était écrit en

plusieurs tomes. On eût dédaigné une fiction trop tôt finie ; à tout prendre, un livre c'est un désert où on va çà et là, à travers les sables, trop heureux quand, en un jour de marche, on rencontre quelque source d'une eau pure, et peut-être un ou deux bouquets d'arbres. C'est ainsi, qu'aux temps primitifs, dans ce voyage des enchantements et des miracles, on suivait patiemment le conteur à travers les capricieux détours de sa fantaisie, on pesait ses moindres paroles, on s'inquiétait de ses moindres hésitations, on tremblait qu'il ne s'arrêtât trop vite, surtout quand une fois il était entré véritablement dans les naïfs sentiments qui font battre les cœurs, dans cette vérité d'expression qui tient les âmes attentives, quand il scrutait d'un regard plein de génie, ces douloureux secrets, ces nuances infinies qui sont cachées dans le cœur humain. *De spelunca,* « de la caverne, » c'est le titre du chapitre de Bacon, lorsqu'enfin il aborda les sombres et mystérieuses profondeurs de la conscience et de l'esprit.

On a comparé Richardson à Shakspeare, et c'est le plus grand honneur qui se put faire à Richardson. Sans pousser trop loin ce parallèle, car le rôle de fanatique est passé de mode, nous rencontrons cependant plus d'un point de ressemblance entre ces deux grands créateurs de drames, d'images, de rêves, de héros. L'un et l'autre ils sont venus au monde après

les agitations et les délires d'une révolution sanglante, Shakspeare échappait à Henri VIII et Richardson à Cromwell; époques décisives pour le génie d'un peuple qui entre enfin, avec l'ardeur de la santé renaissante, dans les loisirs pacifiques. C'est l'heure des discordes apaisées, de la paix qui féconde, du bien-être, des naissantes libertés dont il faut jouir, sans s'inquiéter de les agrandir ou de les perdre, car, par un consentement tacite, roi et peuple font trêve à leurs exigences insatiables. Nous avons plus de tumulte, plus d'éclat, plus de fêtes pour Shakspeare, plus d'intimité et de recueillement religieux pour Richardson; la reine Élisabeth pousse aux pompes glorieuses du théâtre, la reine Anne retient son peuple aux foyers domestiques; tout est devenu mieux réglé et moins brillant, plus correct et moins royal; on a moins besoin d'action au dedans et au dehors, on recherche moins les poëtes et les comédiens, beaucoup plus les moralistes et les conteurs. L'Angleterre n'est pas encore revenue aux ballades des anciens jours, elle y revenait peu à peu, elle était déjà à Robin Hood, mais elle a trouvé le roman en son chemin, et elle a fait une halte; de cette halte elle a été relevée par les orateurs de sa double tribune, par les historiens de ses annales, et de nos jours, par lord Byron, par Walter Scott. Le roman, c'était un peu le conte, un peu le drame, sentiers ouverts au philosophe et

qui ne sont pas défendus aux poëtes. Si le poëte dramatique parle à la foule et s'enivre lui-même des délires magnifiques de sa parole, le romancier, plus recueilli, obéit à la méditation prudente et sage de son esprit. La poésie dramatique naquit toute grande avec Shakspeare : Richardson est le père du roman anglais; l'un et l'autre, on les peut appeler *poëtes à la langue de miel;* l'un et l'autre ils ont possédé les qualités éminentes qui sont la vie du moraliste : la naïveté, la gaieté, la grâce, l'électricité dramatique, la force et la vérité dans la peinture des sentiments naturels, seulement celui des deux qui a le goût le plus romanesque, c'est Shakspeare; mais celui-ci n'est pas plus vrai que celui-là, son drame n'a pas une forme plus solide, il n'est pas plus habile à étudier la destinée humaine sous toutes ses faces ; l'un et l'autre, ils se contentent, pour être écoutés, des cautions les plus vulgaires; ils agissent également par la vérité, par la vraisemblance, Shakspeare se réservant l'impossible et le monde au delà des sens, où il règne en maître absolu. — Terribles tous les deux, Shakspeare, grand écrivain et grand poëte que l'on ne peut comparer à personne, et qui s'écriait fièrement : « Chaque mot de mon discours porte mon nom![1] » mais, en revanche, Richardson est encore plus courageux que Shakspeare; en effet, l'auteur de

[1] *Sonnet* 67.

*Macbeth* et du *Roi Lear* a reculé plus d'une fois devant les douleurs qu'il entassait dans son âme, souvent il s'est demandé à lui-même : Grâce! pitié! pardon! et le fer échappait à sa main vaincue, le poison à sa coupe brisée..... Richardson restait impassible comme le vieux Brutus, il ressentait, à la vue du crime, une de ces haines vigoureuses que rien ne peut fléchir, il jugeait les accusés avec le coup d'œil du philosophe, il leur demandait leur nom et leur signalement, afin de bien se rendre compte de toute sa vengeance; ce sont là de grandes qualités et bien viriles. Par l'invention, moins encore que par la variété des portraits, Richardson ressemble à Shakspeare, il trace ses portraits d'une main moins ferme et moins fière, mais en revanche l'image est plus achevée et plus délicate, rien n'échappe à cette observation fine, impartiale, prudente, servie par un pinceau si délicat et si charmant; il reproduit, avec cette patience qui ressemble au génie, non-seulement l'intérieur des familles, mais les moindres détails du visage, du caractère, de la passion; l'un et l'autre enfin ils excellent par ce don admirable de créer ces naïves et gracieuses images qui, au besoin, pourraient servir d'apothéose à la nation anglaise. Clarisse, miss Howe, Henriette Byron, Clémentine, Paméla, gracieuses et charmantes créations que Shakspeare lui-même eût enviées, vous êtes les dignes sœurs de Miranda, de Desdémone, de

Cordélia, d'Imogène, de Climène, d'Ophélie. « Voilà « du romarin, c'est pour la mémoire..... Je vous en « prie, cher amour, souvenez-vous de moi!..... Je « vous donnerais bien des violettes, mais elles se sont « toutes fanées quand mon père est mort[1] ! »

Dans l'un et dans l'autre poëte, c'est le même enchantement, ce sont les mêmes douleurs. Que dit Othello à Desdémone? « O toi! fleur des bois, qui es « si belle, ton approche enivre les sens! — Je veux « respirer encore la rose sur sa tige..... Encore un « baiser, encore un! Sois telle que tu es là quand tu « seras morte..... et je veux te tuer, et je t'aimerai « après! » — Il y a quelque chose de cette douleur, dans la douleur de Lovelace!

Dans son admirable leçon sur *Clarisse Harlowe*, quand il traduit, à la façon d'un grand écrivain, le convoi funèbre de cette fille du ciel, M. Villemain, plein d'un tendre enthousiasme, prête une oreille attentive à ce glas funèbre dont le bruit arrive par secousses, du clocher voisin, à l'oreille des Harlowe! — Quoi de plus touchant et de plus poétique? s'écriait l'illustre professeur. Cette cloche qui tinte lugubrement pour saluer le cercueil de miss Clarisse, Richardson l'a trouvée toute vibrante dans Shakspeare : « C'était ici, « au moment où cette étoile qui brille là-bas, éclai-

[1] *Hamlet*.

« rait ce même point du ciel... La cloche sonnait aussi « une heure..... Paix! le voilà qui vient! »

N'est-ce pas la même émotion, je vous prie? Il s'agit pourtant, non pas du fantôme que voit Hamlet avec l'œil de son esprit, mais du fantôme de miss Clarisse Harlowe qui revient enfin au village natal! On n'imite pas d'une façon plus originale; ajoutez, pour compléter ce parallèle que nous n'avons pas cherché, que dans le drame de Shakspeare, aussi bien que dans le récit du romancier, votre admiration succombe de temps à autre, sous la fatigue et sous le nombre des détails; à force d'exercer sur les moindres objets la subtilité savante de leur étude du cœur humain, ni le poëte, ni le conteur ne vous font grâce des minuties; ils manquent de sévérité pour eux-mêmes, leurs idées se précipitent un peu au hasard, dans une confusion, tantôt brillante, tantôt pénible; semblables au bon Homère, ils s'endorment de temps en temps, mais Shakspeare s'endort dans les nues orageuses, comme fait l'aigle, pendant que Richardson sommeille au coin de son feu, comme un bon et pacifique bourgeois.

Leur grand point de ressemblance, c'est leur merveilleuse facilité à créer des perfections possibles. — Les femmes de Shakspeare, on ne les peut comparer qu'aux héroïnes de Richardson. Tragédie ou récit, c'est toujours la même enveloppe mortelle de la beauté idéale; il nous semble, à les voir, à les suivre, à les

aimer, à les adorer à genoux, que nous entendons retentir, chantée par des voix invisibles, la chanson du printemps, sur l'air : *Je voudrais avoir quelques fleurs pour votre jeunesse!*

« Quand vous parlez, je voudrais vous entendre parler toujours;
« Quand vous chantez, je voudrais vous entendre chanter toujours;
« Si vous dansez, je voudrais que vous fussiez la vague de la mer
« qui danse toujours ! »

Noble chant des lointaines et divines beautés! On les reconnaît à leur voix, à leur sourire, à leurs douces rêveries, à leurs tendres visages... « Reste là, ô « mon âme! suspendue comme un fruit, jusqu'à ce « que l'arbre ait perdu son feuillage ! »

Un instant obscurcie par les déclamations ardentes des puritains de Cromwell, par l'invasion des idées françaises que la restauration d'Angleterre amena avec elle, par les jugements dédaigneux de plusieurs beaux esprits, trop écoutés de leur temps : Dryden, par exemple, qui disait que la langue de Shakspeare était passée de mode; lord Shaftesbury, qui l'appelait un poëte barbare; Pope lui-même, qui arrangeait ces grands drames au gré de son goût trop habile, soudain, après un court interrègne, la gloire de Shakspeare, remise en honneur par Johnson, se relève éclatante, victorieuse, et cet astre, brillant d'un éclat immortel, projette le rayon de ses clartés éloquentes sur l'Europe charmée de tant de beautés nou-

vellement révélées. — Richardson a été moins heureux que Shakspeare, et déjà cet immense éloge qui entoura sa vie, reste couvert, depuis tantôt un demi-siècle, d'une épaisse poussière. Nous ne voulons pas, tant s'en faut, nous hisser sur les admirations convenues, et vous pousser dans un enthousiasme sans conteste; les meilleurs esprits ont fait d'importantes objections à cette grande composition de Clarisse Harlowe, et plusieurs de ces objections nous paraissent dignes qu'on s'en occupe, ne fût-ce que pour savoir d'où vient qu'après ce grand bruit, l'œuvre de Richardson soit tombée dans ce profond silence? Pourquoi ce dédain, après tant de louanges? De quel droit l'Angleterre elle-même, et la France, ne lisent-elles plus ce livre qui a excité une fièvre immense parmi les deux peuples? A peine si ce livre expiré est devenu un souvenir. M. de Châteaubriand, qui se pose à lui-même cette question, répond à la façon d'un grand écrivain qui s'est rendu compte de tous les mystères de la gloire humaine, pour en avoir sondé le néant et les profondeurs :

« Rien ne vit que par le style; en vain, on se ré-
« volte contre cette vérité; l'ouvrage le mieux compris,
« orné de portraits d'une bonne ressemblance, rempli
« des plus sages réflexions, est mort-né si le style
« manque. Le style, et il y en a de mille sortes, ne
« s'apprend pas; c'est le don du ciel, c'est le talent.

« Mais si Richardson n'a été puni que pour certaines « locutions bourgeoises, insupportables à une société « élégante, il pourra se relever. La révolution qui « s'opère, en abaissant l'aristocratie et en élevant les « classes moyennes, rendra moins sensible, ou fera « disparaître ces traces des habitudes de ménage et « d'un langage inférieur. »

Mais la grande objection, celle qui revient à chaque instant, l'objection sérieuse, l'obstacle infranchissable, au dire des critiques les plus considérables, ce sont les interminables longueurs du roman de *Clarisse*. A quoi bon tant de soins, tant d'efforts, tant d'explications, tant de commentaires, tant de sentences qui ôtent même leur gravité aux plus imposantes leçons[1]? La vie est-elle assez longue pour suffire à cette interminable correspondance, et n'aurez-vous pas à regretter le temps que vous mettez à lire tant de choses communes, inutiles, surabondantes? Respect aux chefs-d'œuvre, à la bonne heure, mais n'est-ce pas respecter les chefs-d'œuvre que de leur rendre par tous les moyens permis, la grâce, l'éclat, la popularité, l'action, la vie, la clarté, tout ce qui manque à ces œuvres, le jouet des vents et du caprice populaire? Ainsi l'on parle, ainsi l'on agit; et vous trouverez à peine deux honnêtes gens sur mille qui ont lu, d'un bout à l'autre, le roman de Clarisse Harlowe, et en-

[1] *Nisi pondera rerum fregisset sententiolis.*

core « dans les jours d'été, quand on est seul à la campagne! » dit un grand critique qui est à la fois un romancier et un poëte [1]. Autant de reproches qui n'ont jamais été plus à leur place que de nos jours, si remplis de grandes révolutions. Le temps nous manque absolument pour arrêter notre attention et notre esprit sur quelques événements de famille, et si vous voulez que nous admirions ce monument d'un autre âge, il faut au moins que nous en saisissions l'en-

[1] M. Sainte Beuve.

M. Gustave Planche, dans une très-bonne page d'habile critique, après s'être emporté contre le maladroit qui a porté ses mains profanes sur les œuvres de Fielding, nous vient en aide d'une façon sans réplique : « Malgré mon admiration sincère « pour le chef-d'œuvre de Richardson, je lui pardonne difficile-« ment d'employer à la préparation d'une scène sublime, des vo-« lumes entiers, où le même événement, souvent insignifiant, passe « et repasse par la bouche de plusieurs interlocuteurs, seulement « pour nous montrer les impressions diverses qu'ils en reçoivent. « Une pareille ostentation de talent me paraît impardonnable!

« Je crois entendre une cantatrice qui, pour dire toutes les notes « de son clavier, s'arrête à chaque phrase d'une mélodie, brode le « thème, le décompose, le brise, le réunit, le dispose en éclats, le « reprend, le ramasse et ne nous fait pas grâce d'un seul tour de « force, jusqu'à ce que l'oreille ait compté tous les tours de son go-« sier. Dussé-je être accusé d'irrévérence et d'impiété, dussé-je, « en relisant Diderot, me sentir excommunié, je n'hésite pas « déclarer que je donnerais de grand cœur les deux tiers de *Clarisse* « pour savourer plus à l'aise les parties que je préfère. *Portraits littéraires*, tome I, page 76.

semble. Si vous voulez sauver le livre qui passe à l'oubli, venez en aide au lecteur et n'abusez pas de sa patience. Proposez-leur aujourd'hui de lire *Clarisse Harlowe*, soudain ils prennent la fuite comme si le feu était à leur maison; lecteurs impatients et gâtés par le hasard littéraire de chaque matin, ils ne veulent plus, ils ne savent plus languir autour des questions; il leur faut des événements coûte que coûte, et ils sont contents toute la journée, pour peu qu'ils aient été contents du feuilleton de leur journal. Ils s'en prennent à la forme, et au fond du roman de *Clarisse*. Pourquoi, disent-ils, ce style entrelacé de parenthèses et qui ne revient jamais au logis? Pourquoi la dose des paroles est-elle si souvent plus forte que celle des événements? A quoi bon, désormais, ce babil et cette activité de style interminable, et quel malheur quand l'auteur arrive enfin au comble du pathétique, de le voir délustrer par des minuties, ces sombres et magnifiques peintures du cœur humain? Abrégez, la la vie est courte, une rue est longue lorsqu'elle ne tourne point, nous vous faisons grâces de ces explications superflues, à qui est intelligent, peu de paroles suffisent : *intelligenti pauca.*

Or, ce sont-là des raisonnements appuyés sur les faits. Personne ne le lit plus guère, ce chef-d'œuvre tant admiré. Cependant nous n'avons encore entendu que les censeurs les plus timides, que serait-ce donc,

si nous demandions son opinion au plus spirituel et au moins patient de tous les hommes, surtout quand il lui faut supporter une gloire voisine, à Voltaire? Plus d'une fois, tant il en est préoccupé, à son insu, cet admirateur passionné de la littérature anglaise, s'emporte à outrance contre l'œuvre de Richardson ; il appelle à son aide toutes les violences de l'ironie, danslesquelles il était irrésistible. « Monsieur, lui disait « un jour le poëte Young, vous êtes si spirituel, si « licencieux et si malin, que nous vous croyons à la « fois, Milton, la mort et le péché. » Il nous semble qu'il était impossible de mieux dire.

Écoutez cependant Voltaire parlant de Clarisse Harlowe, et cherchez en vous-même d'où peut lui venir, pour une si belle œuvre, tant de violence et de mépris?

« Madame du Deffant était si enthousiasmée de « *Clarisse*[1], que je l'ai lue, pour me délasser de mes « travaux, pendant ma fièvre; cette lecture m'allu- « mait le sang. Il est cruel, pour un homme aussi vif « que je le suis, de lire quatorze volumes entiers[2] dans

[1] C'est dans sa lettre du 28 octobre 1759 que madame du Deffant parlait à Voltaire de ce roman de Richardson, traduit de 1751 à 1753, par l'abbé Prévost, et publié sous le titre de *Lettres anglaises*, ou *Histoire de Clarisse Harlowe*.

[2] Madame de Staël était de l'avis de madame du Deffant, lord Byron est de l'avis de Voltaire. — « Madame de Staël a découvert « que Clarisse était la perfection même ; à chacun son goût ; pour ma

« lesquels on ne trouve rien du tout, et qui servent « tout simplement à faire entrevoir que mademoiselle « Clarisse aime un débauché, nommé M. de Lovelace. « Je me disais : quand tous ces gens-là seraient mes « parents et mes amis, je ne pourrais m'intéresser à « eux. Je ne vois dans l'auteur qu'un homme adroit qui « connaît la curiosité du genre humain, et qui promet « toujours quelque chose, de volumes en volumes, » pour le vendre. Enfin, j'ai rencontré *Clarisse* dans « un mauvais lieu, au dixième volume, et cela m'a fort « touché.

« Le Théodore de Pierre Corneille, qui veut abso- « lument entrer chez la Fillon par un principe de « christianisme, n'approche pas de Clarisse, de sa « situation et de ses sentiments; mais excepté le « mauvais lieu où se trouve cette belle anglaise, j'a- « voue que le reste ne m'a fait aucun plaisir, et que « je ne voudrais pas être condamné à relire ce roman. « Il n'y a de bon, ce me semble, que ce qu'on peut « relire sans dégoût. »

Et dans cet autre passage [1] :

« Je suis occupé d'un problème de géométrie, « pareil au roman de *Clarisse*, que les anglomanes

« part, j'abandonne à leur jugement et à leurs disputes ceux qui peu- « vent lire l'histoire de miss Harlowe, dont je n'ai jamais pu lire « que quelques pages. » (*Mémoires de lord Byron.*)

[1] Mélanges historiques.

« me vantent comme le seul roman digne d'être lu « d'un homme sage; je suis assez fou pour le lire; je « perds mon temps et le fil de mes études. »

Et autre part :

« Je n'aime pas assurément les longs et insuppor- « tables romans de *Paméla* et de *Clarisse*. Ils ont « réussi, parce qu'ils ont excité la curiosité du lec- « teur, à travers un fatras d'inutilités : mais si l'au- « teur avait été assez mal avisé pour annoncer, dès « le commencement, que Clarisse et Paméla aimaient « leurs persécuteurs, tout était perdu, le lecteur au- « rait jeté le livre. »

C'est ainsi que parle Voltaire de ce *grand drame* qui possédait Diderot d'un si frénétique enthousiasme. Laissez dire Voltaire, laissez-le châtier à sa façon ingénieuse et cynique, ce succès qui l'obsède. De ces Anglais qu'il est allé chercher si loin et dont il a été l'introducteur parmi nous, il est fort inquiet à cette heure, il n'en veut plus entendre parler; cela lui déplaît d'entendre dire que Shakspeare est un des rares génies dont s'honore le genre humain, cela le chagrine de voir qu'en France tout est anglais, les habits, les chiens, les chevaux, les jardins, les livres. — *Vous me crottez*, disait le roi à un jeune seigneur de sa cour qui galopait à la portière de sa voiture, voûté sur son cheval : oui, sire, *à l'anglaise*! Rappelez-vous l'anglomanie qui s'était emparée de toutes les âmes

françaises, à ce point que sur le théâtre, dans les écrits du philosophe, dans les chapitres de l'historien, dans les pages du romancier (témoin le lord Édouard de *la Nouvelle Héloïse*), le beau rôle appartenait de droit et de fait, à un Anglais, pendant que nous nous prosternions devant les Anglais qui daignaient nous visiter, devant M. Hume l'historien, devant ce licencieux et charmant entrepreneur d'originalité nommé Sterne qui aimait mieux pleurer un âne mort que de secourir sa mère vivante; pendant que nous autres, pauvres dupes, nous nous escrimions depuis : *Dieu sait quand!* à partager le deuil du poëte Young, *ce garçon à plaisanteries intarissables,* qui avait trouvé le moyen de nous associer, pour tout de bon, à ses feintes douleurs, nos bons voisins les Anglais nous livraient à toutes les risées de Grubstreet, c'est-à-dire que toute la basse littérature, tous les faiseurs de farces et de *clowneries* insultaient à qui mieux mieux, le nom, le caractère et le génie français. En un mot, nous étions la proie vivante de *Jack Pudding*, s'il est vrai, comme Addison en a fait la remarque, que chaque nation donne à ses bouffons de profession, le nom de son mets favori. Cette passion pour l'Angleterre était poussée si loin chez nous, qu'un jour le vieux Crébillon, après la représentation de Rhadamiste, reçut le *brevet de la calotte* en châtiment de toutes les férocités de cette muse

qui croyait saisir le coin de grandeur quand elle avait surpris le côté atroce ; la *calotte* exilait Crébillon en Angleterre, « pour y amuser un peuple fu-« rieux, à savoir : les bouchers, tripiers, mari-« niers et portefaix anglais ! » tel est le texte de ce brevet calotin. On sait que *ce régiment de la folie* fut le dernier sourire du règne de Louis XIV. D'honnêtes gens, d'un aimable esprit, s'étaient réunis pour flageller tous les ridicules et surtout pour fronder ces écrivains de passage qui donnaient l'accent anglais à notre langue, mais quoi ! la tâche était au-dessus des forces humaines, et bientôt les chefs du *régiment de la folie*, furent emportés par le torrent.

Il ne faut donc pas trop en vouloir à Voltaire de ses violences contre Richardson, et vous pouvez placer ces moqueries au nombre de celles qui sont justes et qui ne comptent pas. En effet, après s'être bien moqué du chef-d'œuvre, l'instant d'après il le copie. Quand la maîtresse de *l'Ingénu*, la belle et infortunée Saint-Yves, va mourir, l'auteur de *Zaïre*, qui s'est si bien souvenu d'Othello, se rappelle fort à propos la mort de Clarisse Harlowe : « Elle ne se parait plus « d'une vaine fermeté ; elle ne concevait pas cette « misérable gloire de faire dire à quelques voisins : « Elle est morte avec courage ! Qui peut perdre, à « vingt ans, son amant, sa vie, et ce qu'on appelle « l'honneur, sans regrets et sans déchirements? Elle

« sentait toute l'horreur de son état et le faisait sentir « par ces mots et par ces regards mourants qui par- « lent avec tant d'empire. Enfin elle pleurait comme « les autres, dans les moments où elle eut la force « de pleurer ! »

Vous lirez la mort de Clarisse et vous verrez s'il est possible de rencontrer, *parmi les âmes voyageuses qui soupirent et gémissent véritablement pour l'adoption qui rachète les péchés*, une âme plus belle et plus sainte, qui sorte du monde d'une façon plus décente ; Clarisse fait mieux que Mlle de Saint-Yves ; elle s'humilie et elle prie ! Elle pardonne, elle se résigne, elle sait que Dieu est le maître, que ce qu'il a fait est bien fait, que notre espérance n'est pas d'ici-bas, ni notre amour, et que si le bonheur se rencontre sur cette terre, ce n'est qu'en passant ! Elle meurt *entourée d'un respect mêlé de frayeur*, comme d'une *garde angélique*. « La grace était dans tous ses « pas, le ciel dans ses yeux, dans chacun de ses mou- « vements la dignité et l'amour...... Elle était si « agréablement belle [1] ! »

Puis enfin, quand elle est passée sous l'arc de triomphe d'une si belle mort, tout n'est pas dit encore, car cette horrible nouvelle porte une longue épée, car le cri de ce noble sang se fait entendre, car

[1] Milton.

le damné Lovelace : *J'irai vers elle!* s'écrie-t-il ; — mais elle, elle n'ira pas vers toi, misérable! ce qui va venir, c'est le remords, c'est la vengeance, c'est la statue du commandeur, c'est l'ombre de Banco, c'est l'épée de Morden. « Frappe, Macduff, et damné soit le « premier qui criera : C'est assez!... Ils m'ont attaché « à un poteau, la fuite est impossible! » Allons donc! encore un peu de courage, vous n'avez plus qu'à enfumer *le vieux gentilhomme* dans le *pandemonium* qui lui sert de terrier.

Chose malheureuse pourtant! ce Lovelace, cet admirable bandit accepté par toutes les belles dames de France et de l'Angleterre, savez-vous..... oh! quelle eût été la rougeur et la douleur de Richardson! savez-vous ce qu'il devient dans un des romans à la mode, sous la vieillesse de Louis XV? Un jeune gentilhomme d'un vif esprit, un de ces railleurs qui auraient sacrifié la monarchie à un bon mot, écrivain alerte et incisif, et officier du roi par dessus le marché, Chanderlos de Laclos, devait faire de Lovelace, cette horrible, cette obscène image des *Liaisons dangereuses*, la marquise de Merteuil. Par une habileté horrible, l'auteur des *Liaisons dangereuses* jette dans le cœur de cette femme et dans son âme, des vices et des laideurs trop lourds à porter pour un homme tout seul. — « Les chiens aboient quand je boite près d'eux, » s'écrie le duc de Glocester. — Que les chiens aboient

sur Glocester, mais jetez-leur les lambeaux ambrés de cette Merteuil. Rappelez-vous comme on se rappelle un cauchemar, le livre des *Liaisons dangereuses*, ces brutalités sans excuses, ces crimes sans profit, entrepris uniquement pour la joie du crime, ces deux roués, mâle et femelle, qui complotent dans les ténèbres le déshonneur des enfants! Il ne s'agit plus ici de libertinage seulement, il s'agit de crimes, ce n'est plus le moraliste que cela regarde, c'est le bourreau! Le romancier qui chante *le charme des longs combats et les détails d'une pénible défaite*, a été remplacé par un Pétrone aviné qui invente les récits les mieux faits pour venir en aide à l'orgie. Dans le livre de Chanderlos de Laclos, imitateur scandaleux du plus honnête des chefs-d'œuvre, tout s'avilit et se dénature. Le Lovelace de tant d'esprit et de génie, n'est plus qu'un vil libertin en sous-ordre chez les plus viles duchesses. La divine Clarisse, âme énergique et pure, devient une petite présidente mélancolique et faible, qui s'humanise d'assez bonne grâce, et qui meurt sans que l'on sache pourquoi elle meurt; en même temps disparaissent ces détails si vrais, ces observations si fines, toute cette vie, çà et là répandue avec une activité si ingénieuse et si charmante; surtout disparaît la leçon morale, l'obscénité reste seule et sans contre-poids : obscénité de la parole, de l'action, du geste, de la pensée, du récit, jusqu'à ce qu'enfin

arrive cette lettre abominable : — « On se lasse de tout, mon ange! » Terminons en deux mots, Lovelace, c'est la bête féroce, c'est le tigre, que l'on poursuit avec les nobles armes des chevaliers et des chasseurs, les héros de Laclos et sa digne compagne, sont deux bêtes puantes que l'on tue sous le bâton [1].

Si donc vous voulez chercher, en France, la copie de *Clarisse Harlowe*, j'en suis fâché pour vous, mais il vous faudra descendre jusqu'à ce livre des *Liaisons dangereuses*, un livre qui franchit toutes les limites et toutes les hontes! Pure origine pour un si grand crime! mais quelle était, je vous prie, la chaste et poétique aïeule du fameux marquis de Sade? L'aïeule de ce fou furieux n'était rien moins que la plus chaste image des poétiques amours, la Laure de Pétrarque, Laure de Noves, la plus poétique et la plus radieuse image du XVI^e siècle, la compagne souriante de la Béatrice de Dante, de l'Éléonore du Tasse. — Ainsi, le chaste et pur enivrement de Pétrarque, se rattache par des carcans et des gibets, aux livres sans nom de l'affreux marquis.

A propos des *Liaisons dangereuses*, nous ne par-

[1] Dans ce livre même, l'honneur mérité est rendu au roman de Richardson. La présidente de Laclos dans un moment de profonde tristesse, appelle à son aide *les pensées chrétiennes* et le roman de *Clarisse Harlowe !*

lons que de Lovelace ; Dieu merci ! Clarisse Harlowe a échappé à ce scandale d'imitation :

Son âme était semblable à un astre, et brillait seule [1].

## VII.

Lorsque la France apprit la mort de Richardson, l'esprit le plus éloquent de ce temps-là, un homme qui régnait à Paris par toutes les grâces fougueuses et inspirées de l'éloquence de café ou de carrefour, Diderot lui-même, écrivit l'éloge du père de Paméla, de Grandisson et de Clarisse. Cet *Éloge*, sous le rapport du talent littéraire et de la valeur critique, est tout à fait au-dessous des bonnes pages de Diderot. L'emphase domine tout ; l'exclamation est prodiguée d'une façon insensée ; parce que l'Angleterre vient de perdre son charmant romancier, on dirait que le chaos va venir. Cette perte est annoncée d'une façon plus solennelle et triste que la mort de César, prédite par les confusions du ciel, par le tumulte des étoiles, et il fallait, en vérité, pour que Diderot fût le maître de jeter en holocauste aux pieds d'un roman anglais,

[1] Wordsworth. (*Sonnet sur Milton.*)

Montaigne, Charron, la Rochefoucauld, Nicole, tous les moralistes de la France, que ce Diderot eût une autorité immense sur son auditoire. Cette autorité Diderot la poussait à l'excès. Il s'enivrait de sa parole, il avait le bruit, la turbulence, la voix, la passion, il avait les larmes, les colères; il avait les enthousiasmes qui se font écouter, tant ils ressemblent à des croyances. — *Entrez, je pleure d'un conte que je me fais à moi-même!* Dans ces paroxysmes d'indignation exaltée, son cœur battait violemment, il se frappait la poitrine d'une main vigoureuse, l'incendie était dans sa parole, les larmes mêlées de feu brillaient dans ses regards, il avait le front, l'énergie, la chevelure effarée du Jupiter tonnant, il tonnait en effet, et le café Procope, épouvanté et charmé, restait suspendu à ses lèvres, toutes-puissantes pour le bien comme pour le mal. D'une table de café cet homme-là se faisait une tribune, il se drapait dans sa robe de chambre comme dans le manteau d'un consul, il avait quelque chose de la pythonisse antique. — Ne livre pas ta magique incantation à des feuilles volantes, parle toi-même : « *Ipse canas!* » Il faut donc entendre parler Diderot, lorsqu'il s'abandonne aux délires de sa tête et de son cœur. A propos de Richardson, Diderot a dit mille folies. — Si tu aimes ce livre, il croit à ta vertu, sinon il te regarde comme le dernier des hommes. « Si je sais distribuer mon me-

« pris et mon estime, c'est à Richardson que je le « dois! »

En même temps, il fait un appel au genre humain tout entier, afin que les hommes se réunissent pour étudier ce code universel de tout ce qui est beau, de tout ce qui est bon, le *to kalon* par excellence. Sa bonne humeur, son sommeil, sa fortune, sa renommée, sa gloire, tout dépend de Clarisse Harlowe. On me dit : « qu'avez-vous? vous n'êtes pas dans votre « état naturel? Que vous est-il arrivé? On m'interroge « sur ma santé, sur ma fortune, sur mes parents, sur « mes amis. — O mes amis! *Clarisse*, *Paméla* et « *Grandisson* sont trois grands drames! » Ceci est la logique d'une admiration frénétique. Aussitôt que notre homme a touché un de ces livres, soudain pour lui tout s'arrête; la vie est suspendue, il ne songe plus ni à ses amis, ni à ses amours, ni à la page commencée, ni au travail promis depuis longtemps, il est tout entier à l'histoire des Harlowe. *Oh!* s'il avait eté le frère et l'ami de Richardson! *Oh!* s'il avait connu miss Clarisse! « *Oui*, tu seras ma lecture dans tous « les temps! si, pressé par la nécessité, par la pauvreté « d'un ami, par l'éducation de mes enfants, il me faut « vendre tous mes livres, je les vendrai. Mais tu me « resteras avec Moïse, Euripide et Sophocle et je « vous lirai tour à tour.—Lisez Richardson, lisez-le « sans cesse—c'est un *Évangile* apporté sur la terre.

« — Il me fait aimer mes semblables, plaindre les « malheureux, respecter la vertu — O Richardson! « l'histoire la plus vraie est pleine de mensonges et « ton roman est plein de vérités! — O peintre de la « nature, c'est toi qui ne mens jamais! — je m'étais « proposé de noter tous les beaux endroits; mais le « moyen? Il y en a tant! — *Divin Richardson!* — « Dans *Clarisse* il ne se fait pas un pas qu'il ne soit « de génie. — Et vous Émilie, Charlotte, chère miss « Howe, Clarisse; pendant que je converse avec vous, « les années du travail et de la moisson de lauriers « disparaissent et je m'avance vers le dernier terme, « sans rien tenter qui puisse me recommander aussi « au temps à venir! »

Vous lisez et vous souriez, et vous vous dites : après tout, c'est l'enthousiasme d'un bonhomme de beaucoup de cœur et d'esprit! Ne jugez pas si vite, malgré toute son admiration, notre homme n'est pas aussi bon que vous pouvez bien le croire, ce grand enthousiasme cache une petite malice en cette circonstance. C'était l'heure en effet où *la Nouvelle Héloïse* venait de paraître au milieu des applaudissements et des louanges les plus frénétiques qui aient jamais accueilli un chef-d'œuvre. Du fond de la riante vallée de Montmorency, du milieu des bois touffus, par les sentiers garnis de mousse, par un beau printemps que saluent les chanteurs ailés, J. J. Rousseau,

exilé du monde, envoyait, anges de son exil, les rêves, les poésies, les brûlantes extases, les délires, les paysages de *la Nouvelle Héloïse*. C'était le livre de son idéal, le livre brûlant de ses amours, l'univers poétique qu'il avait rempli des êtres de sa création « parfaites créatures aussi célestes par leur vertu que par leur beauté! » Et maintenant qu'il était descendu de l'empirée, il racontait à la terre ces extatiques visions. Beau livre tout rempli des sincères ardeurs.

Pendant que la France tout entière saluait *la Nouvelle Héloïse* avec des larmes, les envieux, pris au dépourvu, criaient tout simplement : au plagiat! disant que l'*Héloïse* c'était *Clarisse Harlowe*. Laissons dire l'envie, par respect pour sa vieillesse, car elle date du commencement du monde; mais où est, je vous prie, la justice, où se trouve la vérité de ce parallèle entre l'œuvre de Jean-Jacques et l'œuvre de Richardson? Clarisse, c'est la jeune fille qui a vécu, qui a souffert, qui s'est résignée et qui est morte, quand sa blancheur d'hermine a été ternie; Julie, c'est la poétique vision qui ne pouvait vivre que dans les espaces imaginaires; le premier livre a été écrit au coin d'un bon feu, dans une bonne maison, par un bonhomme, très-habile à sonder les secrets du cœur; le second livre est un poëme, écrit à ciel ouvert, rêvé à tous les carrefours de la forêt profonde, par un

homme amoureux d'une grande dame qui en fait son jouet, en attendant que son amant revienne de l'armée. Pauvre diable de génie, ou pour mieux dire, pauvre fou que ses sens dominent ; mélange de honte et de pudeur. Esclave infortuné d'une infâme servante à demi hébétée qui ne comprenait rien à l'éloquent enthousiasme de Saint-Preux. Dans ces deux compositions, excepté quelques ressemblances bien pardonnables dans la forme, il est impossible de trouver des analogies fidèles ; les passions ne sont pas les mêmes, elles existent autrement, dans l'un et l'autre livre, elles parlent un autre langage, elles ne vont pas au même but; Richardson est chaste toujours, Jean-Jacques est emporté toujours ; l'un réprime son délire toujours, et l'autre s'y abandonne avec frénésie. Quand pour la première fois Richardson se fit lire l'*Héloïse*, il exprima hautement ses vives et profondes répugnances. L'âcre *baiser* lui fit horreur ; puis il se demandait à quel point un écrivain avait le droit de convenir que toute fille qui lisait son livre, était une *fille perdue!* En effet, *Clarisse* sauve les âmes, l'*Héloïse* les perd, Richardson et Rousseau ont touché l'un et l'autre le but qu'ils s'étaient proposé. Mais que faisons-nous et quel nouveau parallèle nous emporte, et à quoi bon comparer ce sage vieillard, à l'abri du vent et de la tempête, à cet énergique, passionné et malheureux poëte qui, tout à l'heure, par une froide matinée

d'hiver, sera chassé de sa maison d'emprunt, par cette caillette philosophe, madame d'Épinai? Allez donc comparer l'hirondelle, amie des printemps, à l'aigle qui plane dans les cieux.

A l'heure même où les envieux du dernier chef-d'œuvre de Jean-Jacques criaient à l'imitation, au plagiat! la gloire de Richardson était penchante sur son piédestal, mais l'occasion était trop belle pour ne pas raffermir la statue chancelante avec les merveilleux passages de l'*Héloïse*.

On peut donc supposer que dans cette admiration passionnée de Diderot pour le roman de Richardson, se dissimulait sous l'emphase un peu de mauvaise volonté pour le roman de Jean-Jacques; au reste l'auteur de *la Nouvelle Héloïse* qui n'était pas un bonhomme plus que Diderot, lui-même, ne s'y est pas trompé : « Diderot, dit-il [1], a fait de grands com-« pliments à Richardson sur la prodigieuse variété « de ses tableaux et sur la multitude de ses person-« nages; Richardson a, en effet, le mérite de les avoir « très-bien caractérisés. Mais quant à leur nombre, « il a cela de commun avec les plus insipides roman-« ciers, qui suppléent à la stérilité de leurs idées, à « force de personnages et d'aventures. Il est aisé de « réveiller l'attention en présentant incessamment et « des événements inouïs et de nouveaux visages qui

[1] Dans les *Confessions*.

« passent comme les figures de la lanterne magique;
« mais de soutenir toujours cette attention sur les
« mêmes objets, et sans aventures merveilleuses, cela
« est certainement plus difficile et si, toutes choses
« égales, la simplicité du sujet ajoute à la beauté
« l'ouvrage, les romans de Richardson, supérieurs en
« tant d'autres choses, ne soutiendraient pas, sur cet
« article, le parallèle avec le mien. »

Ici revient, vous le voyez, ce perpétuel reproche, que le roman de *Clarisse Harlowe* manque de netteté, de précision, de coloris; sans doute on ne lui demande pas cet agir trépignant, cette piaffe ardente de paroles, si chère au roman moderne, mais, au fait, pourquoi être si diffus, si incorrect? pourquoi appuyer ainsi sur les pointilles de chaque accident? Le grand art de l'écrivain qui veut plaire, longtemps et toujours, c'est de fondre dans le récit les justes nuances de sa parole, c'est d'imprimer fortement, en ne disant rien de trop, dans les esprits attentifs, les sentiments qu'il exprime. Au contraire, dans les récits sans fin de Richardson, nous n'allons point, nous rôdons et tournons, par-ci, par-là, à la manière d'un homme qui ne veut pas arriver et qui marche avec des pantoufles sur des épines. Certes Richardson est un maître habile, mais il est un peu gâté par le succès et par l'attention complaisante qui l'a entouré toute sa vie. Il ignore le très-grand art,

l'art heureux et durable, par excellence, de ne dire que ce qu'il faut dire ; il parle trop, et souvent il ne parle pas, il jase, et la plupart du temps, les paroles sortent de sa bouche, comme les gens sortent du sermon. Quelles que soient les grandes parties de son œuvre (*great parts*) il pousse trop loin l'anatomie des cœurs et l'on comprend à chaque page, qu'il n'est pas habitué à conclure. De là, bien des imprudences, tranchons le mot, bien des rabâcheries, l'auteur, grand songeur de finesses, et poussé par cette activité de style que rien n'arrête, se fatigue et nous fatigue à faire vingt lieues sur une feuille de parquet. Il est naïf mais il a souvent cette naïveté qui est une nuance du bas. Ce livre est une nuit rayonnante d'étoiles ! Dans cette masse de paroles, souvent s'élève un cri terrible parti du fond de l'âme : l'action languit et se traîne longtemps, je le veux bien, mais enfin vous arrivez à quelque scène magnifique, toute remplie de ces ravissements sains et vigoureux dont se composent les chefs-d'œuvre. Je sais bien que cette muse, bonne femme, écrit à pleine écritoire, elle se complaît à éplucher et à pointiller en mille paroles inutiles, sans jamais redouter le danger de nous noyer dans une mer d'explications, raison de plus pour l'admirer, pour l'applaudir, quand ce formidable metteur en pages, poussé d'une force volontaire, ou frappé d'une situation irrésistible, se met au niveau des plus

..

grands artistes et des inspirations les plus complètes. Vous y voilà ! interrogez votre cœur, ne sentez-vous pas cette incertitude effrayante qui laisse l'âme dans l'attente d'un grand événement? Alors rien n'est plus beau que ces vives échappées dans ce tohubohu de rencontres et de fictions. On est sauvé des broussailles, on rencontre enfin les belles portes du parc, entouré de ses vastes et fières pelouses verdoyantes, de ses eaux jaillissantes, de ses chênes séculaires En même temps on salue avec reconnaissance, avec respect, l'intelligence qui a deviné ce paysage. Alors aussi ce grand parleur que personne ne pouvait écouter, arrive à cette concision, à cette netteté délicieuse pour l'esprit qui souvent vous fait lire dans un seul mot tout un sentiment. Dans ces belles lettres bien calmes, au reflet tendre et vif, dans ce style chaleureux interprète de la pensée, la plus belle âme du plus honnête des hommes se montre dans tout son jour.

Diderot qui prévoit l'objection, a beau dire, au plus fort de son apothéose, que dans ce *livre immortel*, dans ce flambeau *porté au fond de la caverne*, il ne veut rien retrancher, pas un mot, pas un sentiment, rien; et cependant il avoue que déjà de son temps, les oisifs eux-mêmes n'avaient pas assez de leurs six fois vingt-quatre heures pour venir à bout du roman de Richardson : — « Mais, dit-il (comme » si un livre n'était pas nécessairement l'œuvre d'un

« artiste!) — Considérez, mes chers concitoyens, « combien il en coûte de peines, de soins, de mou- « vements, pour faire réussir la moindre entreprise, « pour terminer un procès, pour conclure un mariage, « pour amener une réconciliation? » Et ceci dit, il repart à bride abattue. Eh! c'est justement parce que la vie se passe, s'use et se perd dans ces détails, que nous voulons absolument donner de justes bornes aux arts qui nous consolent et qui nous charment, mais à certaines conditions qu'il faut respecter, car à ces conditions seulement, tous les arts sont des plaisirs. Laissez la symphonie remplir sa course indiquée et qu'elle s'arrête un instant avant la fatigue : coupez le poëme en plusieurs chants, le roman en plusieurs chapitres, car les chapitres, dit un Père de l'Église[1], non pas le moins mondain des Pères, reposent comme les hôtelleries durant un long voyage. Au tableau, il faut un cadre, au cheval de course il faut un but, la voile lointaine compte sur une étoile, le drame a ses cinq actes qu'il ne franchit pas sans danger, toutes les belles choses ont des limites bien tracées, l'horizon même s'arrête à temps pour ne pas fatiguer notre vue bornée. Rien de trop, c'est la fin de l'art et le commencement de la sagesse. Dire tout ce qu'il faut, ne dire que ce qu'il faut et le dire comme il faut le dire, avec cela vous pouvez brûler toutes les

[1] Saint Augustin.

rhétoriques à commencer par celle d'Aristote. C'est donc un immense paradoxe de comparer la lecture d'un livre d'imagination, à un mariage qu'il faut conclure, à un procès qu'il faut terminer, de traiter un récit d'amour comme on traiterait une affaire au tribunal du juge : l'amour et l'imagination vont plus vite que les démarches les plus empressées des hommes ; l'amour ne trompe pas, il n'a pas besoin de toutes nos ruses vulgaires, dès qu'il se montre il dit qui il est, et de quoi il est question, il dédaigne les vains détours pour marcher à un ennemi qui vient droit à lui. Nous avons encore cette raison sans réplique, que si, à tout prendre, les contemporains ont le droit de s'occuper de leurs propres affaires dans les plus grands détails, il faut nécessairement abréger ces détails pour la postérité.

Au reste, les critiques les plus éclairés sont unanimes à reconnaître que la lecture de *Clarisse Harlowe* est devenue presque impossible. M. Villemain, le roi du bon sens littéraire, dans une admirable leçon dont l'antique Sorbonne a tressailli de surprise et de joie, a traduit lui-même, en abrégeant mille longueurs, quelques beaux passages de ce livre « *dont les traductions ne lui plaisaient guère*[1]. » M. de la

[1] C'est même ce passage arrangé avec un art plein de grâce et de goût qui nous a donné l'idée du difficile et ingrat travail que nous entreprenons aujourd'hui.

Harpe, après une louange calme et sérieuse de ce livre, se hâte d'ajouter : « Plus je suis trans-« porté des beautés de Clarisse dans ses dernières « parties, plus je suis affligé des vices essentiels et « *de la constante prolixité* qui rendent si difficile la « lecture de ce roman, *dans les trois quarts de son* « *étendue.*

« Quoi ! l'on arrive à la moitié de l'ouvrage et l'ac-« tion n'a pas encore fait un pas ! quoi ! les persécu-« tions de la famille Harlowe et la résistance de Cla-« risse occupent trois gros volumes, sans qu'il y ait « un fait, un événement, une révolution ! Cet immense « espace est rempli par les lettres de trente per-« sonnes *qui répètent cent fois la même chose*, cha-« cun suivant sa manière de voir et de penser, et *cet* « *énorme verbiage, cet intolérable babil,* prouve-« raient la fécondité du génie ! Quand je sais, quand « j'ai vu que tous les Harlowe sont ou barbares ou stu-« pides, ai-je besoin que leurs sottises ou leur cruauté « soient tracées dans *deux ou trois cents lettres ?* Pour « m'intéresser à Clarisse, faut-il que j'aie vécu avec « la famille, à toutes les heures du jour, et qu'on m'ait « redit mille fois les mêmes choses? Cela est si peu « vrai que personne, j'ose le dire, n'est plus ému que « moi des dernières parties de Clarisse, et cepen-« dant, *jamais, non jamais* je n'ai pu, malgré mes « efforts et mes résolutions, lire la dixième partie des

« premiers volumes. A quelque endroit que j'ouvrisse « le livre, je me retrouvais au même point; je voyais « les mêmes acteurs, j'entendais les mêmes dis- « cours. »

Lui-même, le défenseur naturel du romancier anglais, dans un chapitre écrit à la louange de Richardson, Walter Scott convient volontiers, que c'est là un correspondant infatigable, *formidable*, ajoute-t-il; et comme s'il voulait répondre à Diderot, il reconnaît que tous ces gens-là « écrivent beaucoup plus « souvent et beaucoup plus, que des êtres qui, véri- « tablement auraient eu entre eux une correspondance « obligée. » Le docteur Johnson, plus hardi que Walter Scott, avoue naïvement que le bon Richardson dort quelquefois : « Si vous le lisez pour l'histoire du « roman, *votre impatience peut aller jusqu'à l'envie « de vous pendre;* » et pourtant c'est ce même Johnson qui s'écriait à propos de Fielding : « Il y a plus « de connaissance du cœur humain dans une seule « lettre de Richardson que dans tout *Tom Jones!* » Vous avez encore cette plaisanterie innocente et vraie de lady Montague qui se faisait lire les romans de Richardson : « Parce que, disait-elle, si je m'endors « pendant la lecture, je suis sûre à mon réveil que je « n'aurai rien perdu de l'histoire et que je retrouve- « rai toute la société où je l'ai laissée, et causant « *dans le parloir de Cèdre!* »

Telles sont mes autorités ; je les cite, parce qu'en fin de compte cette tentative d'une nouvelle *Clarisse* est bien hardie ; mais à Dieu ne plaise que je veuille en rien ternir votre gloire et gêner votre pitié, votre colère, votre indignation, votre aimable sourire, ô vous le bienveillant génie, le génie familier du foyer domestique ; ô vous le père immortel de Clarisse Harlowe, de Clémentine et de Paméla !

## IV.

« Ce que c'est que la gloire ! Je lisais dans l'histoire « d'un procès capital que Ch. Wich, épicier, avait « vendu, à une bohémienne accusée de meurtre, un « morceau de lard roulé dans une feuille de *Clarisse*, « le roman de Richardson. Qu'eût dit Richardson, le « plus vain et le plus heureux des auteurs *vivants*, « (c'est-à-dire tant qu'il vécut), s'il eût pu suivre ses « pages, de leur place d'honneur sur la toilette d'un « prince français, jusqu'au comptoir de l'épicier, et « au lard rance de cette bohémienne tachée de sang ! »

C'est encore lord Byron qui parle ; car il a beau traiter avec un dédain tout princier, Richardson et

ses œuvres et le roman en général[1], on voit à chaque instant qu'il est préoccupé de cette comédie éternellement vivante, à laquelle lui-même, lui lord Byron, il n'a rien ajouté, pas même un peu de poésie. En effet, où est le succès de cet homme très-dédaigneux, sinon dans les romans que lui-même il a appelés à l'aide de sa poésie? Otez des poëmes de Byron le charme du récit, le conte, les aventures, qu'il se contente d'être le cygne de l'Angleterre : *Alcyon Albionis*, et qu'il fasse uniquement de très-beaux vers à la façon des grands poëtes, aussitôt vous verrez disparaître une grande partie du charme et de la popularité qui s'attachent à *Lara*, à *Childe Harold*, à don Juan, à la belle sultane Haïdée. Lord Byron a réussi, surtout parce qu'il était lui-même un habile romancier, et ceci dit, il sera bon d'ajouter que si ses romans vivent longtemps, ils le devront surtout au charme tout-puissant et à l'éclat de ses beaux vers. Ah! si *Clarisse Harlowe* avait eu pour la protéger, pour la défendre contre l'oubli qui pèse sur ce chef-d'œuvre, quelque peu de l'éclat, de l'attrait, du *non mortale sonans*, de la grâce éternellement vivante que les grands écrivains jettent sur le front de leurs héros, — auréole divine qui présage l'avenir et

[1] « J'ai lu à mon vif regret plus de quatre mille romans, y compris les œuvres de Cervantes, de Fielding, Smolett, Richardson, Mackensie, Sterne, Rabelais et Rousseau. »

qui brille sur les œuvres mortelles, il n'eût jamais été question, à propos de notre chef-d'œuvre, de cette histoire d'épicier, de lard rance et de sanglante bohémienne! L'œuvre eût survécu, triomphante, aux révolutions des mœurs et de l'histoire, aux outrages du temps, aux changements insensibles de chaque jour. Une grande passion est une âme immortelle à sa manière, mais encore lui faut-il donner un surtout de jeunesse immortelle, afin que l'enveloppe soit digne du souffle qui l'anime. C'est l'art qui a manqué au roman de Richardson, c'est la couleur, la forme, la parure extérieure, la netteté rigoureuse, le style, enfin la seule chose qui ne puisse pas périr. Que dit le berger de Virgile :

« ... Numeros memini, si verba tenerem! »

« Je sais l'air, j'ai oublié les paroles! » Ce berger-là faisait l'histoire de tous les livres dont la forme est passagère, pendant que le fond reste impérissable. Chansons éternelles, éternellement chantées dans le cœur de l'homme; mais avec le temps les paroles s'en vont; on oublie une rime d'abord, puis un refrain, puis un couplet; bientôt tout se dégrade, l'élégie devient complainte, la face entière du chant primitif se transforme en quelque chose de fabuleux! Au bout d'un petit siècle, à peine sait-on ce que disait la chanson de jadis! on ne la sait plus qu'en bloc, d'une fa-

çon pleine de confusion et de désordre! — c'est l'histoire du nuage qui passe sur l'étoile brillante, de l'urne des vendanges qui conserve encore l'odeur du vin de Falerne, de l'écho qui multiplie, en l'affaiblissant, le bruit des voix, de la fleur qui jette son dernier parfum aux vents du soir, de l'instrument brisé, de l'orateur à sa dernière victoire, de la femme qui passe, laissant après elle l'ombre vacillante de son voile; c'est l'histoire du fleuve emporté dans l'Océan, l'histoire de l'idée entraînée dans le torrent des paroles, des siècles perdus dans l'abîme des âges. Assis sur les ruines des grandes choses qui ont péri, des œuvres oubliées, des poésies errantes, de toutes les tragédies transformées, et de ces grands discours qui ont changé la face du monde, l'esprit humain cherche en vain à se souvenir, il hésite, il balbutie, il retrouve à grand'peine mille formes confuses, images errantes dans l'infini — *Numeros memini*, — *si verba tenerem!*

Contre cet oubli nécessaire et providentiel, il n'existe qu'un remède, le style, la forme, la couleur, le goût; tous vos efforts pour vous passer de cette armure forgée dans les forges divines, autant d'efforts impuissants et stériles. Lui-même, le divin Achille, Achille l'invincible et l'invulnérable, il charge son bras de cet éclatant mélange d'or, de bronze et de génie. Richardson n'ignorait pas sans doute cette nécessité

d'être un grand écrivain pour arriver aux honneurs des œuvres durables, mais il savait aussi que le style c'est la force que Dieu vous donne ; l'art n'y fait rien ou peu de chose : on arrive au bon sens, on n'arrive pas au génie. Il savait aussi qu'il y a une certaine dose de gloire pour chacun de nous en ce monde, aller au delà, c'est être insensé ou téméraire, il disait mieux que cela : — « Il faut, disait-il, s'étendre selon son lit, » et à ces causes il appelait à son aide, non pas l'effort, le travail, le bruit sonore, mais son bon naturel, mais sa parole sans fard, mais sa bonhomie native ; loin d'affecter les grandes allures, il se contentait de jeter, de temps à autre, des grâces négligées sur sa simplicité presque rustique ; il sait où il peut aller, où il doit aller, et une fois arrivé à un certain but peu lointain qu'il s'est désigné à l'avance, il s'arrête satisfait et peu essoufflé ; il aurait honte de tenter plus qu'il ne peut faire, bien que ce soit d'ordinaire un assez bon moyen d'avoir le secret complet de ses mérites. Il n'est pas, tant s'en faut, de ces gens superbes qui sont *septante-sept fois* heureux de leurs propres ouvrages, et il dédaigne ces retours sur soi-même qu'un amour-propre inquiet et jaloux de sa propre excellence multiplie à l'infini. Il va, non pas où le pousse le caprice du moment, mais bien où le conduit la conscience, dans toute la simplicité d'une âme libre et éclairée qui voit immédiatement devant elle, pendant

qu'elle marche, sans perdre son temps à étudier chacun de ses pas. Il avait en lui-même tout le caractère désigné par sa physionomie et par son talent! Beaucoup de tact et d'habileté, une grande abondance, le don de s'énoncer heureusement, le don des pleurs, ce qui est une grande avance pour persuader, le respect scrupuleux de toutes les bienséances; il ne manquait ni de ce courage d'esprit qui produit les idées hardies, ni de cette autre espèce de courage que donnent les idées fausses, et même quand on n'approuve pas toujours ses raisonnements on est bien près de trouver qu'il a raison. Ajoutez à un très-haut degré, le charme irrésistible des belles parties de ce livre : le hasard des objets, la rencontre des circonstances et des personnes, et tous les accidents imprévus d'un génie heureux. Il mène les passions, bride en main, et sans jamais craindre de les tenir de trop près. Ce n'est pas là un juge sévère, un moraliste féroce qui se tient, inflexible, dans la *voie battue et droiturière*; en vain, vous lui démontrez que la passion fait et défait toutes choses, que si la raison était la seule souveraine, rien ne se passerait sur cette terre, que la morale est une très-belle fille, mais très-pauvre, on l'admire, on ne l'épouse pas; en vain vous lui rappelez que l'esprit humain aime l'art, le prestige, le mensonge, que l'amour est le fonds inépuisable de tous les livres, il ne daigne pas vous répondre, il va droit

à son but d'utilité et d'enseignement, remplaçant, par la vérité, le mensonge; par la sagesse, la passion, le vice par l'innocence; de l'amour, cette banalité du roman et de la comédie, Richardson fait un crime, et il vous prouve fièrement, que tout excès est vicieux, que l'amour est une tache qui peut gâter la plus belle vie; peu lui importe d'amuser son lecteur, de l'intéresser, de lui plaire, son but à lui, c'est de maintenir l'âme de son lecteur en bonne trempe. Les ambitions des écrivains, il les trouve trop éclatantes, il s'en tient à la modeste ambition des moralistes, il ne voudrait changer ni son style contre leur style, ni sa conscience contre leur conscience, car il vise moins à l'admiration des hommes, qu'à leur estime et à leur respect. — « *Tel je te vois, tel je te crois!* » Parlez-lui ainsi, il a sa récompense, il est content de lui-même, il est content de vous!

Pourtant ne pensez pas que notre moraliste renonce de gaieté de cœur à toutes les chances heureuses d'une fiction bien conduite, d'un long roman disposé avec art. Tout bonhomme que vous le voyez, il arrive plus d'une fois à la pitié, à la terreur, à ce cruel serrement du cœur qui est le plus difficile triomphe des vrais artistes. Suivez-le, il s'entoure de précautions infinies, il appelle à son aide des personnages sans nombre; même dans ses longueurs les moins supportables, il vous tient dans un perpétuel *qui-*

*vive?* tant il sait tirer soudain un grand événement d'une peccadille, ou faire lire tout un sentiment dans une parole. Dans ces lettres que l'on prendrait très-souvent pour les feuilles éparses de la sibylle, quelque chose d'animé et de ferme vit et respire et s'agite, ce quelque chose c'est l'esprit de Lovelace, c'est l'âme de Clarisse, c'est la passion, divisible à l'infini, qui reluit sur ces pages, comme fait l'éclair dans le ciel assombri. Tout à l'heure nous étions face à face avec Lovelace, le serpent séducteur, debout sur ses passions épuisées; nous voici maintenant en présence de Clarisse, car l'ange est à côté du prince des ténèbres, comme dans le paradis de Milton. Ah! quand vous aurez lu le portrait de miss Harlowe, qui que vous soyez, vous ne direz plus que Richardson se perd en mille longueurs inutiles; vous ne direz plus qu'il n'a pas rencontré les qualités d'un écrivain durable! Son livre est long, diffus, pêle-mêlé d'intrigues oiseuses, de personnages inutiles; c'est le chaos! — Mais dans ce chaos merveilleux que de vives et soudaines clartés! Que de beaux éclairs dans ce nuage! Quelles fleurs divines dans ce désert!

Or, voici le portrait de miss Clarisse Harlowe, tel que l'a tracé Richardson, c'est un des plus merveilleux passages de ce grand livre; mais voyez la misère et le destin des livres! Ce portrait de Clarisse, cette image fidèle et brillante qui devait ajouter tant

d'intérêt à notre récit, Richardson l'avait placée tout à la fin de son histoire, dans les dernières pages du dernier tome, lorsque miss Clarisse est entrée enfin au tombeau avec tous les honneurs de la victoire et qu'il ne reste plus qu'à la pleurer.

« Comment ferai-je, écrit miss Howe à M. Belford, pour rendre à cette fille infortunée un peu de « la justice qui lui est due? Mais par où commencer? « Par son enfance! Hélas! encore enfant et rougissante comme le matin, elle annonçait les grâces « et les vertus de l'avenir. Toute jeune fille, on la « regardait déjà avec une admiration mêlée de respect. « Sa taille, son visage, la beauté de sa personne, « cette âme excellente qui sourit à tout ce qui est « la bonté, la vertu, le malheur ou le génie, je renonce à vous les peindre — d'une obligeance qui « ne se lassait jamais; vraie jusqu'au fanatisme, sincère, d'une charité à toute épreuve, bienveillante « parce qu'elle était juste, accessible au pardon: « hélas! Dieu sait si elle a pardonné! Sa vertu était « un des ornements de ce siècle, rien qu'à la voir « passer, sans l'avoir jamais vue, on eût dit, en la « saluant, voilà miss Harlowe qui passe! et chacun « lui eût fait place en silence, car elle portait son « sauf conduit sur son front.

« Croyez-moi si je vous dis qu'elle était la prudence en personne, car ce fut le grand crime de sa

« famille si cette adorable enfant est tombée aux « mains d'un pareil misérable. Abandonnée à elle-« même, jamais ce vicieux n'eût approché de ma Cla-« risse, et pourtant elle rendait justice à ses qualités « extérieures : le nom, l'esprit, la bonne grâce, la « bonne humeur, le courage, le savoir-vivre, sa façon « d'aborder une femme et de lui adresser ses homma-« ges d'un mot, d'un regard, d'un rien ; mais là s'ar-« rêtait la louange de miss Harlowe, et elle devinait « confusément les vices et les crimes de cette nature « égoïste et faussée ; son grand malheur, c'est qu'elle « n'a pas eu le temps d'étudier à fond ce Lovelace ; « elle le pressentait, elle l'eût deviné, elle l'eût dé-« masqué : l'abîme de cette âme l'épouvantait, mais « elle ne songeait pas qu'elle serait entraînée dans « ces ténèbres, la pauvre enfant !

« Il me semble encore prêter l'oreille à cette cau-« serie piquante, naïve, inspirée, mêlée de raison, « mêlée de gaieté, pleine de sentences, d'art, de goût, « d'animation, d'accent. Sa voix était flexible, so-« nore, passionnée dans les moindres choses ; elle sa-« vait écrire à merveille cette langue qu'elle parlait si « bien, et rien ne ressemble plus à son esprit que cette « écriture élégante et ferme tout à la fois, car elle « avait la main aussi active que la pensée, aussi dé-« cidée que l'esprit ; cela était net, vif, ferme, égal, « et si naturel qu'elle écrivait à course de plume,

« sans fatigue, sans art, sans autre soin que d'écrire « ce que pensait son cœur.

« Elle parlait l'italien d'une voix mélodieuse, elle « parlait le français d'une voix vive et franche, elle « aimait l'étude, un peu trop peut-être, mais elle « s'observait de si près, que soudain elle redevenait « une bonne femme de ménage, si économe, si pru- « dente et si habile qu'elle eût pu faire la fortune « d'une pauvre maison. Surtout pour la bien voir, il « fallait la rencontrer dans le château que lui avait « donné son grand-père et qu'elle appelait sa *laite-* « *rie*. Elle s'était composé elle-même un habit tout « exprès pour ces heures d'une récréation innocente; « on l'eût prise en effet pour la plus jolie laitière des « trois royaumes, tant elle était vive, alerte, animée, « avenante; elle était la joie, le plaisir, l'orgueil « de tous les siens; son aïeul n'avait des yeux que « pour elle; sa mère l'adorait, son père l'aimait « tant qu'il pouvait aimer, ses deux oncles s'aban- « donnaient à ce charme tout-puissant; le frère lui- « même et la sœur, mauvaises natures un instant « vaincues et captivées par tant de grâce irrésistible, « venaient de temps à autre à la *laiterie* et sans trop « de jalousie, sans trop de haine, ils partagaient la « fête de cette belle maison des champs. Ma pauvre « chère Clarisse! elle était si gaie, si animée à bien « faire, elle avait l'œil à toutes choses, avec tant

« d'élégance naturelle, elle était vraiment une
« Harlowe dans l'art de tirer tout le parti possible
« d'une grande fortune. Puis, tout d'un coup, la lai-
« tière disparaissait, la ménagère faisait place à une
« belle jeune fille du plus grand monde, habillée et
« parée à ravir; cela s'était fait en un clin d'œil,
« parce qu'elle était aussi bien tournée que belle et
« jolie! Plus tard et quand tous les convives étaient
« réunis, descendait, parée comme une châsse, Miss
« Arabelle, à la démarche empesée, à la figure solen-
« nelle, à l'air pointu et glacé! Mais on ne la voyait
« pas, on ne regardait que miss Clarisse; Clarisse
« allait, elle venait, elle était attentive; il fallait
« que l'hôte le plus humble fût content de la fille de
« la maison; sap olitesse était empressée, naturelle,
« sérieuse, bienveillante, elle avait cette pudeur
« charmante qui est à la fois une grâce, une coquet-
« terie, une vertu.

« Si vous l'aviez entendue quand elle lisait un bon
« livre! on eût dit qu'elle avait écrit ces beaux vers,
« qu'elle avait composé cette noble prose, que ces
« grandes pensées sortaient toutes vives de sa tête
« et de son cœur, tant elle disait cela d'une voix
« naturelle, sans emphase et en toute simplicité.—
« Elle chantait à l'avenant, à la façon d'une honnête
« personne qui ne vise ni à l'effet, ni à la passion,
« ni à l'applaudissement, contente de rendre l'idée

« du maître sans tenter d'aller au delà. Elle chantait « comme l'oiseau chante, quand elle était en voix, « quand elle savait qu'elle allait bien chanter, et il « n'était pas besoin de la tant prier. — Elle tenait le « crayon comme elle tenait la plume, d'une main « sûre; elle aimait les beaux dessins, les belles pein- « tures, elle avait ce goût exquis, exercé, par le- « quel se reconnaissent les chefs-d'œuvre. — Sou- « dain, quand elle avait écrit ou dessiné tout une « demi-journée, elle laissait là plumes et crayons, « elle prenait son aiguille et, plus habile que les fées, « elle jetait sur le canevas obéissant les mille caprices « d'une imagination ingénue, abondante, qui se ma- « nifeste à tout propos. La tapisserie qu'elle a laissée « au colonel Morden, est l'ouvrage de ses belles « mains; on dirait que toute une communauté de re- « ligieuses a travaillé à ce chef-d'œuvre. — Mais si « vous saviez quelle aiguille légère, assurée, infati- « gable, capricieuse, habile à rencontrer toutes les « nuances, toutes les formes, toutes les couleurs! — « Quelquefois, pas souvent, lorsqu'elle était néces- « saire pour compléter une partie, elle consentait à « tenir les cartes. Elle jouait non-seulement sans né- « gligence, mais encore avec un zèle ingénieux, cal- « culant, devinant, hardie parfois, très-sage cepen- « dant quand elle n'avait pas confiance, si bien que « c'était une joie de jouer avec elle. — Elle jouait

« petit jeu, car l'argent gagné au jeu lui déplaisait,
« l'argent perdu lui paraissait dérobé à ses pauvres,
« ou plutôt, comme elle disait, *à ses frères*, car elle
« avait toute une famille de vieillards, d'aveugles,
« d'infirmes; elle était la mère de plusieurs orphelins
« qu'elle élevait dans l'amour de Dieu et du travail.
« Selon le précepte de l'Évangile, sa main gauche
« n'a jamais su ce que donnait sa main droite. —
« D'une sobriété exemplaire, et pourtant la santé la
« plus florissante, l'esprit vif et libre, une vertu
« souriante de cette gaieté qui est la santé de l'âme.
« — Un sang-froid merveilleux, un bon sens natu-
« rel; une vie si correcte et si régulière! — Elle
« se levait presque avec le jour; tout dormait en-
« core, elle était déjà debout, à la prière, puis à
« l'étude : chaque heure de la journée appartenait à
« une occupation réglée, à un bienfait, à une étude,
« à un plaisir de l'esprit ou du cœur. A la voir prête
« à tous ses devoirs, on comprenait que toutes les
« vertus s'étaient entre-produites dans son âme et
« avec tant de vertus solides, elle avait ce quelque
« chose d'extrêmement jeune, cette naïveté qui tou-
« che à l'enfance, cette modestie virginale d'une
« séduction inexprimable. Mais, hélas! à quoi bon
« tous ces détails? un mot nous suffira : — *Inno-*
« *cence!* — L'innocence, la majesté de la vertu! »

*In cineres hic splendor obit!* Dans quel abîme

est tombée tant de splendeur? Qu'est devenue cette personne, l'amour du ciel, l'adoration de la terre, l'œuvre complète et sainte de l'imagination et de la vertu, et devait-elle donc mourir si vivante, faute d'un défenseur? Par sa beauté, par sa jeunesse, par ses talents, par son esprit, par sa fortune, elle était destinée à jeter les plus vives clartés sur cette pairie anglaise qui venait de triompher en même temps de la royauté et du peuple. Parmi ces grands seigneurs qui regardaient la royauté de Guillaume d'Orange comme leur ouvrage, usurpateurs hardis des biens de l'Église et des immunités royales qui devaient se faire pardonner tant d'usurpations à force de gloire et de belles actions, quel homme ne se fût glorifié de donner son nom, sa main, son titre, à miss Clarisse Horlowe? Et pourtant cette noble fille, digne pour le moins d'une couronne ducale, à peine a-t-elle franchi le seuil de la maison paternelle, elle est perdue, irrévocablement perdue! Nul secours à attendre, nul protecteur à espérer, pas un magistrat que puisse invoquer la fugitive, non pas même le forgeron qui marie les demoiselles abandonnées, sur la célèbre bruyère! C'est là un des grands mérites de cette histoire que, pour une faute digne de tant d'excuse, il n'y ait plus de réparation possible. Ah! cette horrible Saint-Clair ne relâche pas ce qu'elle tient une fois dans ses griffes abominables. Clarisse

. .

à Londres est plus perdue mille fois que la pauvre Manon Lescaut dans son désert. Le lord-maire ne sait rien de cette misère, le *recorder* (le grand juge) attend une plainte qui ne viendra pas, les douze aldermen, les soixante et douze counselmen, les vingt-quatre sheriffs honoraires, roi, pairs, commune, whigs et torys sont occupés à se faire leur part d'autorité et d'influence dans le gouvernement, dans l'administration, dans l'armée, dans l'Eglise; tous les regards des patriciens britanniques sont tournés contre la France; qu'importe donc à cette société qui se fonde, que miss Clarisse Harlowe, la fille cadette d'un bourgeois, appartienne ou non à l'héritier présomptif d'une pairie? Vous avez beau dire que la police est l'âme des États, que la loi est la couronne des villes, le rempart de la liberté, cette enfant de seize ans que son horrible famille abandonne à ces tristes hasards, comment fera-t-elle pour se retrouver dans le tumultueux dédale de ces lois qui se croisent et se mêlent sans que la loi d'aujourd'hui puisse jamais abolir celle d'hier? Triste refuge pour une enfant sans défense, cette cité de toutes les ambitions et de tous les désordres, dans laquelle la loi est une science; alors il arrivera nécessairement— ce qui est arrivé—que pour s'être enfuie de l'antre ténébreux de la Saint-Clair, victime de quelque texte dont elle ne pourra pas se rendre compte, miss Clarisse Harlowe sera prise

au corps et jetée — à la honte de cette nation — dans une cage à voleurs, et là, seule, mourante, éperdue, vaincue par la douleur et la honte, elle sera forcée, la malheureuse enfant! de subir les outrages, que dis-je? de subir la pitié de ces deux horribles filles de joie qui lui viennent offrir de la cautionner. Sally et Polly cautionnant miss Clarisse! — Soyez sûrs cependant que ce dernier et exécrable forfait n'est pas le crime de Richardson, c'est le crime du temps, c'est le défaut d'ordre et de police, et disons-le, c'est l'absence de quelque magistrat honnête homme que miss Harlowe pût invoquer dans sa misère. A ce propos de magistrat absent et de l'innocence abandonnée, voici un exemple qui rentre fort dans notre sujet. A l'instant même où notre sainte jeune fille s'échappe pour la seconde fois de la maison Saint-Clair, quand le dernier attentat de Lovelace est accompli, lorsque tout est perdu même — non pas l'honneur — mais la pureté virginale de cette blanche hermine d'Angleterre, il y avait à Londres parmi les magistrats, dont le devoir le plus sacré eût été de protéger miss Clarisse Harlowe, de l'entourer de déférence, de pitié, de sympathie, de respects, un magistrat que certainement, en pareille circonstance, vous ne récuseriez les uns ni les autres. Ce magistrat, ce juge de paix s'appelait Fielding, l'*Homère en prose de la nature humaine*. Ce que c'est

que la distance, et comme le temps efface les rancunes. Aujourd'hui si vous versez une larme sur la tombe de Richardson, elle ira rouler sur la tombe de Fielding! Henri Fielding était bon gentilhomme, et d'un vieux sang, il était fier et superbe, le plus bel esprit de son temps, savant légiste; on l'estimait au Temple comme un avocat intrépide; il avait mené la vie d'un grand seigneur, et dans ce même comté de Derby, où naquit Richardson, on avait parlé des chevaux, des voitures, des chasses, des aventures, des élégances du beau Fielding; puis il s'était vu complétement ruiné et il était entré, la tête haute, dans la vie des imprudences et des incertitudes, s'arrangeant toujours pour manquer d'argent, non pas de gaieté et de génie. Du reste, très-bien organisé pour le bonheur, pour le courage, et nul mieux que lui n'était fait, sinon pour aimer fidèlement, du moins pour protéger avec énergie, une belle jeune fille éplorée qui lui demandait aide, appui, protection, sympathie. Son âme était aussi élevée et aussi intelligente que son esprit, bref personne au monde, mieux que celui-là, n'était digne de prendre en pitié une sainte misère. Je ne parle pas de son *Joseph Andrews*, de sa *Sophie Western*, de *Tom Jones*, l'enfant de son génie, je ne parle pas de l'écrivain, je ne parle que du gentilhomme. L'Angleterre peut vivre encore bien des siècles, Londres ne trouvera

jamais un juge de paix égal en mérite, en intelligence, en noblesse d'âme, en bons instincts, en actions dignes et courageuses, au juge de paix Fielding. Eh bien! supposez que miss Clarisse, lorsqu'elle s'enfuit éperdue, brisée, mourante, de la maison infâme, a été conduite par des gens de justice, par des archers, au tribunal du juge de paix Fielding. A cette nouvelle heureuse, vous respirez plus librement, vous sentez en vous-même une espérance inattendue.

Cette fois, enfin, *l'infortunée* (elle n'a plus d'autre nom) va trouver aide et assistance. Ce Fielding est un galant homme, il a été éprouvé par bien des misères, il est homme de génie; sans Richardson il eût été facilement le premier romancier de l'Angleterre, il connaît, pour les avoir employés à la façon des plus grands maîtres, les bons et les mauvais sentiments du cœur de l'homme; enfin c'est un magistrat illustre qui aurait honte de vivre comme ses confrères de Westminster, de la dépouille opime des filous et des voleurs. Donc, rassurez-vous, miss Clarisse! vous serez bientôt délivrée: dans l'abîme où vous êtes plongée, vous êtes toute-puissante, car la vertu, même vaincue, est encore une force. Non, le juge de paix Fielding ne vous abandonnera pas toute vive à la Saint-Clair; non, désormais, vous ne serez plus souillée par le contact de ces créatures. Plus de Sally, plus

de Dorcas, plus de Polly, plus de furies qui vous veulent, morte ou vivante comme une proie à la taille de leurs vices, plus de grenier dont les *verroux ferment en dehors!* plus de William, *brèche-dent*, digne valet de Lovelace. Entrez, pauvre affligée, entrez, vous trouverez un poëte pour vous comprendre, un gentilhomme pour vous défendre, un juge pour vous venger.

« L'autre soir (ceci est raconté par Henri Wal-
« pole) Peter Bathurst et Rigby, deux hommes de
« police, conduisirent chez le juge de paix Fielding
« un homme qu'on avait voulu égorger. Fielding fait
« répondre que l'on ait à revenir le lendemain, parce
« qu'il était à souper. Nos deux sergents ne se ren-
« dent pas à cette excuse et ils entrent avec le plai-
« gnant; en effet ils trouvent le juge attablé, en
« compagnie d'un aveugle, d'une fille publique et de
« trois Irlandais. La table était ornée d'une nappe ta-
« chée de vin et d'un plat ébréché qui contenait un
« morceau de mouton froid et l'os d'un jambon que
« cette illustre compagnie avait décrotté en un clin
« d'œil! les sergents prirent sans façon deux tabou-
« rets, et notre juge, se voyant pris au traquenard, se
« mit à instrumenter sans vouloir perdre un coup de
« dent! »

Pauvre Clarisse! vous vous flattiez d'un vain espoir! c'en est fait, vous n'avez rien à attendre, ni du

côté de votre père, ni du côté de votre juge, rentrez dans *votre chambre de prison* — ou plutôt, sortez du temps, entrez dans l'éternité, votre place n'est pas de ce monde. Oh ce Fielding! ce vieux gentillâtre du vice! Il est l'amant en sous-ordre de miss Sally, et le créancier banal de la Saint-Clair!

Ici s'arrête cette étude, trop longue sans doute, mais pourtant nécessaire, quand bien même il ne s'agirait que de trouver quelque indulgence pour une entreprise qui ne se peut justifier qu'à force de soin, de zèle et d'admiration bien sentie. A Dieu ne plaise que nous disions, avec l'ironie de lord Byron : — *Ce que c'est que la gloire!* La gloire de Richardson est intacte; son nom est resté illustre, sa mémoire est entourée de douces louanges. Mais nous dirons avec des esprits plus calmes et moins disposés à l'ironie — que la popularité est chose qui passe, que les livres, tout comme les hommes, ont leur destinée, et que c'est un grand malheur que le souvenir et le respect des chefs-d'œuvre ne suffise pas pour les sauver. Que l'épicier Wich enveloppe son lard rance dans les feuillets de *Clarisse*, il n'y a pas de quoi s'écrier — *A bas la gloire!* mais que dans toute l'Angleterre ce beau livre soit mis à l'index, mais que chez nous, dans cette seconde patrie de Clarisse Harlowe, cette touchante histoire si remplie de leçonset de larmes, si longtemps admirée et louée

outre mesure soit devenue, de nos jours, le jouet des vents — que tout le monde en parle, et que chacun avoue à peine en avoir lu quelques lignes — que chacun dise : — « quatorze volumes ! c'est toute « la vie ! quatorze volumes, un simple récit d'une « jeune fille à demi séduite, — il faut jeter le livre aux « gémonies — *inter stultos referatur !* » voilà ce qui nous paraît insupportable, injuste, cruel. Et comme, en fin de compte, Clarisse, Lovelace, sont devenus des êtres réels, comme leur histoire se peut conter en deux quarts d'heure, comme on veut aujourd'hui, avant tout autre intérêt, la monnaie courante des cent mille histoires que nos conteurs de chaque matin content avec tant de grâce, il est arrivé que ce beau livre, oublié et dédaigné dans sa gloire, a cessé de vivre ; plus rien n'en reste que le souvenir, et les ossements épars. « *Ossa arida, dabo vobis spiritum* « *et vivetis!* Ossements arides, je vous donnerai « mon souffle et vous vivrez ! »

*Il faut tuer ceux que l'on vole*, est un grand proverbe, mais il n'y a que les hommes de génie qui aient le droit de rêver de pareils meurtres, suivis de pareilles conquêtes. Il faut être Virgile pour trouver l'or dans le fumier d'Ennius ! Tant d'ambition et tant d'audace ne vont pas à un humble critique, et pourvu qu'il ait recueilli en son chemin quelques gouttes de l'eau répandue, le critique est content. Il ne lui appar-

tenait pas de refaire les chefs-d'œuvre et de ressusciter les morts; mais cependant il doit lui être permis, quand il se dévoue à quelque beau livre abandonné, de proclamer que cet abandon est un malheur à la fois, et une injustice. Alors soutenu par son courage et par cette passion d'antiquaire qui rend sa grâce au moindre débris, le critique s'établit dans ces ruines, il écarte les ronces, il essuie la mousse verdâtre, il fait la guerre aux plantes parasites dans les portiques écroulés; sous ces voûtes restées debout comme par miracle, au sommet de ces hautes colonnes qui soutiennent une toiture absente, sur ces dalles sonores qui ont laissé échapper même leurs poussières mortelles, dans cet ensemble mélancolique que laisse l'œuvre humaine après elle — écho des siècles! — l'antiquaire retrouve le monument primitif; ce qui est brisé il le répare, ce qui est couché, il le relève, il réveille ce qui dort; à la lumière éclatante du soleil, à la pâle clarté qui tombe des étoiles, il devine les ombres, les lumières, les douces vapeurs du tableau effacé par le temps; travail sans gloire, mais utile; recherche d'un archéologue oisif dont l'historien fait son profit plus tard, détails sauvés d'une composition anéantie par l'âge, par le caprice, par les habitudes, par la mode qui s'attache aux plus beaux livres, comme l'araignée aux plus riches lambris.

Oui, mais si par bonheur, excité par cette voix

amie, l'écho endormi se réveille à certaines paroles irrésistibles ; si quelque chose d'humain sort de cet abandon et de ce silence; si Juliette, couchée au cercueil, se ranime et se lève de sa tombe entr'ouverte; si elle reconnaît sa passion de là haut; si dans ces ruines éclairées, une seule pierre est sauvée, mieux que cela, une épitaphe! si du vieux roman de Richardson, à force d'en interroger les splendeurs évanouies, vous pouvez tirer un son, une voix, une forme errante, une larme, une leçon, un sourire; — mieux que cela, si ce grand génie qui ne doit pas mourir, rentrait en grâce parmi nous; si sa bonhomie familière, sa grâce un peu diffuse, sa paternelle causerie, ses tours, ses détours, ses retours sur vous, sur lui-même, sur nous tous, si sa vieillesse conteuse nous voyait revenir à lui, patients, attentifs, charmés..... comme autrefois! si ce résumé, plein d'une inexpérience assidue et pleine de zèle, si le présent livre, récolté dans ces douleurs infinies, dans ce pêle-mêle de passions et d'idées, de vices et de vertus, de sagesse et de paradoxes, nous étions forcés de le déchirer de nos mains, justement parce que les lecteurs, mieux avisés, seraient revenus à la première Clarisse, ô la joie! ô le triomphe, et comme nous serions prêts à nous effacer devant le maître. Car notre œuvre n'est qu'un reflet de la sienne; il est le corps, et voici l'ombre; il est l'âme de cette étude, entre-

prise pour honorer son génie. Il a écrit l'histoire de la vie humaine; mais peut-être avons-nous le droit d'en écrire le résumé fidèle; la vie de chaque siècle est un procès dont tous les détails intéressent les contemporains, mais qu'il faut abréger pour l'avenir.

Mais quoi qu'il arrive, que cette nouvelle Clarisse soit adoptée, ou que l'œuvre entière soit rendue à sa faveur primitive, « ô toi image insensible, tu seras « aimée, fêtée, entourée d'honneurs éternels [1] ! »

JULES JANIN.

[1] ... O thou, senseless form,
Thou shalt be worship'd, kiss'd, lov'd, and ador'd.
Shakspeare. — *Les deux Gentilshommes de Vérone.*

Rien qu'à lire le titre complet de la première édition de *Clarisse Harlowe*, il est évident que ce n'est pas un roman que l'auteur vous annonce, c'est un traité de morale. Un passage de la XI^e satire de Juvénal a servi, sinon d'inspiration, du moins d'épigraphe :

« Humani generis mores tibi nosse volenti
« Sufficit una domus : paucos consume dies, et
« Dicere te miserum, postquam illinc veneris, aude !

« Tu veux connaître les mœurs de l'espèce humaine, une seule maison te suffira... etc.

Et cet autre vers de Juvénal, à propos de ces trahisons domestiques :

« Scire volunt secreta domus atque inde timeri. »

Nous donnons, comme une page curieuse, le titre primitif du roman de Richardson :

# CLARISSA.

## OR, THE

# HISTORY

## OF A

# YOUNG LADY:

Comprehending

*The* moſt important Concerns *of* PRIVATE LIFE.

And particularly ſhewing,

The DISTRESSES that may attend the Miſconduct
Both of PARENTS and CHILDREN
In Relation to MARRIAGE.

---

Publiſhed by the Editor of PAMELA.

---

VOL. I.

---

LONDON:

PRINTED FOR S. RICHARDSON

And Sold by A. MILLAR, over-against CATHERINE-STREET in the STRAND:
J. and Ja. RIVINGTON, in ſt. PAUL'S CHURCHYARD:
JOHN OSBORN, in PATER-NOSTER ROW:
And by S. LEAKE, at BATH.

M.DCC.XLVIII.